

VIE ÉCONOMIQUE DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE

THÈSE SECONDAIRE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

Georges LEMAITRE

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure
Agréé de l'Université

PARIS (V°)

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

1931.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

**VIE ÉCONOMIQUE
DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE**

VIE ÉCONOMIQUE

DE LA

NOUVELLE-ÉCOSSE

THÈSE SECONDAIRE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

Georges LEMAITRE

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure
Agrége de l'Université

PARIS (V°)

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

1931



A MONSIEUR ANDRÉ CHOLLEY

En hommage respectueux.

INTRODUCTION

TRAITS PHYSIQUES GÉNÉRAUX DE LA NOUVELLE-ECOSSE (1)

La Nouvelle-Ecosse (Nova-Scotia) est la province la plus orientale du Dominion du Canada. Elle est constituée par une péninsule allongée et assez étroite s'étirant dans une direction Sud-Ouest Nord-Est parallèle à la côte du Nouveau-Brunswick à laquelle elle est reliée par l'isthme de Chignecto et par la grande île du Cap Breton qui lui fait suite vers le Nord, au delà du détroit de Canso. Elle est comprise approximativement entre les 43° 30, et 47° latitude Nord. Sa longueur maxima, du Sud-Ouest au Nord-Est est de 620 kilomètres. Sa largeur moyenne varie entre 80 et 160 kilomètres. Sa surface totale est de 54.475 kilomètres carrés et sa population atteint 5.387.000 habitants (1925).

Evolution morphologique. — L'évolution morphologique de la Nouvelle-Ecosse présente de nombreux

(1) Ce chapitre résume des notions connues par ailleurs. Les principaux ouvrages auxquels l'auteur s'est reporté sont : J. W. DAWSON *Acadian Geology*. — R. DE COURCY WARD, *The Climates of the United States*. — D. W. JOHNSON, *New England-Acadian Shore Line*. — J. W. GOLDTHWAIT, *Physiography of Nova Scotia*. — G. A. YOUNG, *A descriptive sketch of the geology and economic minerals of Canada*. Pour le climat ont été en outre utilisées des informations communiquées par le « Bureau météorologique d'Halifax ».

points obscurs et encore très discutés. Certains faits généraux paraissent cependant assez bien établis et permettent de rendre compte des traits essentiels de la configuration du pays.

La Nouvelle-Ecosse fait partie de la région appalachienne ; elle est constituée essentiellement de terrains très anciens. Elle comporte une série de noyaux de roches précambriennes ou cambriennes extrêmement dures sur lesquels s'appuient des couches sédimentaires et ordinairement assez tendres (de l'Ordovicien, du Silurien, du Dévonien, du Carboniférien, du Permien). En bordure de la côte Sud-Est on rencontre aussi une longue et étroite bande de terrains triasiques. Les conditions de formation de cet ensemble de terrains sont très mal connues. Mais il est certain qu'ils ont été de bonne heure et à plusieurs reprises très vigoureusement plissés, faillés, disloqués et que les dislocations ont été parfois accompagnées d'importants phénomènes volcaniques. Le mouvement orogénique majeur semble avoir eu lieu à l'époque dévonienne. Le résultat de ces phénomènes complexes fut la constitution d'une masse montagneuse élevée qui n'était pas sans doute limitée à l'étendue actuelle de la Nouvelle-Ecosse mais qui se développait vers l'Ouest en liaison avec les hauteurs du Nouveau-Brunswick, allait vers le Nord jusqu'à Terre-Neuve, vers l'Est très vraisemblablement jusqu'à l'emplacement des Grands Bancs et vers le Sud rejoignait les Alleghanys.

L'ensemble de la région, attaqué par l'érosion, fut dans la suite plus ou moins complètement réduit à l'état de pénéplaine. Ce cycle d'érosion semble être arrivé à son terme à l'époque crétacée et l'uniformité des altitudes des sommets qu'on rencontre aujourd'hui dans toute la région est en rapport avec cette phase de l'évolution du relief.

Un grand phénomène de soulèvement général du sol ou un abaissement du niveau marin s'est produit à une

époque ultérieure. Ce mouvement eut pour résultat de ranimer partout l'érosion et d'inaugurer un nouveau cycle dont l'effet fut capital pour la configuration du pays : les roches tendres (correspondant surtout aux roches sédimentaires tendres) furent très largement déblayées et les roches dures (correspondant aux noyaux précambriens et cambriens et aux roches volcaniques triasiques) restèrent en saillie. Les traits généraux du modelé actuel remontent à cette période dont la date précise n'est d'ailleurs pas connue de manière certaine, mais se place très probablement au cours de l'époque tertiaire.

A une époque plus récente un nouveau soulèvement relatif du sol amena un nouveau rajeunissement du relief et les rivières recréusèrent la surface d'érosion tertiaire. L'encaissement de leur lit fut très marqué dans les régions tendres, plus faiblement indiqué dans les zones de roches dures. Puis un grand mouvement en sens inverse affaissement du sol ou élévation du niveau de la mer, provoqua l'envahissement par les eaux d'une immense étendue de terrains tendres dont l'altitude générale avait été très fortement abaissée par l'action du cycle d'érosion tertiaire. Ne restèrent au-dessus des eaux que les noyaux de terrains durs qui avaient résisté à l'érosion et des plaques de terrains tendres qui avaient été relativement protégées contre cette attaque par leur position dans l'intervalle de quelques morceaux de roches dures. C'est ainsi que la Nouvelle-Ecosse fut complètement séparée de Terre Neuve, de la zone des Bancs et partiellement de la masse même du continent américain, affectant la forme d'une longue presqu'île, prolongée par l'île du Cap Breton. En même temps, la mer remontait dans la partie inférieure des vallées que le dernier soulèvement du sol avait encaissées dans la surface d'érosion tertiaire et donnait à la Nouvelle-Ecosse la côte prodigieusement découpée qui est un des traits essentiels de sa physionomie.

Dans l'intervalle compris entre ces deux grands mouvements, la Nouvelle-Ecosse avait été recouverte par deux langues de glace très probablement originaires l'une du Nouveau-Brunswick, l'autre de la région (alors émergée) occupée aujourd'hui par le golfe du Saint-Laurent. Ces couches de glace rabotant ici complètement le sol superficiel, accumulant là des groupes de drumlins donnèrent à la topographie les derniers traits qui la caractérisent de nos jours.

Relief. — La Nouvelle-Ecosse est donc constituée par un groupe de noyaux durs, en saillie plus ou moins vigoureuse, représentant des fragments de la pénéplaine crétacée, qui encadrent de petites régions déprimées constituées de roches tendres affouillées par le cycle tertiaire et préservées seulement par leur position contre un creusement plus accentué et une disparition complète sous les eaux. Suivant le développement relatif de chaque type de formation on peut distinguer dans la Nouvelle-Ecosse quatre grandes régions : 1^o Tout le long de la côte atlantique proprement dite s'allonge une vaste étendue continue de roches dures représentant presque sans altération le niveau et l'aspect de la pénéplaine primitive. Cette région peut être appelée « pénéplaine atlantique ». 2^o Au Nord-Ouest les terrains résistants ne se présentent que sous forme de deux blocs isolés, abrupts, restés en relief (Hauteurs de Pictou - Antigonish - et Cobequids) et dominant nettement les terrains des alentours qu'ils divisent en une série de petits bassins déprimés (Antigonish, Guysborough, Colchester-Hants, Cumberland-Pictou). L'ensemble de cette région morcelée et variée est quelquefois désigné sous le nom de Zone médiane. 3^o Au Sud-Ouest se trouve une région dont l'unité d'ailleurs très nette, est constituée par l'âge et la nature des terrains (triasiques) qui la composent. Cette région comporte aussi une ligne de hauteurs formée de roches volcaniques

résistantes dont le niveau est en rapport avec celui de la pénéplaine et une vallée de roches tendres profondément affouillées par les rivières : c'est la région des North Mountains et de la vallée d'Annapolis. 4° Enfin l'île du Cap Breton forme un petit monde à part où alternent régulièrement d'Est en Ouest et les blocs allongés de l'ancienne pénéplaine en saillie et des dépressions tendres disposées en couloirs plus ou moins larges ; l'ensemble formant un tout physiquement et économiquement solidaire.

1. — *Pénéplaine Atlantique.* — Une vaste table d'altitude à peu près uniforme et régulière s'étend sur toute la bordure atlantique de la presqu'île de la Nouvelle Ecosse. Il existe une légère inclinaison générale de la surface vers le Sud-Est et aussi une pente plus locale, mais assez nette, dans le Sud, vers le golfe du Maine. Les hauteurs maxima se rencontrent dans le Nord-Ouest du district : elles varient entre 240 et 260 mètres : ce ne sont que des simples ondulations, ne portant la plupart du temps aucun nom particulier et ne se détachant nullement dans l'uniformité générale du relief.

Le sol se compose essentiellement d'épaisses couches de schistes et de quartzites autrefois superposées, plissées dans la suite en de gigantesques anticlinaux et synclinaux assez régulièrement orientés d'Est en Ouest, tranchés plus tard près de leurs racines par l'érosion et apparaissant aujourd'hui à la surface du sol sous forme de longs faisceaux allongés se répétant à des intervalles de 4 ou 5 kilomètres. La plongée des couches est partout très accentuée. Les roches ainsi régulièrement disposées sont interrompues, parfois sur de larges espaces, par d'énormes masses intrusives de granite qui ont été également sectionnées par la même surface d'érosion qui représente dans son ensemble le plus ancien niveau de pénéplanation de la région. Les phénomènes d'érosion postérieurs à la formation de cette pénéplaine, sont à peine indiqués, par suite de l'extrême dureté des roches : après les soulèvements

récents les rivières ont approfondi leurs vallées inférieures pour rejoindre leur niveau de base et ont, par endroits, creusé des gorges étroites, abruptes, découpant la table régulière de la pénéplaine en sections inégales ; mais ce phénomène est limité au voisinage de la mer et en tous cas, le modelé des versants en est encore à son stade le plus primitif. Dans l'ensemble, la pénéplaine est à peu près intacte.

Toutefois, bien que les roches qui la composent soient toutes fort résistantes, des inégalités de consistance ont permis à l'érosion de dessiner une différenciation légère et il est possible suivant la nature du terrain de distinguer trois types de paysages :

Les quartzites constituent ordinairement entre les schistes voisins, des dos de pays stériles, dénudés, rocailleux dont les sommets plats se détachent en relief au milieu de régions aux contours adoucis ; ils sont disposés en longues bandes presque parallèles qui sillonnent le pays d'Est en Ouest. Mais ils sont surtout abondants à l'Est du méridien d'Halifax où ils recouvrent près de la moitié du pays.

Les granites s'étalent de manière continue sur des régions beaucoup plus étendues. On se trouve alors dans un pays ingrat et rude comportant des bosses rugueuses d'une hauteur de 15 à 30 mètres et des dépressions larges, peu profondes aux contours effacés. Il n'y a pour ainsi dire pas de pente générale dans une zone déterminée ; le modelé est mou et sénile ; le drainage s'effectue de manière incertaine ; les petits cours d'eau très nombreux circulent avec mille détours au milieu d'un dédale de collines basses ; ils ne sont pas encaissés mais se traînent à la surface du sol, bien souvent sans direction précise. Près de la mer seulement, ils entaillent des vallées plus profondes. Les formations superficielles les plus répandues sont de grosses boules granitiques (boulders) souvent appelées localement « éléphants », qui pullulent sur les hauteurs.

On trouve d'ordinaire à leur base quelques lits de sable fin. La glaciation a la plupart du temps, complètement enlevé le sol superficiel qui était d'ailleurs sans doute fort mince et léger. Les basses températures semblent avoir également provoqué une intense fracture des roches en place, si bien que de nos jours la surface du pays apparaît le plus souvent sous l'aspect d'un champ de pierres. Dans les dépressions se rencontrent des tourbières très nombreuses mais rarement de grandes dimensions. Le sol est partout très médiocre. Il est sableux en général. Des champs de « boulders » recouvrent une vaste superficie ; de grandes étendues n'ont de terre végétale que sur des lopins irréguliers ; dans les cas les plus favorables le granite porte des forêts d'épinette ou de pin. Quand la forêt a été détruite par le feu — ce qui est très souvent le cas — les collines sont recouvertes de formations buissonneuses et de fougères. Mais le plus souvent la surface est presque nue, désolée, stérile. Les cultures sont difficilement possibles et très rarement pratiquées ; les tourbières bien drainées donnent pourtant des récoltes de foin et même d'avoine. Les granites occupent une aire continue de 140 kilomètres de long sur 40 kilomètres de large au Sud-Ouest d'Halifax dans les comtés de Lunenburg, Kings', Yarmouth et Shelburne. On rencontre des aires plus restreintes entre Barrington et le Cap Canso.

Les schistes se présentent, ainsi que les quartzites — sous forme de longues bandes assez régulières. Ils ont moins bien résisté à l'érosion récente que ne l'ont fait quartzites et granites et occupent dans l'ensemble des situations légèrement déprimées, bien qu'on ne puisse pas parler de niveau différent. Le relief présenté par le sol natif est presque complètement plat : à peine trouve-t-on çà et là quelque colline aux formes émoussées. Mais les formations superficielles sont ici d'importance primordiale : la faible résistance de ce type de roche a permis

le développement d'une vigoureuse action glaciaire et les débris de toutes sortes ont été accumulés sous forme de drumlins : on trouve ainsi des séries de collines de forme ovoïde d'une hauteur de 10 à 50 mètres, aux pentes assez douces (mais nettes, le plus souvent boisées se pressant parfois par centaines dans une même zone. Elles donnent au relief une grande variété et un extrême pittoresque qui contraste avec la monotonie des aires granitiques. Ces restes glaciaires ont parfois encombré les réseaux hydrographiques, mais partout où les schistes sont assez développés, s'ils ne sont pas bloqués par des ceintures de roches dures, ils possèdent un système de drainage nettement rajeuni. Enfin la décomposition superficielle du sol et aussi les dépôts laissés par les glaces donnent naissance à un terrain argileux ou sableux assez fertile. Ces districts sont souvent recouverts de belles forêts et permettent l'établissement de cultures. Les schistes offrent rarement de grandes surfaces continues. La plus grande est celle qui se trouve à l'intérieur du Queen's County entre Caledonia et New Germany. Il y a des aires plus restreintes près de Yarmouth, près de Chester, près d'Halifax, dans la vallée de la Musquodoboit.

Toute la pénéplaine atlantique est drainée par un réseau hydrographique très dense : l'imperméabilité du sol et l'humidité générale de la région déterminent un ruisellement intense. Les rivières de la pénéplaine sont pratiquement toutes conséquentes, se dirigeant vers le Sud dans la portion la plus voisine du golfe du Maine, vers le Sud-Est le long de tout le grand versant atlantique. Mais dans le détail leur cours est infiniment compliqué par la nécessité d'adaptation à la structure dont les traits généraux sont orientés d'Est en Ouest, c'est-à-dire obliquement et quelquefois presque perpendiculairement à leur direction normale. De plus, les dépôts glaciaires ont, sur bien des points, provoqué des irrégularités locales, et en particulier donné naissance à un grand nombre de petits

lacs. On se trouve ainsi en présence d'une série de rivières présentant des traits singulièrement juxtaposés d'extrême sénilité et d'extrême jeunesse. Dans leur trajet à la surface de l'ancienne pénéplaine, elles ont la plupart du temps une allure lente et indécise ; elles s'accélèrent et s'affirment lorsqu'une bande de schistes a permis le creusement d'une petite vallée ; mais le trait le plus important et le plus caractéristique est qu'elles constituent une multitude de petits lacs aux formes compliquées. Ceux-ci ont pris naissance surtout par suite de la présence des dépôts glaciaires, mais se rencontrent aussi au contact d'une bande de quartzite ou d'une masse de granite ; les rivières dessinent alors des zig-zags pour essayer de contourner l'obstacle, elles bouillonnent en cascades ou en rapides pour le traverser, puis elles reprennent une allure nonchalante, pour s'animer plus loin de nouveau. A une certaine distance de la côte, presque toutes sont arrivées, à la suite du dernier soulèvement, à creuser dans le socle de la pénéplaine, des vallées étroites et profondes qui ont toutes été postérieurement envahies par la mer. Les rivières constituent ainsi, par le longs estuaires salés qui marquent leur embouchure, de merveilleux abris et même de bons moyens de pénétration à une certaine distance du littoral. Dans leur cours moyen et supérieur elles ne peuvent servir qu'à la pêche, au flottage et à la production de l'énergie électrique. Les principales sont les rivières Tusket, Clyde, Liverpool, Port Medway, La Have, Musquodoboit, Sheet Harbour, St-Mary.

En somme la pénéplaine atlantique constitue une zone assez uniforme et dans l'ensemble peu favorisée du point de vue économique. La plus grande partie du sol est irrémédiablement stérile : seules de petites enclaves schisteuses offrent quelques ressources d'ailleurs assez médiocres. Les forêts ne trouvent pas des conditions très favorables et sont fortement dégarnies. Par contre, les très nombreuses indentations de la côte, résultant de l'envahissement par

la mer de la section inférieure des vallées, fournissent un nombre prodigieux d'abris excellents qui permettent partout le développement d'une vie maritime intense.

II. — *Zone médiane.* — La zone médiane présente beaucoup plus de variété : on y trouve deux fragments isolés de roches résistantes restées en saillie à peu près à leur niveau primitif de penéplanation : ce sont des Cobequids et les hauteurs de Pictou Antigonish. — Mais tout autour et dans les intervalles s'étalent plusieurs petits bassins déprimés, presque isolés les uns des autres, mais tous en rapport avec le niveau d'érosion tertiaire du deuxième cycle : ce sont les régions de Colchester-Hants, de Cumberland-Pictou, d'Antigonish-Guysborough. Chacune possède son individualité et son caractère propre. — Enfin les rivières de la région, fortement affectées par les mouvements relatifs récents du sol, ont développé localement des formes de vallée particulières ayant un aspect original et une importance économique de premier plan.

a) Fragments de la pénéplaine. — Les Cobequids apparaissent comme une véritable chaîne de montagne, longue de 120 kilomètres, large de 12 à 16 kilomètres se dressant de manière presque abrupte, au milieu des dépressions de Colchester, Pictou et Cumberland, et atteignant une altitude de 250 à 300 mètres. Cet aspect montagneux est dû uniquement au travail de l'érosion qui a creusé et dégagé les flancs des hauteurs : les sommets sont toujours plats et en continuité évidente avec les niveaux de la pénéplaine atlantique. Ce fragment de la pénéplaine a subsisté par suite de la présence locale de roches extrêmement dures : on trouve dans l'axe de la chaîne un noyau intrusif de syénite ou de granite syénitique sur lequel reposent de part et d'autre des filsites, porphyres et diorites et enfin des masses de schistes et de quartzites durs. La pente de toutes ces couches est très fortement accentuée. Au delà au Nord et au Sud, se développent les strates (surtout carbonifères) beaucoup plus calmes et

plus basses des régions déprimées voisines. Il y a rupture de pente très nette à la jonction des deux types de formations. L'ensemble de la chaîne offre un aspect assez accidenté. Les Cobequids sont ravinées par une multitude de petites rivières divergentes et l'érosion a déterminé la formation de pentes abruptes. La ligne de hauteur est à peu près continue et constitue une barrière réelle. Elle est traversée, près des extrémités par deux profondes coupures : la passe de Folly Lake et la passe de Parrsboro. Toutes deux occupent très vraisemblablement l'emplacement de vallées établies autrefois à la surface de la pénéplaine, mais le creusement des dépressions dans les roches tendres a éliminé les éléments permettant de déterminer avec exactitude la direction générale de leurs cours. Les terrains volcaniques donnent par décomposition un sol assez fertile : aussi la plus grande partie de la chaîne est-elle très fortement boisée. Des exploitations agricoles sont même possibles dans les nombreuses petites vallées.

Les hauteurs de Pictou et d'Antigonish sont composées essentiellement de quartzites et de schistes durs, plissés, pénétrés de masses granitiques et injectés souvent de laves volcaniques. Le pays présente un aspect fort analogue à celui du reste de la pénéplaine atlantique. La surface est rugueuse et irrégulière ; elle se maintient aux environs de 250 à 300 mètres. Les sommets sont plats mal drainés, tourbeux. Les rivières ont creusé sur toute la périphérie des vallées très profondes, étroites découpant le socle uniforme en une série de blocs irréguliers. Par endroits des masses volcaniques, injectées et mal nivelées par l'érosion, dressent des formes abruptes au-dessus de la monotonie générale. Le terrain est rocailleux, souvent dénudé ou, dans ses parties les plus favorisées, couvert d'un sol léger qui ne porte guère que des buissons. La région est limitée par un abrupt net tombant sur les dépressions de Pictou et Antigonish.

La dépression de Colchester-Hants, en forme d'auge,

dont le fond a été submergé par la dernière transgression (bassin de Minas), est composée de roches complexes anciennes mais tendres (surtout du Dévonien et du Carboniférien) qui ont été plissées et faillées de bonne heure. Ces plis n'ont d'ailleurs pas d'influence directe sur le relief actuel : la surface moderne est une surface d'érosion établie au cours du deuxième cycle. Elle est à son stade de maturité et présente un dédale de vallées bien dessinées et de collines aux formes douces mais bien caractérisées. Un grand nombre de ces dernières ont été façonnées par l'érosion glaciaire et offrent un aspect *drumlinoïde* mais il n'y a guère de vrais drumlins dans la région. Les détails de la topographie ont été déterminés par la différence de consistance des roches dégagées par l'érosion. Celles-ci présentent une grande variété : grès et schistes, marnes calcaires et gypse. Aussi se trouve-t-on en présence d'une surface extrêmement irrégulière et compliquée.

b) Bassins déprimés. — La région de Cumberland-Pictou offre un aspect plus régulier et plus uniforme. Les sédiments qui recouvrent presque toute la surface sont des grès tendres et des schistes permienens ayant une épaisseur de plus de 650 mètres. En profondeur se trouvent des couches carbonifères - quelquefois exposées (Joggins) — qui ont une très grande importance économique. Tous ces terrains se trouvent pris dans de larges plis dirigés ordinairement d'Est en Ouest. La surface d'érosion du deuxième cycle a régulièrement décapé les anticlinaux si bien que les différentes roches apparaissent sous forme de longues bandes plus ou moins parallèles. La topographie est caractérisée dans son ensemble par des formes de maturité avec des vallées bien dessinées comprises entre de larges ondulations ; les collines les plus régulières sont celles qui sont formées par des grès durs du carbonifère inférieur (appelés localement *millstone grit*), souvent dégagés au sommet des anticlinaux et constituant de longues lignes de hauteurs dénudées orientées d'Est en

Ouest. Dans l'ensemble les mouvements de terrain sont amples et calmes et l'altitude moyenne se maintient entre 60 et 70 mètres. La plus grande partie de cette région est recouverte d'un manteau de dépôts glaciaires assez peu épais mais qui, se mélangeant aux éléments du terrain natif relativement tendre, donne un sol argileux quelque peu mêlé de cailloux et de graviers, très propice au développement forestier et assez favorable aux cultures : sauf sur quelques collines stériles le pays est très fortement boisé et les vallées renferment de bonnes exploitations agricoles.

La dépression d'Antigonish-Guysborough présente au centre une ligne de collines dévoniennes d'une altitude de 100 mètres environ s'étendant entre les hauteurs d'Antigonish et la baie de Chedabucto. Au Nord et au Sud se rencontrent des terrains carbonifères très tendres composés surtout de grès et de calcaires donnant une surface basse et très mollement ondulée. Le second cycle d'érosion a poussé ici très loin son évolution : presque tout relief se trouve effacé. Le rebord de la pénéplaine atlantique, qui est longé par la branche Ouest de la rivière Saint-Mary, se dresse au Sud comme un grand escarpement rectiligne. Le sol provenant de la décomposition des roches est assez riche et de composition bien équilibrée.

En somme ces bassins déprimés constituent des zones privilégiées du point de vue économique : l'agriculture y trouve de bonnes conditions de développement, un terrain doucement modelé, un sol souvent fertile et facile à travailler. Dans le sous-sol, les terrains carbonifères offrent des ressources minérales abondantes et variées (surtout houille et gypse).

c) Vallées surcreusées. — Les rivières drainant la région médiane sont extrêmement nombreuses et par suite du morcellement du relief, sont réparties en une multitude de petits bassins indépendants. Elles présentent le caractère commun d'offrir des formes de maturité très

nettes. Un des traits les plus fréquents est l'existence d'un grand bras subséquent recueillant une série de cours d'eau conséquents parallèles et coulant dans une vallée dissymétrique au contact de roches tendres largement affouillées et de roches dures formant escarpement (Shubenacadie, branche Ouest de la Saint-Mary River, East River Pictou, branche Sud de la River Philip etc). Les formes largement ramifiées, témoignant d'un stade avancé de l'organisation du drainage, sont aussi très répandues (Salmon River - West et Middle River Pictou - Avon River). Les vallées portent les marques des trois grands mouvements relatifs qui ont déterminé le modelé superficiel. 1° Le premier est celui qui a inauguré le cycle d'érosion responsable du déblaiement des dépressions tertiaires dans des roches tendres de la pénéplaine. Les rivières ont été, au cours de ce cycle, les grands agents qui ont creusé les bassins de la zone médiane telle qu'ils apparaissent aujourd'hui. 2° Depuis lors, à la suite d'un soulèvement du sol (ou abaissement du niveau marin) ces rivières se sont encaissées au-dessous du niveau qu'elles avaient établi auparavant. 3° Puis, en conséquence du mouvement postérieur en sens inverse, la plus grande partie de ces vallées surcreusées a été envahie par la mer.

Ces deux derniers mouvements ont déterminé presque toute la valeur économique des rivières de la région : leurs très longs estuaires remontés par la marée forment des voies navigables de premier ordre, de merveilleux moyens de pénétration au cœur d'un pays fertile et riche ; d'autre part les vallées basses, submergées, sont susceptibles d'être conquises assez facilement sur la mer et constituent alors des champs d'une valeur agricole exceptionnelle ; la plupart des rivières, surtout du côté de la baie de Fundy, se trouvent ainsi bordées de riches « marais ». Les principaux de ces cours d'eau sont l'Avon (grossi de la rivière Kennetcook), la Shubenacadie (grossie de la rivière Stewiacke) et la Salmon River dans la région Colchester-Hants ; la

rivière Hébert, la rivière Maccan, la rivière Philip et la rivière Pugwash dans le Cumberland ; la West River, la Middle River, l'East River dans le comté de Pictou ; la South River, la Salmon River, la Saint-Mary River dans la région Antigonish-Guysborough.

Ainsi la région médiane offre une très grande complexité. Le trait essentiel du pays est le morcellement extrême du relief qui divise la région en une série de petites contrées dont chacune possède son caractère original. C'est là un contraste marqué avec l'uniformité rugueuse et ingrate de la pénéplaine atlantique. Ici on rencontre une combinaison économiquement solidaire de trois types distincts de régions physiques : d'une part les fragments de la pénéplaine durs, ingrats, boisés ou stériles mais sur la périphérie desquels l'érosion a fait pénétrer quelque vie ; tout autour, épars les petits bassins ondulés fertiles, riants, semés de cultures et de pâturages ; et enfin s'enfonçant profondément et irrégulièrement au milieu de toute cette zone les vallées submergées dont une partie reconquise sur les eaux sont d'une fécondité extraordinaire et qui de toute façon constituent des voies de communication et de pénétration économique de valeur capitale.

III. — *North Mountains et vallée d'Annapolis.* — La bordure occidentale de la péninsule de Nouvelle-Ecosse, longeant pendant près de 160 kilomètres la baie de Fundy présente un contraste frappant avec les autres régions auxquelles elle est juxtaposée. Les terrains sont d'âge plus récent (triasique) ; ils ne portent pas trace de plissement important ; ils ont été modelés par le cycle d'érosion qui aboutit à la constitution de la pénéplaine mais les phénomènes d'érosion consécutifs ont complètement modifié l'aspect de la topographie.

Une longue et profonde vallée a été creusée au contact même des roches dures de la pénéplaine. Sa base est formée par des grès rouges tendres qui se sont laissés facile-

ment déblayer. Son aspect est assez irrégulier : sur les versants on trouve une série de ressauts et de collines atteignant 55 mètres dans la région occidentale (jusque vers Berwick) et 30 mètres seulement dans la portion orientale : elles marquent les étapes (d'ailleurs assez obscures) du creusement de la dépression. De plus, le fond même de la vallée a été surcreusé à un époque récente, envahi par les eaux marines et en très grande partie colmaté. Aussi l'aspect général est-il des plus variés avec des hauteurs pittoresques sur les versants et au centre des bas fonds couverts d'alluvions. Le grès n'apparaît presque nulle part : il est recouvert soit par les sédiments marins soit par de l'argile caillouteuse d'origine glaciaire, souvent fort mêlée il est vrai d'éléments empruntés à la roche en place. Dans un cas comme dans l'autre, le terrain résultant est extrêmement fertile. Une partie des versants est encore boisée mais nulle part en Nouvelle-Ecosse on ne trouve plus d'exploitations agricoles : vergers sur les collines et pâturages dans les « marais ». « The Valley », la Vallée par excellence, est le nom couramment appliqué en Nouvelle-Ecosse à cette région privilégiée. Sa dénomination officielle est la vallée d'Annapolis-Cornwallis.

La vallée est bornée au Nord par une ligne de hauteurs s'étendant sur 190 kilomètres. On se trouve ici en présence d'une longue bande de roches volcaniques reposant sur un soubassement de grès rouges analogues à ceux qui constituaient le fond de la vallée. On trouve d'abord au-dessus du grès, un banc épais de scories et de cendres volcaniques qui ont été imprégnées de matières minérales et forment une roche assez dure. Au sommet se rencontrent de hautes colonnes de basalte prismatiques et souvent irrégulières : il s'agit évidemment d'un fleuve de lave qui a coulé et s'est solidifié sur place après que l'explosion volcanique eût projeté des cendres et des scories. On n'a pas déterminé le lieu d'origine de ces émissions. On est très vraisemblablement en présence d'un cas gigantesque

d'inversion de relief : les produits volcaniques ont dû s'accumuler dans une zone déprimée entre deux séries de hauteurs occupant naguère l'emplacement de la Vallée et de la baie de Fundy. Depuis lors ces hauteurs composées de roches tendres ont été déblayées par l'érosion, et la coulée de lave dure est restée en saillie. Dans l'ensemble, les North Mountains se présentent sous l'aspect d'une ligne continue de hauteurs, remarquablement uniforme, dont le niveau est en rapport avec celui de la pénéplaine dont elle constituait autrefois un élément. Toutefois par suite de la situation isolée de la chaîne, l'érosion a réduit son altitude moyenne aux environs de 150 à 160 mètres. Le sommet présente sur toute sa longueur une double crête comprenant une longue et étroite dépression médiane : cette disposition est vraisemblablement le résultat de l'inégalité de consistance des roches volcaniques composant les différents éléments de la coulée. Les flancs de la montagne ont un profil dissymétrique : le versant Sud, tranché par l'érosion, est abrupt ; le versant Nord est en pente plus douce et semble en rapport avec l'inclinaison générale des couches. De place en place, la ligne de faite est interrompue par des coupures marquant très probablement l'emplacement d'anciennes vallées conséquentes. Partout, il y a contraste entre la muraille basaltique sombre, dénudée mais couronnée de bois épais et la couche de scories en pente plus douce et couverte d'une végétation de buissons vert pâle.

La vallée est drainée par deux rivières : Annapolis et Cornwallis coulant en sens inverse et présentant toutes deux des caractères de maturité bien nets. Dans la partie inférieure de leurs cours, elles circulent dans des terrains qu'elles ont, au moment du dernier soulèvement de la région, creusés au-dessous du niveau atteint depuis lors par la mer et qui ont été à une époque récente conquis sur les eaux par les efforts de l'homme. Les North Moun-

tains ont une série de petits torrents parallèles se dirigeant pratiquement tous vers la baie de Fundy.

L'extraordinaire fertilité des terrains de la Vallée et sa position abritée entre les croupes de la pénéplaine et les hauteurs des North Mountains ont fait de la région un pays privilégié, le plus riche sans aucun doute de toute la Nouvelle-Ecosse. C'est là où l'occupation européenne est la plus ancienne, c'est là aussi où elle est aujourd'hui la plus dense et la plus complète. Les traits particuliers de son relief, sa fécondité régulière et générale, les modes d'exploitations qui y sont pratiqués l'individualisent nettement parmi toutes les régions de la péninsule.

IV. — *Ile du Cap Breton.* — L'île du Cap Breton est formée de roches de même âge que celles de la péninsule et a subi les mêmes influences. L'ensemble de la région a été autrefois réduit à l'état de pénéplaine et la moitié environ du pays, composée de terrains durs (schistes, quartzites et granites) a conservé cet aspect, sans avoir subi de modification appréciable. Ces restes de la pénéplaine, se trouvent disposés en bandes — d'ailleurs assez épaisses — orientées du Sud-Ouest au Nord-Est. Dans les intervalles s'étendent des couches plus tendres (surtout carbonifères), très faiblement plissées et qui ont été, au cours du deuxième cycle d'érosion, creusées et déblayées profondément de sorte que leur surface se trouve aujourd'hui à un niveau bien inférieur à celui des fragments de la pénéplaine restés en saillie.

Ces fragments de pénéplaine offrent entre eux une continuité de niveau remarquable : ils constituent comme autant de blocs épars d'une grande table régulière s'élevant de manière progressive du Sud-Est au Nord-Ouest. 1° En arrière de la vieille forteresse de Louisbourg se trouve un district rocheux s'élevant graduellement de 60 mètres sur la côte à 100 mètres dans l'intérieur : c'est une région monotone, faiblement ondulée, rocailleuse, couverte de boules granitiques, drainée par des rivières séniles au

cours languissant et décrivant une multitude de détours indécis, semée de petits lacs barrés par quelques dépôts glaciaires. Des forêts occupent souvent les petites vallées mais l'ensemble est irrémédiablement désolé et stérile. La région se termine par un escarpement tombant sur la dépression de la Salmon River. 2° En arrière s'élève le bloc des collines de East Bay (altitude moyenne 170 mètres) et plus au Sud le massif des Sporting Mountains ayant les mêmes caractères topographiques mais sur une étendue plus réduite ce qui accentue, par contraste avec les dépressions voisines, l'aspect montagneux de la région. 3° Une troisième bande est constituée par les Boisdale Hills et par les North Mountains (altitude moyenne 200 à 230 mètres) de formation similaire. Plus à l'Ouest les Kelly Mountains et les Craginsh Hills (altitude 280 à 300 mètres) forment de vastes plateaux uniformes et monotones. 4° Enfin, à l'angle Nord-Ouest de l'île du Cap Breton se rencontre le fragment le plus étendu de la péninsule. C'est une grande surface plane ou légèrement ondulée d'une altitude moyenne de 400 mètres couverte d'une immense forêt vierge de pins. Le pays est réellement très mal connu, excepté sur la périphérie : là, le socle tabulaire se trouve entaillé par des vallées profondes et très étroites en forme de V (et non en U : l'influence glaciaire semble réduite dans la région). Les rivières qui les ont creusées sont encore au début de leur travail d'adaptation au niveau de base actuel ; la plupart rejoignent la mer par des cascades et des rapides. A l'intérieur le plateau semble composé surtout de granite dur. Il n'y a pas de routes ; il faut se diriger à la boussole et le granite a été si bien craquelé que la surface est à peu près recouverte d'un chaos de gros blocs irréguliers ; pour avancer il faut sauter de l'un sur l'autre. Au centre de la région se trouve une longue zone de tourbières et de marécages se déchargeant vers l'Est ou vers l'Ouest par des cours d'eau indécis.

Enfin au Sud-Ouest de ce grand plateau, on rencontre aux environs de Mabon un dernier bloc plus petit mais de formation et d'allure similaires.

Les régions déprimées, correspondant aux roches tendres déblayées par le deuxième cycle, offrent un contraste complet avec les morceaux de la pénéplaine hauts, durs, monotones et ingrats, entre lesquels elles s'allongent sous forme de longs couloirs bas, aux lignes douces et aux terrains variées généralement fertiles. Les couches qu'elles composent sont mollement ondulées mais la variété du relief prouve surtout la différence de consistance des roches, grès, marnes, calcaires et schistes tendres, découverts par la surface d'érosion. Les rivières y ont tracé des vallées mûres, aux formes ramifiées au milieu de collines ayant de 100 à 130 mètres d'altitude. Bien des points restent obscurs dans l'interprétation de la topographie locale : la formation du lac Bras d'Or en particulier est fort mal expliquée. Il a une profondeur moyenne de 60 mètres mais il atteint 280 mètres par endroits et d'autre part les différentes entrées sont très peu profondes. Or les marées sont faibles dans la région et les marques d'érosion glaciaire sont très peu accentuées par ailleurs dans tout le district. Il y a eu probablement combinaison de plusieurs influences, en particulier fluviales et glaciaires et peut être les débouchés ont-ils été obstrués par des dépôts ou par des éboulis. Peut-être aussi y a-t-il eu solution intense de roches gypseuses. Les dépressions sont peu exploitées du point de vue agricole malgré leur fertilité relative. Par contre l'activité s'est concentrée sur les dépôts houillers qu'on trouve dans la région de Sydney, aux alentours de Port Hood et d'Inverness et enfin dans les environs de la River Inhabitants.

En somme l'île du Cap Breton offre un contraste violent dans la juxtaposition et l'opposition des fragments de la pénéplaine qui ne présentent que des formes

abruptes, sauvages et des ressources économiques insinifiantes et des dépressions qu'elles encadrent où les possibilités d'exploitation agricole sont très considérables bien qu'encore faiblement utilisées et où les richesses minérales ont déjà provoqué la naissance de centres industriels de la plus grande importance.

Côte. — La côte de la Nouvelle-Ecosse est essentiellement une côte à rias : ses traits les plus importants sont formés par les vallées fluviales envahies par les eaux. Mais la glaciation a laissé par endroits des traces de son passage et l'on rencontre aussi en certains points des marques de l'action des vagues et des marées, se combinant parfois avec des travaux humains. Mais l'aspect de chaque tranche côtière est essentiellement déterminée par la nature des roches qu'elle sectionne.

1^o *La côte atlantique* est presque exclusivement constituée par la façade de portions de pénéplaine. Elle est rocheuse de manière presque continue mais dans le détail très variée et découpée. Dans la région méridionale (Golfe du Maine) la direction des bandes de roches dures et tendres et aussi de la plupart des vallées dont la partie inférieure a été submergée par les eaux, est presque parallèle ou quelquefois légèrement oblique par rapport à la ligne de côte générale aussi trouve-t-on alternativement de longues murailles de rochers presque rectilignes et des portions singulièrement déchiquetées avec de longues îles rappelant le type de côte dalmate. A partir de l'île du Cap Sable jusqu'au Cap Canso la pénéplaine descend doucement vers l'océan et ne présente qu'exceptionnellement des falaises imposantes (par exemple à Peggy's Cove). Tout le littoral est pénétré par une multitude d'entailles profondes, longues et étroites, perpendiculaires à la ligne de rivage, qui sont le plus souvent de basses vallées fluviales conséquentes envahies par les eaux mais dont l'origine est quelquefois aussi assez difficile d'expliquer (tel est

le cas par exemple pour le port d'Halifax et le Bedford Basin) (1) parce qu'elles répondent à des phénomènes de modelé très ancien dont la plupart des traces complémentaires ont été effacées depuis longtemps. Ces baies constituent autant de rades sûres et profondes et presque chaque indentation abrite un petit port. L'influence glaciaire a apporté çà et là quelques retouches ; les plus importantes sont les groupes de drumlins déposés sur certains points de la côte : ils constituent alors de véritables dédales de péninsules et d'îlots (Mahone Bay, près de Chester). Les vagues taillent des falaises abruptes dans ces drumlins. Mais dans les roches dures leur action destructive est extrêmement faible : la côte est encore partout dans un état d'extrême jeunesse. On rencontre néanmoins déjà quelques formes d'accumulation locales : tombolos ou bancs de sable ; mais la formation la plus répandue, caractéristique de cette partie de la Nouvelle-Ecosse, est une barre de sables et de galets fermant plus ou moins complètement une embouchure noyée, trop étroite pour être parcourue par des courants violents. Les environs du détroit de Canso (ancienne vallée submergée), sont composés de roches plus tendres avec un littoral plus bas échancré par de larges baies (baie de Chedabucto). Puis la pénéplaine de Louisbourg s'étend jusqu'au Cap Breton ; elle se termine par une côte assez élevée, très découpée, entaillée de baies, semée d'îles et de récifs.

On se trouve en somme sur tout le littoral atlantique en présence d'une côte prodigieusement découpée présentant une multitude de rades sûres, très favorables à la vie maritime. Comme les abris sont extrêmement nombreux et rapprochés les uns des autres, il n'y a

(1) On a suggéré que le port d'Halifax et le bassin de Bedford qui lui fait suite représentaient le cours inférieur d'une ancienne vallée dont la partie supérieure passait par Parrsboro dans les Cobequids,

pas de raison pour que les établissements humains se soient concentrés sur un point plutôt que sur un autre ; tout le littoral se trouve garni d'une frange continue de petites villes ou de petits villages tirant leur subsistance de la mer. Comme l'arrière pays est presque partout constitué par l'âpre pénéplaine, la mer qui se présente sous un aspect si favorable, appelle la meilleure partie de l'activité humaine de la région. Par son allure profondément déchi-quetée et extraordinairement hospitalière, la côte atlantique est donc un des éléments les plus caractéristiques et les plus importants de l'économie néo-écossaise.

2^o *Golfe du Saint-Laurent*. La partie de la côte néo-écossaise qui fait face vers le Nord coupe surtout des régions de roches tendres. L'ensemble des terrains, affouillé par le deuxième cycle d'érosion, présente une bordure basse et plate. Les vallées vigoureusement approfondies par l'érosion puis partiellement envahies par la mer constituent autant d'estuaires pénétrant profondément vers l'intérieur. Ceux-ci sont généralement ramifiés et beaucoup plus amplement développés que les étroites baies de la pénéplaine. En dehors de ces échancrures le littoral présente des formes très voisines de la maturité. L'érosion marine, progressant de manière assez rapide dans les roches tendres, a éliminé les promontoires les plus hardis, comblé les baies les plus larges : les tombolos et les bancs de sable sont ici beaucoup plus fréquents que les barres de galets au débouché d'une vallée noyée. La ligne générale du rivage (abstraction faite des vallées noyées) est régulière, presque droite. La côte de l'île du Cap Breton entre Mira Bay et le Grand Bras d'Or comprend un grand nombre de profondes échancrures. Le littoral du détroit de Northumberland est plus calme. Entre les deux, le bloc le plus septentrional de la pénéplaine allonge jusqu'au Cap North des lieues de falaises rectilignes, rigides, hautes parfois de 300 mètres représentant, au moins à l'Ouest, l'emplacement d'une grande ligne de faille.

Dans l'ensemble, cette section présente infiniment moins d'avantages que la précédente pour la vie maritime : les côtes souvent basses et en tout cas presque complètement rectilignes présentent peu d'abris ; ceux-ci sont relativement éloignés les uns des autres ; l'arrière pays possède d'autre part presque partout d'importantes ressources agricoles (Pictou et Cumberland) ou minières (Pictou et Cap Breton) ; aussi l'importance économique de la vie maritime n'est-elle pas primordiale sur cette portion du littoral. La proximité du magnifique bassin de pêche que constitue le golfe du Saint-Laurent suffit néanmoins à maintenir une importante flottille de pêcheurs dans toute la région.

3^o *Baie de Fundy*. — La côte de la baie de Fundy présente deux sections extrêmement dissemblables : la bordure des North Mountains constitue de hautes falaises à peu près rectilignes, comprenant au sommet un alignement vertical de colonnes basaltiques, puis une bande moyenne en pente atténuée correspondant à l'affleurement du banc de scories et enfin, à la base, des grès rouges assez tendres qui sont minés par les vagues, balayés par les marées et offrent des formes généralement abruptes quelquefois en surplomb : chaque année, surtout au moment de la fonte des neiges, d'énormes éboulements se produisent. La falaise recule ainsi assez vite et de manière à peu près régulière sur toute son étendue. A l'extrémité occidentale trois profondes coupures ont été envahies par la mer : Digby Gut, Petit Passage, Grand Passage. Elles sectionnent l'extrémité de la chaîne en trois tronçons : le Digby Neck, presque complètement isolé du reste de la péninsule par la baie de Saint-Mary qui occupe l'emplacement submergé de la vallée dans cette région, puis Long Island et enfin Brier Island. A l'extrémité orientale, le littoral des North Mountains se termine par le massif du Cap Blomidon et le promontoire du Cap Split dont la forme crochue est en rapport avec les dislocations

compliquées qui ont amené la formation du bassin de Minas.

La côte du reste de la baie de Fundy, en particulier dans le bassin de Minas et la baie de Chignecto, présente les formes de maturité, régulières et en général basses correspondant normalement aux régions qui ont été fortement modelées par le deuxième cycle d'érosion. On y trouve aussi les estuaires profonds et ramifiés qui occupent le cours inférieur des rivières dont le lit a été creusé et encaissé puis partiellement envahi par la mer.

Mais le trait particulier de cette section du littoral — de très haute importance économique — est en rapport avec les marées qui ont lieu dans la région. Les marées de la baie de Fundy sont les plus fortes de tout le littoral atlantique : elles atteignent 7 mètres à Brier Island, 15 mètres au Cap Blomidon et 17 mètres au fond de la Baie de Cobequid. Elles présentent un certain nombre de caractères qui ne sont pas clairement expliqués : les hautes marées de la baie de Fundy se produisent 3 heures 30 après le moment où les marées ont lieu sur les points voisins de la côte atlantique ; elles atteignent simultanément tous les points de la baie de Fundy (Brier Island en même temps que le fond du bassin de Minas). On a fait ressortir que la baie de Fundy formait une sorte de poche en retrait par rapport au courant de marée atlantique général (dont la direction est légèrement orientée vers le Sud-Ouest) et que cette baie était sans doute parcourue par une sorte de contre-courant qui ne se déclenchait qu'avec un certain retard et dont l'action se prolongeait après la baisse normale des niveaux ; de plus il y aurait dans la baie un mouvement oscillatoire particulier dont la période serait de 12 heures : ce mouvement accentuerait beaucoup l'amplitude des changements de niveaux. Le mouvement de la marée montante est ordinairement précédé par une vague blanche, haute de 25 à 50 centimètres appelée « *bore* » qui progresse de manière très rapide et

remonte très loin dans les estuaires. Cette vague est suivie par un torrent d'eau rougeâtre qui recouvre en tourbillonnant de vastes espaces plats et boueux. L'eau monte alors sans bruit régulièrement, progressivement, rapidement, le long des escarpements et des digues, puis s'arrête de manière brusque et reste dans le calme. Quand elle se retire, elle se précipite aussi vite qu'elle est arrivée. Mais dans l'intervalle, elle a laissé se déposer toutes sortes d'éléments dont elle était chargée : la plupart d'entre eux proviennent des grès triasiques rongés à la base des North Mountains et aussi sans doute du fond de la baie de Fundy usé par les courants. Les endroits où ces alluvions se déposent surtout sont les surfaces plates qui s'étendent de part et d'autre du lit des petites rivières coulant dans des vallées très largement creusées, et aussi en bordure du littoral même. La quantité des boues apportée par chaque marée est si considérable qu'elle atteint souvent 2 ou 3 centimètres d'épaisseur. Comme les éléments les plus grossiers tombent les premiers lorsque l'eau de la marée commence à franchir les berges de chaque rivière ou la ligne du rivage, il tend à se former une sorte de digue naturelle de sable et de graviers ; au delà sont des étendues plates (*flats*) plus ou moins marécageuses, tapissées seulement de limon fin. Au fur et à mesure que les levées s'exhaussent, de manière naturelle, les « *flats* » sont peu à peu abandonnés par la mer. Au moment de l'arrivée des premiers colons dans la région, certains de ces « marais » avaient été recouverts par une végétation spontanée et abondante d'herbe. Les habitants se sont mis à étendre artificiellement leur surface (1670). Il leur a suffi pour cela d'exclure la mer de manière permanente au moyen de digues très simples faites avec la boue même du marais, souvent renforcées par une ligne de pieux ; le sel contenu dans le sol est éliminé, lavé par les pluies au bout de trois ou quatre ans ; enfin un système de fossés découverts, se déversant les uns dans les autres, assure un drainage per-

manent. L'évacuation finale des eaux d'infiltration ou de pluie s'effectue par de petites écluses de bois très simples formées d'une porte suspendue par ses charnières et s'ouvrant vers l'intérieur du marais ; le fonctionnement est automatique : à marée basse, l'eau recueillie par les fossés d'écoulement pousse le battant et s'écoule : à marée haute la pression de la mer ferme le battant de manière hermétique. Ces petites écluses durent indéfiniment. Ce sont là des marais endigués (*diked marshes*) communément appelés simplement du nom de « *dike* ». Le sol des marais est ferme, compact, presque dur. Il est composé à peu près exclusivement d'une vase très fine, sans cailloux ni graviers, qui se tasse en un bloc massif. L'épaisseur de cette vase atteint couramment 5 à 10 mètres et quelquefois même 25 mètres (1). La fertilité de ces terres est prodigieuse. Si le sol d'un des marais cultivés s'épuise, il suffit d'ouvrir les digues et de laisser la mer y pénétrer pendant quelques années pour lui rendre toute sa fertilité. Ces étendues plates occupent toute la partie inférieure de la vallée d'Annapolis et de larges espaces sur le bord des rivières et le long du littoral du fond de la baie de Fundy. Les surfaces boueuses non endiguées que la marée couvre et découvre périodiquement, laissant apparaître de longues bandes tortueuses, d'un jaune rougeâtre luisant au soleil, sont beaucoup plus considérables encore.

Ainsi la mer constitue un facteur d'importance capitale dans la vie économique de la région de la baie de Fundy, mais pour des raisons très différentes de celles

(1) D. W. JOHNSON, *Acadian Shoreline*, p. 586. Ce fait, ainsi que la présence dans la région — notamment à Fort Lawrence — de restes de forêts submergées, a permis de supposer qu'il y avait affaissement local récent de cette partie de la côte (Cf. J. W. DAWSON, *Acadian Geology*, p. 30). Une étude de chaque cas particulier ne semble pas corroborer cette théorie (J. W. GOLDTHWAIT, *Physiography of N. S.*, p. 173).

qui prévalent sur les autres sections du littoral néo-écossais. La côte n'est découpée que dans la région du Sud Ouest (Digby Neck, Long Island, Brier Island) et c'est là seulement qu'on trouve une vie maritime comparable à celle qui se développe le long du versant atlantique par exemple. Partout ailleurs, la côte rigide et haute le long des North Mountains, indécise et vaseuse dans le fond de la baie est nettement défavorable à la vie maritime proprement dite et en particulier à la pêche. Mais par contre, dans cette dernière région, elle est bordée de manière à peu près continue par une bande de formations littorales directement dues à l'action de la mer et dont la valeur économique dépasse celle de toute autre ressource de la Nouvelle-Ecosse.

En somme la Nouvelle-Ecosse porte très fortement l'empreinte de la mer. Dans sa partie la plus ingrate, en bordure de la pénélaine atlantique, une vie maritime extrêmement intense a pu se développer grâce à l'extraordinaire hospitalité du littoral. En bordure du golfe du Saint-Laurent les indentations sont moins nombreuses mais les abris sont suffisants pour permettre de tirer parti des ressources locales qu'offre la pêche. Enfin dans la baie de Fundy une petite section seulement se prête à la vie maritime mais on trouve là, sur le littoral, des terrains d'origine marine qui présentent une valeur économique primordiale.

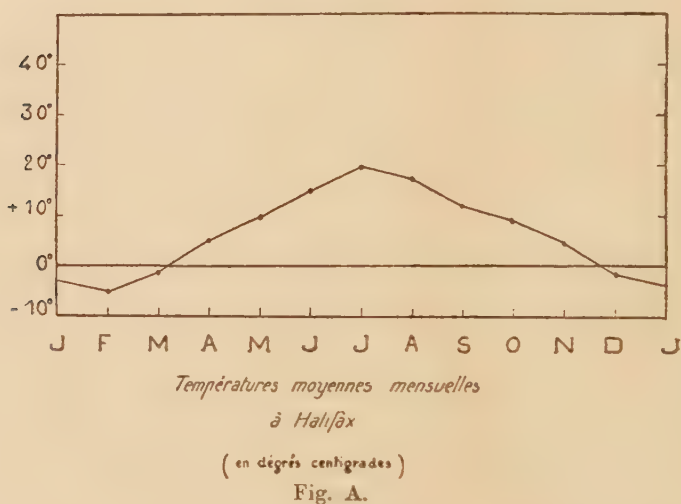
Climat. — Les facteurs physiques qui ont une action déterminante sur le climat de la Nouvelle-Ecosse sont tout d'abord la proximité de l'énorme masse continentale américaine, dont les influences se font sentir de manière prédominante ; ensuite le fait que la Nouvelle-Ecosse est entourée d'eau de tous côtés, ce qui permet aux influences maritimes d'atténuer les extrêmes de température, d'augmenter l'humidité et d'introduire un élément de variabilité climatique tout à fait caractéristique de la ré-

gion ; enfin la présence du courant froid du Labrador : l'eau qui entoure la Nouvelle-Ecosse est toujours froide ; la branche du courant qui est la plus importante pour la Nouvelle Ecosse est celle qui passe par le détroit de Belle Isle (entre Terre-Neuve et le Labrador).

Les éléments climatiques qui alternativement agissent sur la Nouvelle-Ecosse sont les suivants : d'abord l'anticyclone qui recouvre très fréquemment la masse continentale canadienne s'avance suivant les saisons plus ou moins près de la bordure atlantique ; d'autre part la région se trouve au point de croisement de deux voies de dépressions cyclonales ; l'une (Ouest-Ést) suivant la zone des Grands Lacs et la vallée du Saint-Laurent, l'autre (Sud-Nord) longeant la côte américaine depuis la Floride. Ces différentes influences se succèdent avec une rapidité extraordinaire et les changements de temps les plus imprévus et les plus riches en contrastes se produisent avec une brusquerie inimaginable : la cause essentielle en est la vitesse de déplacement des dépressions vers l'Ést qui amènent très souvent plusieurs fois dans une journée des sautes de vent et de température. Aussi les moyennes donnent-elles une image trop régulière d'une réalité prodigieusement agitée.

Les températures déclinent régulièrement en toutes saisons du Sud vers le Nord : les isothermes restent grossièrement parallèles aux degrés de latitude et ne s'organisent pas par rapport à la plus ou moins grande proximité de la mer, ce qui montre bien que les influences océaniques sont réduites. La température moyenne annuelle est de 6°,1 à Halifax (Cap Breton). Le mois de juillet est partout le plus chaud : 18° 3, à Halifax. Juin, août et septembre ont des températures assez élevées, supérieures en moyenne à 13° (à Halifax). Les deux mois les plus froids sont nettement janvier et février avec ordinairement, un minimum en février (- 5,5 à Halifax). Les autres mois ont des moyennes comprises entre - 1°,6 et + 9°,4 (à

Halifax) (1). Les maxima et minima, considérés en eux-mêmes, n'ont rien d'excessif. Il est rare que pendant les mois les plus froids le thermomètre descende au-dessous de -15° et dans les mois les plus chauds il monte rarement au-dessus de $+32^{\circ}$. Les chaleurs intenses en particulier sont peu fréquentes et toujours de peu de durée. Mais la température dans son ensemble est caractérisée par le passage très brusque (à quelques heures d'inter-

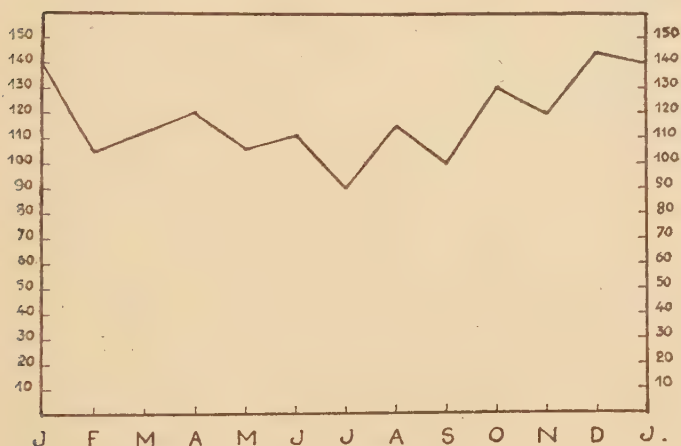


valle) de maxima et de minima. En hiver, par exemple, les vents qui annoncent le début d'une dépression (Sud-Ouest) amènent le dégel avec une chaleur lourde souvent « hors de saison » puis presque sans transition arrivent les vents du Nord-Ouest, venant de l'intérieur glacé du Canada et qui font, dans les 24 heures, tomber la température de 25 ou 30°. En été les sautes sont moins violentes et surtout moins perceptibles parce qu'elles prennent place dans une

(1) Moyenne des années 1904 à 1927. Information communiquée par le Bureau Météorologique d'Halifax.

gamme de températures plus élevées. Mais dans l'ensemble, sans atteindre jamais de véritables extrêmes le climat est loin d'être égal et modéré, et il est caractérisé par des maxima et des minima se succédant avec une rapidité extraordinaire. Les gelées précoces (dès octobre) et tardives (jusqu'en juin) se produisent presque régulièrement tous les ans.

La pluviosité est abondante. Le mois le plus pluvieux



Précipitations à Halifax
(en millimètres)

Fig. B.

est décembre (140 mm. à Halifax) ; le mois le plus sec juillet (89 mm. à Halifax). Mais il est difficile de parler de saison humide ou de saison sèche, et les pluies arrivent tantôt par rafales violentes et courtes tantôt sous forme de précipitations fines et continues, puis s'arrêtent, puis reprennent brusquement. Il y a des recrudescences en janvier, en avril, en juin, en août, en octobre, en novembre et en décembre. Il y a des réductions en février, en mars, en mai, en juillet et en septembre. Mais de manière géné-

rale, le pays est bien arrosé (1400 mm.) (1) et les précipitations sont réparties assez régulièrement sur tous les mois de l'année. Les précipitations sont abondantes surtout sur le revers oriental de la péninsule exposé aux vents du Sud-Ouest, et aussi sur les hauteurs des North Mountains, des Cobequids et du Cap Breton. La vallée d'Annapolis et les dépressions de la zone médiane (en particulier celle de Colchester Hauts) sont moins humides mais la différence est peu accentuée. De manière générale l'humidité diminue légèrement d'Est en Ouest.

Les vents sont très fréquents et très variables. Les plus importants sont ceux qui viennent du Sud-Est ou de l'Est. Mais il n'y a pas de courant continu dominant, le caractère principal de la circulation aérienne étant une extrême instabilité. Les vents très violents sont assez rares. Ils se produisent lorsque deux dépressions l'une venue de Saint-Laurent, l'autre venue de la côte Atlantique se rencontrent sur la Nouvelle-Ecosse. On a alors de formidables tempêtes causant d'énormes dégâts. Certains cyclones, exceptionnellement profonds, venus des Antilles, ravagent sur leur passage toute la côte Atlantique, arrivent parfois jusqu'à la Nouvelle-Ecosse. Ces *West Indian hurricanes* sont très redoutés des pêcheurs de la région.

Le brouillard est fréquent sur toute la côte, spécialement en hiver. Il est presque constant sur de nombreux points de la côte de l'île du Cap Breton.

La combinaison de ces différents éléments climatiques donne une série des types de saison de caractère original : l'hiver commence tard, aux environs de Noël. La voie cyclonale du Saint-Laurent et le grand anticyclone canadien font sentir alternativement leur influence. Quand

(1) Moyennes pour les années de 1900 à 1928 (excepté septembre, octobre, novembre, décembre : 1900 à 1927 seulement). Information communiquée par le Bureau Météorologique d'Halifax.

passé un cyclone on a successivement du vent du Sud accompagné de dégel — puis des vents d'Est froids, humides, désagréables, apportant pluie ou neige — puis des vents d'Ouest froids et secs. Quand de hautes pressions s'établissent pour quelque temps on a un temps calme, froid et sain. Les cyclones sont fréquents en janvier ; les hautes pressions dominent en février. Les vagues de froid (*cold waves*) provoquées par des dépressions très profondes et rapides sont rares et atténuées.

Le printemps commence au début de mars et se prolonge jusqu'au mois de juin, quelquefois de juillet : c'est la saison la plus longue la plus désagréable et la plus malsaine de l'année. Les deux voies cyclonales fonctionnent simultanément et les influences anticyclonales se font très peu sentir. Le dégel général commence sous l'influence de cyclones venus du Sud qui amènent des jours déjà chauds au milieu d'une saison encore généralement froide : c'est le signal de la débacle des glaces du Nord. Les icebergs quittent la côte du Labrador et dérivent par centaines le long de la côte de la Nouvelle-Ecosse et les vents d'Est amènent des pluies froides, des reprises de neige continuelles alternant avec des journées ou des fractions de journées de plus en plus chaudes. Cette situation dure jusqu'à ce que toutes les glaces dérivantes soient fondues. Quelquefois au printemps des dépressions de la voie du Saint-Laurent et de la côte atlantique se rencontrent et provoquent d'énormes précipitations qui combinées avec la fonte des neiges et tombant sur un sol encore plus ou moins gelé causent de sérieuses inondations.

L'été dure de juillet à mi-septembre. C'est une saison assez calme. Les dépressions qui avaient progressé de manière très rapide dans les saisons précédentes se déplacent lentement. Généralement l'arrivée d'une dépression est marquée par des vents du sud chauds et humides ; la température monte pendant plusieurs jours de suite ;

très souvent un orage se produit à la fin de cette période lorsque le vent saute au Nord-Ouest avec des températures fraîches qui durent également plusieurs jours. Les vagues de chaleur (*hot waves*) très fréquentes sur la côte des Etats-Unis sont presque inconnues en Nouvelle-Ecosse ou elles ne parviennent que très atténuées et pendant un temps très court. En somme le climat d'été est dans l'ensemble assez frais ; les pluies ne sont que d'une fréquences moyenne. Ces avantages attirent dans la région un grand nombre de visiteurs.

L'automne est de beaucoup la plus belle saison de l'année : il commence au milieu de septembre et se prolonge presque jusqu'à Noël. Les influences anticycloniques dominent très nettement pendant cette période. Elles donnent un temps sec, clair, brillant. Le milieu des journées reçoit une bonne quantité de chaleur, mais les nuits sont toujours fraîches et même bientôt froides. Les gelées nocturnes deviennent de plus en plus fréquentes à mesure que la saison s'avance. Ces froids nocturnes précoces ont pour résultat de geler les feuilles des arbres avant que toute la sève ait pu s'en retirer et de leur donner (surtout dans le cas des érables) des couleurs extraordinaires éclatantes — incomparablement plus vives que les couleurs d'automne européennes et d'imprimer pour quelques mois au paysage un cachet tout particulier. Pendant l'automne les cyclones sont moins fréquents que dans n'importe quelle autre saison. Au début ils sont peu accentués et lents (comme en été). Plus la saison s'avance, plus ils sont accentués et rapides (comme en hiver). C'est en automne pourtant que se produisent assez rarement d'ailleurs — les *West Indian hurricanes* cyclones extrêmement profonds venus des Antilles qui provoquent des tempêtes souvent désastreuses pour la navigation. Au mois de novembre a lieu assez régulièrement l'*Indian summer* (été indien). Alors prennent place plusieurs journées de temps sec chaud et calme,

rappelant le climat d'été, au beau milieu des gelées qui sont normalement de plus en plus fréquentes vers cette époque. L'*Indian summer* s'établit lorsqu'il existe un centre de hautes pressions sur la région Atlantique et appalachienne des Etats-Unis et de basses pressions assez étendues mais peu profondes au Nord du Saint-Laurent. Cette situation détermine en Nouvelle-Ecosse la formation de vents venant du Sud-Ouest (Sud : chauds ; Ouest : secs). Comme la dépression est peu profonde, le gradient est faible, les vents peu accentués, le temps calme. L'anticyclone est presque immobile ; le cyclone se déplace lentement vers l'Est ; ce type de temps dure plusieurs jours sans changement. L'origine du mot *Indian Summer* est inconnue.

La Nouvelle-Ecosse est donc un pays à la fois dur et âpre et aussi riche en ressources variées. La mer qui l'entoure presque de toutes parts présente d'abondantes pêcheries, mais c'est une mer dangereuse, froide, obscurcie par de fréquents brouillards, secouée par de violentes tempêtes. Le sol offre quelques parcelles prodigieusement fécondes ; mais celles-ci ont dû être gagnées sur les eaux au prix de pénibles efforts ; quant au reste il exige ordinairement un gros travail pour un rendement modeste. Les forêts constituent encore une richesse importante, mais une partie a été déjà détruite par les bûcherons ou par le feu et l'exploitation de ce qui subsiste est souvent plutôt malaisée. Enfin le sous-sol, formé de terrains anciens, renferme d'énormes richesses minérales. Mais alors se pose la question des débouchés, singulièrement difficile et complexe, par suite de la position géographique de la petite péninsule. Il y a en somme d'énormes richesses latentes mais assez difficiles à mettre en valeur : tel est le fait fondamental qui ressort des conditions naturelles du pays et qui se trouve à la base de tout le développement économique de la Nouvelle-Ecosse.

CHAPITRE PREMIER

LA CRISE DES PROVINCES MARITIMES

Alors que, dans l'ensemble, le Dominion du Canada a prospéré économiquement et a progressé de manière rapide et à peu près continue depuis sa constitution (1867), les trois provinces maritimes de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et de l'île du Prince Edouard se sont trouvées, depuis environ un demi siècle, dans un état de malaise et de dépression économique à peu près permanent. Bien que les causes de difficultés ne diffèrent pas notablement entre les trois provinces, celles qui affectent particulièrement la Nouvelle-Ecosse seront seules étudiées ici.

Parmi les nombreuses ressources économiques de la province, ce fut la pêche qui attira à la fin du xvi^e siècle les premiers Européens sur la côte de la Nouvelle-Ecosse ; elle resta longtemps d'importance primordiale. L'agriculture fut bientôt pratiquée dès le début du xvii^e siècle par les colons français et anglo-saxons. Puis l'exploitation des bois, sur un pied modeste, se joignit aux autres branches de production. Au début du xix^e siècle, eut lieu un commencement d'exploitation rationnelle des mines. Mais on peut dire que, jusqu'au milieu du xix^e siècle, l'activité économique fut tout à fait somnolente dans la province. Les échanges avec l'extérieur se réduisaient à peu de chose : la Nouvelle-Ecosse vivait repliée sur elle-même.

Au milieu du ^{xix}^e siècle se produisit un mouvement d'éveil économique qui se prolongea pendant un temps considérable : les principaux faits qui, sinon créèrent, du moins activèrent ce développement de prospérité furent la guerre de Crimée, un traité de commerce passé avec les Etats-Unis connu sous le nom de « Reciprocity Treaty » (1854) et la guerre de Sécession. La pêche, l'agriculture, l'exploitation du bois et des mines constituent toujours alors les principales ressources, mais l'ouverture de splendides marchés extérieurs stimule largement la production. A ce moment la plus grande partie des exportations se faisait vers les Etats-Unis et quelque peu avec les Antilles (pommes de terre et poisson surtout). Les importations venaient surtout d'Angleterre (produits manufacturés) et des Antilles (rhum, sucre). Les échanges avec les autres provinces de l'Amérique du Nord britannique (1) se réduisaient à fort peu de chose. Vers cette époque commence à se développer en grand l'industrie des constructions navales en bois qui devait bientôt transformer les Néo-Ecossais en rouliers des mers et aussi fournir de larges profits par la vente directe des bâtiments à l'Angleterre ou aux Etats-Unis (2).

Sur ces entrefaites se produisit le mouvement fédéraliste qui aboutit à la constitution du Dominion du Canada. La Nouvelle-Ecosse avait, pour entrer dans la Confédération, des raisons politiques, militaires et mêmes économiques (abolition par les Etats-Unis du Reciprocity Treaty en 1866). Mais, dans l'ensemble, l'opinion publique n'était pas favorable à l'union. Le patriotisme local était très vif et l'on tendait plutôt à admettre une liaison simplement avec les autres provinces maritimes. Les provinces continentales, désireuses d'obtenir une façade

(1) *British North America* nom officiel de ce qui est appelé aujourd'hui Canada. Le nom de Canada ne s'appliquait qu'aux provinces appelées de nos jours Québec et Ontario.

(2) *Maritime provinces since Confederation*, p. 81.

sur la mer, firent miroiter aux yeux des Néo-Ecossais les perspectives de la merveilleuse prospérité que ces derniers ne manqueraient pas de tirer du développement économique de l'intérieur du Canada dont, disait-on, les provinces maritimes et en particulier la Nouvelle-Ecosse étaient le débouché naturel et obligatoire. Tout le commerce canadien, qui à ce moment s'écoulait par New-York ou Boston, passerait par Halifax (1). La Nouvelle-Ecosse ne pouvait que profiter de la richesse générale du grand pays qui allait se développer. La Confédération eut lieu (1867).

Or, depuis cette époque la situation économique de la Nouvelle-Ecosse est devenue très médiocre. La province n'a tiré que très peu de profit de l'expansion économique du Canada. Elle n'a reçu, par suite du prix de transport par chemin de fer, que fort peu de chose du commerce de transit sur lequel elle avait compté. Elle a dû subir une

(1) George E. CARTIER, Attorney Général du Bas-Canada (Québec) disait à Halifax le 6 septembre 1864 dans un discours officiel adressé aux délégués de la Conférence de Charlottetown (où eurent lieu les premières négociations relatives à la Confédération) : « J'ai à peine besoin de vous faire remarquer, Messieurs, que nous, les habitants du Canada (Ontario et Québec), possédons deux grands éléments de vie nationale : l'élément personnel et l'élément territorial. Mais nous connaissons nos insuffisances... nous voulons cet autre élément qui est absolument nécessaire pour faire une nation : l'élément maritime... J'ai entendu, depuis que j'ai été à Halifax, présenter l'objection qu'il y a grand danger que vous soyez absorbés... Je répondrai par une question : avez-vous quelque objection à être absorbé par le commerce ? Halifax... bénéficiera du mouvement d'échanges dont bénéficient aujourd'hui Portland, Boston et New-York. Si vous ne consentez pas à résoudre cette grande question de manière satisfaisante, vous nous forcerez à faire passer ce commerce, que vous devriez avoir, par des voies américaines. Il est aussi évident que le soleil brille à midi que, quand le chemin de fer intercolonial sera construit — et il le sera nécessairement si la Confédération a lieu — la conséquence sera qu'entre Halifax et Liverpool il y aura un va et vient presque quotidien de vapeurs ; en fait il y aura un véritable bac (ferry) entre Halifax et Liverpool (cité dans *Maritime claims*, p. 8).

très rude concurrence des produits agricoles de l'Ouest dont ne la séparait plus aucune barrière douanière. Elle a perdu presque complètement son marché aux Etats-Unis par suite des tarifs américains dont le gouvernement du Dominion n'a pas pu faire baisser le niveau pour les produits Néo-Ecossais. Elle n'a pas trouvé dans le Canada un large écoulement pour ses produits, en particulier pour les produits métallurgiques. Enfin elle n'a reçu du Gouvernement du Dominion que des subsides peu importants et rendant difficile la mise en valeur de la province elle-même.

Les constructions navales furent presque annihilées par l'introduction du fer et de l'acier dans cette industrie. L'exploitation du bois, un moment très prospère, se réduisit par suite de l'épuisement relatif des forêts. L'exportation des pommes de terre aux Etats-Unis fut pratiquement supprimée. L'expédition de pommes en Angleterre ne fut qu'une légère compensation. Les pêcheurs presque privés de leur débouché en Amérique se débattaient au milieu de grandes difficultés. L'industrie charbonnière et métallurgique tardivement organisée souffrait de concurrence intérieure. Le résultat de cette situation générale peu satisfaisante, contrastant violemment avec le mouvement de progrès rapide et continu de la plupart des autres provinces du Canada, fut un vif mécontentement en Nouvelle-Ecosse, se manifestant de manière intermittante par des crises où l'on parlait librement de sécession, quelque fois même de demande d'union avec les Etats-Unis (1).

Après la guerre, la dépression mondiale eut son retentissement en Nouvelle-Ecosse et provoqua un renouveau de protestations. Le mouvement est connu sous le nom de *Maritime Claims* (Réclamations des provinces maritimes). Les provinces maritimes et en particulier la Nou-

(1) *Maritime Claims*, pp. 14-36.

velle-Ecosse, rendaient la Confédération en partie responsable de leur détresse et demandaient un redressement des torts qui leur avaient été faits. Le mouvement était à son maximum en 1925-1926. Le Gouvernement du Dominion nomma une commission d'enquête présidée par Sir Andrew Rae Duncan dont les conclusions furent incluses dans un rapport dit Rapport Duncan (1) (1926).

Le Rapport Duncan donnait en substance raison sur bien des points aux habitants des Provinces Maritimes et pour ce qui concerne la Nouvelle-Ecosse conseillait l'adoption des mesures suivantes :

1^o Réajustement des rapports financiers entre le Dominion et la province (attribution annuelle d'une somme de 875.000 dollars par le Dominion au gouvernement de la province).

2^o Réduction des tarifs de chemin de fer (réduction de 20 % sur les tarifs de la division Atlantique du C. N. R.).

3^o Formation d'une « Commission du Port » d'Halifax pour équiper le port à la moderne.

4^o Essai d'obtention par les Etats-Unis des réductions du tarif, pour le bois, la pulpe, le poisson.

5^o Etablissement de cokeries par le gouvernement et attribution d'une prime pour l'acier traité avec du charbon canadien (néo-écossais).

De ces recommandations les deux premières seulement ont été immédiatement acceptées et mises à exécution. Elles ont suffi à transformer complètement l'atmosphère morale en Nouvelle-Ecosse. Sans doute on y entend encore des protestations et des récriminations contre le Dominion voire même contre l'historique Confédération. Mais il y a eu dans les dernières années un renouveau de confiance en l'avenir qui a contribué plus que toute autre chose à une reprise des affaires dans la région. Cette re-

(2) Rédigé par Sir Andrew Rae Duncan, Hon W. B. Wallace, Prof. Cyrus McMillan.

naissance économique succédant à une période de dépression et presque de désespoir met en lumière les éléments psychologiques de la question. La Nouvelle-Ecosse n'était que relativement pauvre, par comparaison avec l'énorme richesse qui était échue à certaines autres provinces à la suite de la confédération et à laquelle la Nouvelle-Ecosse, contrairement à son attente, n'avait eu presque aucune part. Le grand problème qui se pose pour cette province est de savoir pourquoi et comment elle n'a retiré qu'un bénéfice modeste de l'organisation du Dominion et quelles sont ses réelles capacités économiques.

CHAPITRE II

LA PÊCHE

La pêche est la plus ancienne ressource de la Nouvelle-Ecosse. C'est elle qui a attiré dans la région les premiers établissements européens. Dès le xvi^e siècle et peut être auparavant les Normands et les Bretons venaient pêcher la morue à la ligne sur les Grands Bancs. On s'aperçut que le poisson était abondant sur le littoral voisin. Les équipages prenaient l'habitude de venir construire des huttes sur la côte d'où ils partaient pour de courtes expéditions de pêche côtière. Le poisson était séché et rapporté en France à la fin de la campagne. Bientôt quelques-uns des pêcheurs restèrent sur la côte, même pendant l'hiver et ensuite de manière permanente. La première concession officielle de droit de pêche fut donnée en 1603 par Henri IV à de Monts. Au cours du xvii^e siècle les établissements de pêche se développèrent ; au xviii^e siècle ils souffrirent beaucoup des luttes franco-anglaises. Vers la fin de la guerre de Sept ans, la famille des Robin, de Jersey, mit peu à peu la main sur toutes les anciennes stations de pêche françaises. L'arrivée des Loyalistes après la Révolution Américaine renforça considérablement le nombre des pêcheurs. Pendant toute cette période, c'est la pêche côtière qui est uniquement pratiquée sur le littoral de la Nouvelle-Ecosse. Ce n'est qu'en 1873

(1) *Comm. of Conserv. Sea fisheries of Eastern Canada*, p. 95.

que pour la première fois cinq vaisseaux de la flotte de Lunenburg (1) prirent la direction des Bancs et depuis lors, pêche côtière et pêche en haute mer se sont partagé l'attention des Néo-Ecossais.

Un des plus importants problèmes qui se soient posés dans les temps modernes pour la pêche de la Nouvelle-Ecosse, problème qui a encore de nos jours sur elle une influence marquée, est celui des relations avec les Américains. Le traité de 1783 donnait aux Américains le droit de pêche et de séchage sur les côtes des possessions anglaises de l'Amérique du Nord. Après la guerre de 1812-1814, l'Angleterre déclara que les stipulations du traité précédent étaient abrogées de droit et en 1818, non sans friction, on arriva à se mettre d'accord : les Américains recevaient le droit de pêcher sur les côtes de Terre-Neuve et sur le littoral sud du Labrador, mais perdaient le droit de pêche et de séchage sur la côte des autres possessions britanniques ; ils pouvaient néanmoins entrer dans n'importe quelle baie pour s'abriter, acheter des provisions ou effectuer des réparations. Ces concessions étaient faites à perpétuité. En 1854 un traité dit « Traité de réciprocité » donna aux Américains le droit de pêche sur les côtes du Canada de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau Brunswick et de l'Île du Prince-Edouard. Les citoyens britanniques recevaient des droits similaires sur les côtes américaines au Nord du 36° parallèle. Ce traité expira en 1866 et après une courte période de friction fut pratiquement renouvelé en 1871 (Traité de Washington) mais avec quelques modifications de détail qui sont à l'origine de tout le système de subvention moderne. A l'expiration de ce traité (1885) une période de friction recommença. Les diplomates étaient arrivés à s'entendre (1888), mais le Sénat des Etats-Unis ne donna pas sa ratification. Un *modus vivendi* impliquant un octroi de licences pour les pêcheurs américains fut main-

(1) *Comm. of Conserv. Sea fisheries of Eastern Canada* p. 97.

tenu en vigueur par le Canada jusqu'en 1918. Depuis cette date on en est revenu purement et simplement aux clauses « perpétuelles » du traité de 1818.

En fait les pêcheurs de Nouvelle-Ecosse se trouvent ainsi débarrassés aujourd'hui de toute concurrence pour ce qui concerne la pêche côtière dans leurs propres eaux. Mais ils ont à lutter contre la compétition américaine pour la pêche sur les Bancs. D'autre part, ils ont retiré des négociations menées pendant la courte période d'entente du troisième quart du XIX^e siècle des avantages permanents : d'après le traité de Washington (1871) la limite de la zone de pêche ouverte aux Canadiens sur la côte américaine était fixée au 39° latitude Nord au lieu du 36° latitude Nord qui avait été accepté précédemment. En compensation les Etats-Unis acceptaient de donner une indemnité dont le montant fut déterminé après l'enquête d'une commission réunie à Halifax. Après plusieurs délais, le Canada reçut 4.525.000 dollars (*Halifax Award* : allocation d'Halifax - 21 novembre 1878). En 1882 le Parlement Canadien décida de distribuer aux pêcheurs de la côte Atlantique du Dominion des subventions régulières ayant une valeur totale à peu près équivalente aux intérêts (à 3,5%) de la somme versée par l'Amérique. Cette somme fut d'abord fixée à 150.000 dollars puis à 160.000 (depuis 1891).

Les détails de la distribution qui continue à se faire de nos jours sont réglés chaque année par décret. La Nouvelle Ecosse touche en général 53 à 55% des versements. Elle se plaint d'ailleurs de recevoir moins que son dû et pense que d'autres provinces (en particulier le Québec) sont plus favorisées pour des raisons politiques. En 1924 10.200 pêcheurs de Nouvelle-Ecosse reçurent 86.300 dollars. Le paiement des subventions se fait sur la base suivante : les propriétaires de bateaux de pêche ont le droit de recevoir un subside de 1 dollar par tonne régulièrement enregistrée, avec un maximum de 80 dollars.

Les pêcheurs reçoivent chacun 8,30 dollars chacun. Les propriétaires de barques de pêche, n'ayant pas moins de 13 pieds de long à la quille reçoivent 1 dollar par barque.

Ces subventions ont fait infiniment moins pour la prospérité des pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse que la Prohibition. Au cours des années qui ont suivi la guerre jusqu'en 1930 la plupart des pêcheurs ont joint à la prise du poisson la ressource beaucoup plus rémunératrice de la contrebande de l'alcool. Les grands centres de ravitaillement étaient Saint-Pierre et Miquelon et aussi les côtes de la Gaspésie. Le grand marché était la Nouvelle-Ecosse elle-même. La plupart des communautés de pêcheurs ont connu de ce fait une prospérité remarquable. La ville de Lunenburg en particulier a acquis une richesse et une renommée tout à fait spéciales. La fin de la prohibition et l'établissement du système de vente de l'alcool par le gouvernement (1930) créent ainsi de sérieux problèmes.

Pêche côtière et pêche en haute mer. — La pêche occupe 20.000 personnes (1926) en Nouvelle-Ecosse, c'est-à-dire près d'un quart de l'effectif total des pêcheurs du Canada (79.000). Le nombre de ces pêcheurs est d'ailleurs en déclin lent mais régulier : ils étaient 23.000 en 1920, 26.000 en 1910, 31.000 en 1900. A cette dernière date les pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse représentaient près d'un tiers de l'effectif des pêcheurs canadiens (99.000) (1). La plupart des pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse s'éloignent peu de la côte : on accepte d'ordinaire la proportion de 8 hommes restant à proximité du littoral contre 1 partant pour la grande pêche. Bien que ces chiffres donnent une idée exacte de l'importance relative des deux types essentiels d'exploitation, il serait trop simple de voir dans la pêche côtière et dans la pêche en haute mer telles que les pra-

(1) *Dom. Bur. of Stat. Fisheries Statistics*, 1926, p. 46.

tiquent les pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse deux méthodes nettement distinctes et présentant de vigoureux contrastes entre elles. Il existe en fait de nombreuses formes de transition. Les pêcheurs exploitent presque toute l'étendue des eaux qui s'étale en face de leurs côtes jusqu'aux Grands Bancs et il serait souvent difficile de dire où finit la pêche côtière et où commence la pêche au large. Très souvent les mêmes engins, quelquefois les mêmes navires sont utilisés dans des conditions différentes. On considère néanmoins comme pêche au large celle qui est pratiquée par des navires restant au moins 48 heures sans toucher terre. Tout en conservant donc pour leur commodité, les expressions traditionnelles il convient de ne pas leur donner un sens trop étroit et trop limité.

Organisation. — On peut distinguer trois types d'organisation de la pêche : la pêche sur le littoral qui s'effectue sans grande méthode et de manière individuelle, la pêche sur les Grands Bancs qui se fait par entreprises collectives régulièrement organisées, la pêche au chalut qui s'opère sur la côte aussi bien qu'au large et qui présente un caractère capitaliste.

La pêche sur le littoral commence chaque année au printemps. Certains poissons se rencontrent de manière presque permanente, bien qu'en abondance fort variable, sur certains points de la côte. Mais beaucoup aussi se présentent en bancs irréguliers et erratiques. Les pêcheurs les attendent et les prennent au passage. Les moments et les conditions de passage des différents poissons varient d'un point à l'autre du littoral. Une connaissance technique des conditions physiques et biologiques de la mer permet souvent aux pêcheurs européens de régler méthodiquement leurs manœuvres de pêche. Il n'y a rien de tel en Nouvelle-Ecosse. L'empirisme — souvent très rudimentaire — et l'habileté individuelle — souvent très

remarquable — tiennent lieu de documents précis. En hiver, la pêche côtière cesse presque complètement à cause du mauvais temps. Des milliers d'hommes se trouvent ainsi disponibles et exercent de novembre à avril des métiers complémentaires ; beaucoup travaillent une parcelle de terrain autour de leur maison ; certains s'engagent dans les chantiers de bois ; d'autres descendent dans les charbonnages. Ces pêcheurs sont montés dans de petites embarcations, qu'ils ont quelquefois construites eux-mêmes, et qui, très généralement, appartiennent à la famille. Très souvent les quelques membres de la petite entreprise sont parents rapprochés. Le règlement des comptes se fait par arrangements personnels. Parfois on engage le fils d'un voisin, sous certaines conditions, mais de manière générale, la pêche côtière est une affaire individuelle que chacun mène pour son compte, quelquefois un peu au hasard mais presque toujours avec un profond instinct de la mer. Il n'y a entre les pêcheurs côtiers aucune association. Une loi provinciale (1905) a essayé de les grouper en « stations » affiliées à un organisme central, une espèce de syndicat. Les pêcheurs devaient se réunir périodiquement et discuter de problèmes communs : achat de cordages et agrès, prix et méthodes de vente, préparation du poisson, etc. Quelques réunions eurent lieu, sans enthousiasme, puis rapidement les groupements se dissocièrent et aujourd'hui chacun pêche pour son compte personnel sans se soucier du voisin.

La grande pêche est organisée de manière plus stricte et plus rationnelle. Le plus grand centre se trouve à Lunenburg, ancien établissement allemand (fondé entre 1751 et 1753) dont les habitants possèdent de remarquables qualités de sérieux et de méthode. La grande pêche est généralement organisée de manière coopérative. Les propriétaires du bateau fournissent l'équipement, les provisions et reçoivent la moitié du produit de la pêche. Parmi les membres de l'équipage trois seulement

perçoivent un salaire fixe (1) ; les autres reçoivent tous des parts égales (*share and share alike*). Le capitaine (*skipper*) reçoit une part égale à celle des matelots et touche en plus une commission de 2 1/2 % sur la valeur totale de la pêche (2). Tous les capitaines et la plupart des matelots sont actionnaires de la petite entreprise qui possède et arme leur bateau de pêche. Les bateaux partent en flotte. Le jour du départ est ordinairement le 1^{er} avril. Les dates de retour s'échelonnent entre le 1^{er} et le 20 septembre. Pendant l'hiver les pêcheurs travaillent souvent dans des chantiers de construction navale, des scieries, quelques-uns s'engagent sur des bateaux marchands allant aux Antilles ; certains enfin s'occupent de quelques cultures.

Enfin à une époque très récente s'est introduit le chalutier qui nécessite l'immobilisation d'un capital important très supérieur à celui dont disposent ordinairement les pêcheurs. Ces navires sont armés par de petites compagnies de capitalistes résidant souvent dans de grandes villes (notamment Halifax) et considérant l'entreprise comme une affaire presque industrielle. Les marins sont alors de simples salariés — d'ailleurs assez bien payés. Les opérations de pêche sont effectuées de manière méthodique, tantôt près de la côte, tantôt plus au large selon les déplacements du poisson.

Bateaux et engins de pêche. — Les bateaux opérant sur les côtes de Nouvelle-Ecosse peuvent se ramener à quatre types : le plus élémentaire est la petite barque non pontée, appelée *flat* ; elle est généralement mue à la rame, quelquefois pourvue d'une petite voile et sert pour la pêche en eau calme dans les nombreuses indentations du rivage. Le coût d'équipement d'une

(1) Le cuisinier, le *header* et le *threater*.

(2) *Report of the Royal Commission on ratings of the Lunenburg fishing fleet*, p. 12.

barque est de 100 dollars par an. Ces barques sont très nombreuses mais diminuent régulièrement et même rapidement d'importance aux dépens d'une petite embarcation également non pontée appelée *launch* jaugeant 8 tonnes au maximum mais toujours munie d'un moteur à pétrole généralement puissant. Ce moyen de propulsion permet au pêcheur de s'aventurer à une certaine distance des côtes, de suivre rapidement les évolutions du poisson et de rentrer dans un abri si quelque saute de vent — elle sont très fréquentes dans toute la région — menace d'amener du gros temps. Les barques à moteur se risquent jusqu'à 6 ou 7 kilomètres du rivage. Elles portent ordinairement 2 ou 3 hommes. Elles quittent le port au point du jour et rentrent ordinairement vers le milieu de l'après-midi. Le coût d'équipement est de 1.500 dollars par an environ. En 1926 il y avait 4.255 barques à rames ou à voile et 5.749 barques à moteurs évoluant sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse (1). Ces barques sont disséminées tout le long de la côte, mais spécialement sur les côtes profondément découpées, de l'Est et du Sud. Le littoral plus uniforme du détroit de Northumberland et de la baie de Fundy se prêtent infiniment moins à l'emploi de ce type d'embarcation.

Il existe un type de bateau plus gros, faisant ordinairement la pêche côtière, mais se risquant assez souvent à une certaine distance vers le large : il est ordinairement non ponté et marche à la voile avec un moteur à pétrole auxiliaire. Il porte 4 à 7 hommes et va jusqu'à 15 ou 17 kilomètres de la côte. Il reste souvent, quand le temps est beau, deux jours en mer. Exceptionnellement, il peut rester huit jours sans retourner au port mais il est rare, même dans ce cas, qu'il perde de vue la côte (cas de brouillard excepté). Ces bateaux sont au nombre de 200 environ en Nouvelle-Ecosse dont la moitié au moins se

(1) D. B. S. *Fisheries Statistics* 1926, pp. 100-105.

trouve concentrée autour d'Halifax et de Lunenburg et la plus grande partie du reste sur les côtes de l'île du Cap Breton. Ils constituent une sorte de type intermédiaire entre le bateau proprement côtier et le navire de haute mer.

La grande pêche est menée essentiellement par le bateau très populaire dans la région appelé « *schooner* » : c'est un très fin voilier ordinairement à deux mats, équipé le plus souvent d'un moteur auxiliaire, mais employant le vent comme moyen de propulsion essentiel et capable d'atteindre ainsi des vitesses très considérables. Il jauge ordinairement de 40 à 100 tonnes et porte un équipage de 12 à 20 hommes. Ces petits navires pontés sont construits en bois sur les côtes même de Nouvelle-Ecosse. Malgré leur petite taille, ils résistent fort bien aux plus gros temps et restent souvent plusieurs mois en mer. Les naufrages sont comparativement rares. Les équipages sont composés d'ailleurs presque toujours de marins d'habileté consommée. Les principaux dangers auxquels ils sont exposés sont le brouillard et les rencontres avec les transatlantiques. Ils sont au nombre de 130 environ dont la grosse majorité se trouve à Lunenburg.

Enfin, ont été récemment introduits 11 gros chalutiers à vapeur, construits en acier ayant une longueur de 30 à 40 mètres et un tonnage de 250 à 350 tonnes. Leur profil présente une proue surélevée qui leur permet de naviguer en toute saison sans crainte d'embarquer de paquets de mer, un pont libre jusque vers le milieu du navire, puis, derrière la cheminée, une construction basse. Grâce à leur robustesse et aussi afin de faire fructifier l'important capital qu'ils représentent, les chalutiers pratiquent la pêche toute l'année au large ou sur la côte. On n'en rencontre point chez les pêcheurs de Lunenburg — qui les ont en horreur — mais surtout à Halifax et aussi sur la côte Sud-Est du comté de Guysborough.

Les engins de pêche employés par les bateaux de ces

différentes catégories peuvent se ramener à deux types : les lignes et les filets.

Les lignes sont de deux espèces : ligne à la main et ligne de fond. La ligne à la main (*hand line*) est formée d'un simple fil de coton goudronné, chargé d'un poids de 2 Kg ou 2 kg. 500, armé d'un hameçon recourbé à l'extrémité. La pêche par ce procédé se pratique soit du bateau de pêche même, soit de petites barques longues de 4 mètres appelées « *dories* ». Dans ce dernier cas, qui est le plus fréquent, le navire, s'il est un schooner, porte 12 à 14 dories réparties sur le pont de chaque côté. Lorsque la pêche commence, les dories sont mises à la mer, chacune montée par un seul homme muni de 2 ou 3 lignes qui amorce rapidement avec du hareng, des cloisses ou de l'encornet. Un bon pêcheur remplit assez vite sa dory. Il arrive que dans une bonne journée de pêche une dory soit remplie trois ou quatre fois. Pour la pêche pratiquée du navire même, l'équipage se répartit sur tout le pourtour du vaisseau mais les engins employés sont les mêmes. Il y avait en 1926, 23.000 lignes à main employées par les pêcheurs de Nouvelle-Ecosse (1).

La ligne de fond (*trawl*) est un procédé beaucoup plus efficace. Elle consiste essentiellement en une cordelette (*ground line*) très longue à laquelle sont attachées à des intervalles de 1 m. 50 environ des lignes secondaires (*gangins*), longues de 60 centimètres et armées chacune d'un hameçon. L'ensemble est généralement conservé avant et après la pêche dans un tonneau scié par la moitié et appelé « *tub* ». Le « *tub of trawl* » peut contenir ordinairement 4 à 6 lignes. Il constitue l'unité d'équipement du bateau de pêche. Il ne peut être employé qu'avec des dories spéciales, dites « *trawling dories* » qui sont beaucoup plus grandes que les autres et qui exigent deux hommes pour les manœuvrer. Un schooner en

(1) D. B. S. *Fisheries Statistics*, 1926, pp. 100-105.

porte en moyenne 4 ou 6 seulement. Au moment de la pêche, une extrémité de la ligne de fond est ancrée à un point déterminé. Puis, d'une embarcation qui se déplace doucement (ordinairement la dory), la ligne est méthodiquement dévidée. Elle tombe au fond avec ses lignes secondaires et leurs hameçons. Le poisson qui vit près du fond mord aux appâts et s'enfère sans difficulté. Quand une ligne de fond est complètement dévidée, on peut attacher à son extrémité une seconde ligne, que l'on dévide ensuite, puis une troisième, etc. Dans ce cas on dispose souvent de flotteurs posés de place en place, qui servent surtout comme points de repère. Il arrive que les lignes ainsi disposées s'étendent sur un ou deux kilomètres. La relève des lignes de fond peut se faire très simplement en tirant progressivement la cordelette hors de l'eau, en enlevant les poissons pris et en repliant la ligne au fur et à mesure dans le *tub*. Mais quand le temps est beau, on emploie une méthode plus délicate (dite *under running*) inventée à la fin du xix^e siècle par un pêcheur de Lunenburg : Benjamin Anderson ; la dory se déplace alors le long de la ligne ; chaque portion de celle-ci est soulevée successivement ; le poisson est recueilli, un nouvel appât est disposé sur chaque hameçon et la section de ligne est remise à l'eau. Ce procédé épargne beaucoup de travail. Chaque ligne a environ une centaine d'hameçons. Un *tub of trawl* comporte en moyenne 500 hameçons. Un navire de 6 dories, avec 5 *tubs of trawl* dans chaque dory peut mettre à la mer simultanément près de 15.000 hameçons. On peut dire que la ligne de fond est le grand engin de pêche de Nouvelle-Ecosse. Celle-ci dispose de 1.235 *tubs of trawl* (1926) (1). Les lignes à la main ou de fond ne sont pas associées à une catégorie spéciale de navires.

Parmi les filets, le chalut est celui qui présente de beau-

(1) D. B. S. *Fisheries Statistics*, 1926, pp. 100-105.

coup la plus grande efficacité. Il consiste essentiellement en un large sac conique, aplati, trainé au fond de la mer par un petit vapeur. Il a ordinairement une cinquantaine de mètres de long ; il est fait de cordelettes solides constituant des mailles de plus en plus serrées au fur et à mesure qu'on s'approche de l'extrémité. Sur les flancs du filet près de l'ouverture se trouvent d'épais panneaux de bois, hauts de 1 m. 20 environ, appelés *doors*. Ils maintiennent le filet en position de pêche. Au centre de la partie supérieure du filet, est attaché un petit flotteur qui maintient le filet ouvert. Enfin l'extrémité peut être à volonté, ouverte ou close. Elle est bien entendu close pendant la pêche. Le chalut est d'abord descendu au fond de la mer, puis remorqué à une vitesse variant de 2 à 3 milles à l'heure pendant une heure et demie environ. Quand le filet est relevé, on ouvre l'extrémité et tout le poisson pris tombe sur le pont dans des compartiments disposés pour le recevoir (1). La pêche au chalut est encore très peu développée en Nouvelle-Ecosse. Elle n'a été introduite que très récemment (1908) et elle a immédiatement provoqué un concert de protestations de la part de tous les pêcheurs : le balayage du chalut risque de détruire les autres engins de pêche — en particulier les lignes de fonds — disposés dans le rayon d'action du chalutier. La pêche au chalut ramasse d'énormes quantités de poissons et un épuisement des ressources de la mer a pu sembler à craindre (mais la mer du Nord subit sans danger une exploitation beaucoup plus intense que celle qu'il est possible d'escompter pour longtemps sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse). La cause la plus importante des réclamations est la question de concurrence : la pêche au chalut est une entreprise coûteuse qui nécessite absolument une haute rémunération et se trouve ainsi obligée de concentrer ses efforts sur le marché du

(1) J. H. MATTHEWS, *Fisheries of the North Atlantic*, pp. 5-9.

poisson frais (le prix du poisson salé est trop bas pour permettre de prospérer à une entreprise montée sur une base capitaliste). Or le marché du poisson frais est restreint. L'adoption générale du chalut amènerait une surproduction qui entraînerait un avilissement des prix et rendrait la pêche non profitable à la fois pour les propriétaires de chaluts — et pour les autres. Le problème des chaluts, qui est évidemment un procédé moderne, perfectionné et plus efficace que tout autre, constitue une des plus graves difficultés que la pêche néo-écossaise a, et surtout va avoir à résoudre. Le chalut est quelque peu employé pour la pêche en haute mer, mais il sert surtout à la pêche côtière et à la pêche à une distance moyenne du littoral.

Les autres types de filets jouent un rôle moins important. Ceux qu'on rencontre le plus fréquemment sont les seines : ce sont des filets assez longs dont le bord supérieur est muni de flotteurs et le bord inférieur garni de plombs. Les uns sont employés près de la côte : ils sont alors établis parallèlement à la ligne de rivage. Aux deux extrémités se trouvent des câbles qui sont tirés du littoral. Tout le poisson qui se trouve entre le filet et le bord de la mer se trouve ainsi ramené vers la côte. On se sert aussi de seines au large quand un banc de poissons est signalé près de la surface : le filet est disposé tout autour du banc et sa partie inférieure est peu à peu fermée au moyen d'une corde pour empêcher le poisson de plonger et de disparaître. La dimension des seines varie énormément : elle peut être de 10 mètres ou de 300 mètres.

Sur la côte on établit souvent des enclos en forme de cœur, formés par des poteaux réunis par un treillis de branches fines, assez serré pour empêcher le poisson de passer. L'enclos est ouvert à la pointe rentrante du cœur. Les poissons s'y engouffrent mais lorsqu'ils sont à l'intérieur ne peuvent plus retrouver l'ouverture. Au moment de la pêche on ferme l'ouverture avec un filet

et l'on capture les poissons avec une seine. Il y a au total environ 52.000 filets ou installations destinés à la prise du poisson en usage parmi les pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse. Enfin, 781.000 pièges à homards sont installés tout le long de la côte (1).

Capital engagé. — Bateaux et engins de pêche représentent un capital important. Leur valeur était en 1926 de 12 millions de dollars (2), c'est-à-dire un peu plus d'un cinquième du capital investi dans la pêche par le Canada à la même époque (58.000.000 dollars). Cette somme bien que marquant un léger fléchissement par rapport au capital investi dans les années qui ont suivi la guerre (plus de 13 millions de dollars en 1920) est dans l'ensemble au terme d'un progrès à peu près continu : il n'y avait que 5.300.000 dollars investis en 1910, 3.200 en 1900 et 2.200.000 en 1880 : c'est la preuve de l'amélioration constante des procédés de pêche — en particulier par l'emploi généralisé des moteurs — pendant le dernier demi siècle. Toutefois la Nouvelle-Ecosse progresse bien moins vite de ce point de vue que les autres provinces canadiennes. Son capital investi dans la pêche représentait en 1910 plus d'un quart du capital canadien placé dans cette industrie (19.000.000 dollars) près d'un tiers environ en 1900 (10.000.000 dollars) et plus de la moitié en 1880 (3.900.000 dollars (3). L'équipement de pêche néo-écossais, tout en progressant, reste très en arrière par rapport aux énormes améliorations d'autres régions canadiennes et il perd rapidement de son importance relative.

Lieux de pêche. — La raison essentielle de l'existence et de la prospérité de l'industrie de la pêche en Nouvelle-

(1) D. B. S. *Fisheries Statistics*, 1926, pp. 100-105.

(2) Dont 8.000.000 pour les équipements de pêche proprement dits et 4.000.000 pour les magasins frigorifiques.

(3) D. B. S. *Fisheries Statistics*, p. 1-5.

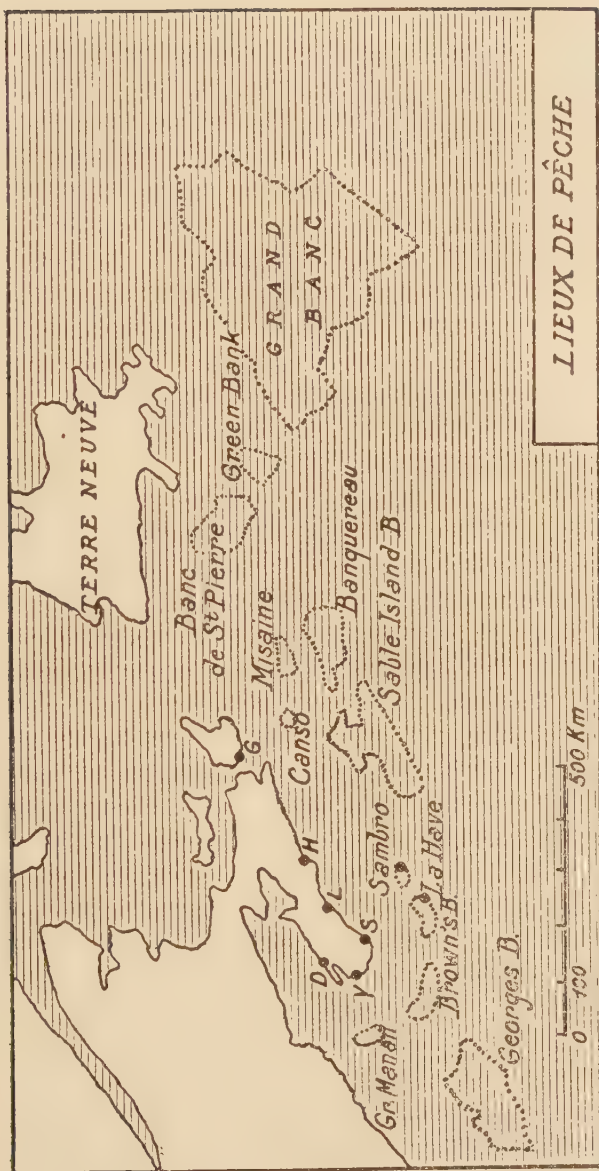
Ecosse est la proximité de hauts fonds extraordinairement poissonneux : les pêcheurs distinguent très nettement trois zones de pêche : les hauts fonds intérieurs (*inner shoals*), les Petits Bancs et les Grands Bancs.

Les hauts fonds intérieurs ne sont autre chose que des portions de la plateforme continentale, des fragments de la pénéplaine submergée qui s'étendent de manière plus ou moins régulière sur les fronts Nord, Est et Sud du littoral atlantique. Ils courent jusqu'à une distance de 10 ou 15 kilomètres de la côte. Ils constituent le lieu d'élection des petits bateaux côtiers (à rame, à voile et à moteur) qui munis de lignes ou de filets y vont faire des expéditions quotidiennes pendant la bonne saison, mais rejoignent régulièrement la côte avant la tombée de la nuit. Les chalutiers ne dédaignent pas de visiter à l'occasion ces fonds voisins du littoral.

Une place particulière doit être réservée aux bandes rocheuses sous marines qui courent le long de la côte des North Mountains, dans la baie de Fundy. Ce sont trois lignes de hauts fonds régulières, parallèles au rivage, larges chacune de 1.000 à 1.500 mètres. Elles sont désignées ordinairement par la distance à laquelle elles se trouvent de la côte : l'une est à 3 milles, une autre à 5 milles, la dernière à 9 milles. Comme la mer n'a là qu'une profondeur de 30 brasses elles sont couvertes d'algues et attirent les poissons en très grandes quantités. Ceux-ci sont pêchés surtout par les habitants de Long Island et de Brier Island.

Les Petits Bancs (1) s'étendent sur une longueur de

(1) Leur origine, comme celle des Grands Bancs n'est pas certaine. Certains auteurs ont attribué leur formation à des matériaux arrachés aux côtes voisines et charriés par les courants (J. THOULET, *Considération sur la structure et la genèse des Bancs de Terre-Neuve*. Bull. Soc. Geo., 1889, X, pp. 203-241). D'autres les ont considérées comme des moraines terminales (N. S. SHALER *The Geological History of Harbors*. U. S. Geol. Survey, 1893. 13th Ann. Report, pt 2). D'autres ont pensé pouvoir y reconnaître une série de côtes d'érosion subaérienne



LIEUX DE PÊCHE

1.000 kilomètres parallèlement au rivage, vers le Sud et vers le Sud-Est du littoral Atlantique de la Nouvelle-Ecosse. Ce sont des hauts fonds assez morcelés et discontinus, où la mer n'a qu'une profondeur moyenne de 60 brasses. Ils constituent une sorte d'archipel sous-marin dont les différents éléments sont bien connus des pêcheurs. Les plus importants sont le Banquereau, le Sable Island et le Brown's Bank ; les petits bancs de Misaine, de Canso, de la Have, de Sambro et le Grand Manan ont des dimensions plus modestes. Les bancs se trouvent à une distance variant de 100 à 300 kilomètres des différents points du littoral de la Nouvelle-Ecosse et les Néo-Ecossais possèdent là un domaine de pêche présentant des avantages exceptionnels. En partant de ports bien choisis, ils peuvent atteindre des aires extrêmement poissonneuses en quelques heures si les conditions sont favorables, trouver rapidement un abri si le temps se gâte, ou séjourner quelque temps si la pêche est fructueuse. Chalutiers, schooners et aussi bateaux plus petits pourvus de filets ou de lignes sillonnent cette zone privilégiée de manière continue.

Le voyage aux Grands Bancs représente un déplacement plus considérable. Le Grand Banc est une immense table triangulaire, ayant plus de 95.000 kilomètres carrés, située au Sud-Ouest de Terre-Neuve. Avec ses annexes, le Green Bank et le banc de Saint-Pierre, il forme un immense domaine de pêche où les pêcheurs de Nouvelle-Ecosse rencontrent de nombreux bateaux venus de Terre-Neuve, des Etats-Unis ou d'Europe. Presque tous les navires néo-écossais sont des schooners de Lunenburg qui emportent des vivres et restent de longs mois sans toucher terre. Comme la distance qui les sépare des ports de Nouvelle-Ecosse n'est que de 900 kilomètres (Halifax) ou

submergées (D. JOHNSON, *Acad. Shoreline*, p. 267-299). Les explications modernes semblent s'orienter vers l'idée qu'on est en présence de fragments de la pénéplaine recouverts par les eaux (J. W. GOLDTHWAIT, *Physiography of Nova Scotia*, p. 5).

975 kilomètres (Lunenburg) ils peuvent faire parfois deux voyages dans la saison. Ils ramènent alors 300 à 500 quintaux de poissons de leur première expédition (au début du printemps) et 1.000, 1.500 et exceptionnellement 2.000 quintaux de la deuxième, qui est la principale. La pêche sur les Grands Bancs présente, pour l'ensemble de la Nouvelle-Ecosse, une ressource infiniment moins importante que celle qui se pratique dans les autres zones de pêche. Pourtant, pour le gros centre de Lunenburg, elle a une valeur vitale.

Vie des pêcheurs. — Les communautés de pêcheurs sont éparpillées presque sur toute la côte de la Nouvelle-Ecosse. Les conditions géographiques ont amené des différenciations entre les groupements et rendent possible la distinction de plusieurs types.

Dans l'île du Cap Breton on se trouve en présence de petits villages isolés, bloqués sur le rebord d'un pays souvent ingrat et encore peu ouvert, à proximité immédiate d'eaux ordinairement désertes mais extrêmement poissonneuses — qui constituent une des ressources essentielles du pays. Dans le Sud du comté de Richmond et dans le comté de Victoria, la pêche constitue presque l'unique ressource des petits villages de la côte. Les pêcheurs vivent là en communautés isolées, généralement de petites dimensions, éparpillées sur le littoral. Ils pratiquent presque exclusivement la pêche côtière. Ils commencent au printemps à sillonner les baies voisines de leur établissement avec de petites barques la plupart du temps mues à la rame où à la voile et ils pêchent surtout avec des lignes à main. Ils prennent au début de la saison une grande quantité de harengs qu'ils vendent comme appât aux pêcheurs qui se risquent plus au large. Pendant ce temps les femmes cultivent de petits champs épars sur les endroits les moins stériles aux alentours du village. L'homme vient de temps en temps donner

un coup de main. Mais il tire des produits de la mer l'essentiel de sa subsistance. Il ne se risque jamais très loin et n'emploie que des engins peu perfectionnés. Ses prises peu abondantes suffisent pour assurer une vie très modeste mais néanmoins assez régulière à cette population dont les besoins sont en somme assez limités. Entre Louisbourg et Glace Bay et aussi dans le comté d'Inverness le mode de vie des pêcheurs est quelque peu relevé par la proximité de gros centres industriels : les pêcheurs habitent toujours dans de petits villages de bois, très simples ; mais par suite de la présence des agglomérations humaines de Sydney, Glace Bay, Inverness et Port Hood il leur est possible de vendre facilement leur poisson à des prix relativement avantageux. Ils sont en contact avec des milieux où l'utilisation de la mécanique est développée et ils se procurent aisément des engins perfectionnés (moteurs, lignes de fond etc). Ils commencent leur pêche au printemps, continuent pendant tout l'été mais ne s'éloignent jamais de la côte. Il est rare qu'ils cherchent à tirer un appoint notable de la culture des champs. Les femmes, pendant l'été, s'occupent à tondre et à relever sur le rivage des pièges à homards : ceux-ci trouvent un débouché facile et avantageux à la ville. A la fin de l'automne, l'homme va chercher le plus souvent de l'emploi dans les charbonnages voisins. Il sert la plupart du temps comme manœuvre. Mais il arrive parfois au bout d'un certain nombre d'années à devenir mineur qualifié. Les migrations temporaires sont régulièrement attendues tous les ans. Comme elles n'affectent qu'un petit nombre de personnes elles ne modifient pas notablement les conditions du marché du travail. Les femmes suivent parfois leurs maris à la ville et cherchent elle-même quelque embauche mais le plus souvent restent à la maison avec les enfants. En somme les pêcheurs du Cap Breton mènent une vie très simple. Ils sont rudes et ont des besoins peu nombreux. Ceux qui vivent dans les localités isolées

mènent une existence presque primitive. Ceux qui se trouvent près des centres industriels ont des ressources accessoires et bénéficient d'un niveau de vie un peu plus élevé.

Dans la presqu'île de la Nouvelle-Ecosse, sur le versant atlantique, il y a dissociation curieuse et caractéristique entre la pêche cotière pratiquée tout le long de la côte dans une multitude de petits villages éparpillés dans toutes les baies et dans tous les estuaires et la pêche au large concentrée dans les localités importantes (Guysborough-Halifax - Lunenburg - Yarmouth). Le genre de vie des pêcheurs varie dans l'exercice de leur profession mais est dans l'ensemble organisé sur les mêmes bases : la pêche commence pour tous au début du printemps, à des dates variables selon les localités et les années mais se plaçant ordinairement à la fin de mars ou au début d'avril. Ceux qui pratiquent la pêche cotière, (ce sont les plus nombreux) partent dans de petites embarcations généralement équipées avec des engins modernes pour des expéditions de durée variable : dans la région de Guysborough ils gagnent souvent le Banquereau et le Sable Island Bank et restent fréquemment huit jours en mer ; aux environs d'Halifax ils se tiennent en général plus près de la côte ; dans le Sud (Queen's, Shelburne, Yarmouth) ils atteignent parfois le Brown's Bank. — Lunenburg est le pays de la grande pêche : 90 schooners sont groupés en une flotte qui part tous les ans pour prendre la morue sur les Grands Bancs. C'est là une tradition locale bien ancrée qui donne à la ville un caractère original en même temps qu'une réelle prospérité. Les morutiers peuvent quelquefois faire deux voyages dans l'année ; sinon ils reviennent relativement tôt et s'occupent pendant l'arrière saison de pêche à proximité du littoral. Pendant que les hommes sont en mer, en expéditions quotidiennes, hebdomadaires ou saisonnières, les femmes travaillent à la maison et dans les champs. L'appoint fourni par les cultures se-

condaires est indispensable à l'équilibre des petits budgets et sur toute la côte c'est une question capitale qui s'agite avant toute demande en mariage que de savoir si la future épouse est « bonne dans les champs » ou « bonne dans la maison » (*good in the fields or good in the house*). Les femmes modèles, très rares, paraît-il, savent seules réunir les deux types de qualité. Dans tous les cas les petits villages de pêcheurs sont entourés de champs minuscules établis partout où il y a un lopin de terre cultivable, au milieu des rochers. Ils sont travaillés à la bêche et à la houe par les femmes pendant la bonne saison et produisent en automne surtout des pommes de terre, des choux et des haricots. Lorsque la saison de pêche est terminée, les pêcheurs, cherchent très régulièrement un emploi. Les gens de Lunenburg qui sont des marins consommés s'embarquent souvent sur des navires allant aux Antilles où dans l'Amérique du Sud. Les pêcheurs côtiers trouvent très ordinairement de l'embauche dans les chantiers d'abattage de bois qui se trouvent quelquefois à faible distance de leurs propres villages. L'appoint de main d'œuvre qu'ils constituent est très pratique pour l'industrie du bois dont les besoins sont temporaires et en grande partie concentrés pendant la saison froide. Il y a aussi un mouvement très considérable en nombre, mais d'assez courte durée, des pêcheurs de la côte atlantique vers la vallée d'Annapolis au moment de la cueillette des pommes.

Il y a bien moins de pêcheurs sur la côte du détroit de Northumberland. La plupart d'entre eux combinent la culture de petits champs à la pêche. Mais par suite de la fertilité générale du sol, la culture absorbe une part assez notable de leur énergie et ne leur permet pas de se donner complètement et absolument à la mer. Ils ne pratiquent que la pêche côtière et même montrent une prédilection pour la pêche littorale (homards). Les villages de pêcheurs sont relativement considérables et moins éparpillés que sur les autres sections du littoral. Pendant l'hiver, un sup-

plément de ressource est souvent cherché soit dans les exploitations forestières soit dans les charbonnages de Pictou. Mais dans l'ensemble l'importance économique de ce groupe est relativement restreint.

Produits de la Pêche. — On trouve à proximité de la Nouvelle-Ecosse une prodigieuse variété de poissons. Une classification simple et traditionnelle parmi pêcheurs est celle du *ground fish* et du *school fish*. La première catégorie comprend les espèces qui se trouvent à peu près en permanence sur les hauts fonds, presque toujours au large mais aussi près du littoral (morue, aiglefin, flétan, merlan, merluche). La seconde est formée de poissons se déplaçant par bancs (*schools*). Leurs évolutions au large sont à peu près inconnues des pêcheurs de Nouvelle-Ecosse. Ils ne sont pris que lorsqu'ils s'approchent de la côte (hareng, maquereau, sardine, espadon, thon). D'autre part toute une catégorie de poissons de mer est pêchée lorsqu'elle remonte les rivières pour frayer (saumon, gasparot, éperlan). Enfin une multitude d'espèces (carrelet, plie, sole, raie, chien de mer, anguille, bar, tacaud) se trouve prise en quantité variable au hasard des captures en même temps que d'autres variétés. Les crustacés (homards) et mollusques (pétoncles, clovis, huîtres, bigorneaux) sont recueillis plus ou moins systématiquement tout le long de la côte.

La morue (1) est de beaucoup la plus importante pour la quantité de poissons pris et pour la valeur qu'elle représente. En 1926 il en fut pris 855.000 quintaux métriques valant 3.635.000 dollars, c'est-à-dire 42 % de la valeur totale de tous les produits de pêche néo-écossais vendus sur le littoral. La plus grande partie (77 %) est pêchée au large surtout sur les Grands Bancs (650.000 quintaux en 1926) par des schooners. Les pêcheurs de Lunenburg

(1) Tous les chiffres relatifs aux produits de la pêche en 1926 sont calculés d'après les données de D. B. S. *Fisheries Statistics*, 1926, pp. 34 à 37, 58 et 68.

se sont fait une spécialité de ce genre de pêche et ils recueillent à eux seuls environ 78 % des prises (495.000 quintaux en 1926). Le reste est capturé surtout par des pêcheurs d'Halifax ou du comté de Guysborough. La pêche côtière ne recueille que 23 % de la morue (205.000 quintaux en 1926). Le poisson est pris en quantités modestes mais régulières sur tout le littoral Atlantique depuis l'île du Cap Breton jusqu'au comté de Digby. Il ne fait pas là l'objet d'une campagne spéciale : il est pris en même temps que de nombreuses autres espèces. Il n'en est capturé qu'une faible quantité dans la baie de Fundy et dans le détroit de Northumberland. Le poisson pêché en haute mer est toujours fendu et nettoyé à bord puis mis dans la saumure jusqu'au moment du débarquement. Il est vendu salé et séché. La morue prise sur la côte est presque entièrement traitée de même par tradition. Une très faible quantité (6.000 quintaux en 1926 soit 1/142 de la pêche) est vendue fraîche.

L'aiglefin vient immédiatement après comme importance. Il en fut pris 206.000 quintaux représentant une valeur de 838.000 dollars en quantités presque égales. Il est pris en 1926 au large (57 %) et sur la côte (43 %). Au large l'aiglefin est capturé presque toujours par des pêcheurs de morue, surtout sur les Petits Bancs et spécialement au début de la saison (printemps). Sur la côte, il pullule dans les baies de toute la côte atlantique et à l'entrée de la baie de Fundy à l'automne. L'aiglefin pris au large, au printemps, en même temps que la morue, est comme cette dernière vendu salé et séché. Celui qui est pris en automne sur la côte est vendu frais et surtout fumé.

Le flétan est pris en assez petite quantité (10.885 quintaux, en 1926) par les pêcheurs de morue. La plus grande partie (3/4) est capturée au large surtout dans les goulets profonds qui séparent les bancs. Pendant longtemps les pêcheurs de morue l'ont considéré avec antipathie parce

qu'il ne supporte ni la salure ni le séchage. Mais depuis quelque temps les progrès effectués dans les moyens de propulsion des navires et dans les procédés de conservation par le froid ont permis de l'utiliser dans presque tous les cas et ont augmenté très notablement sa valeur : il est consommé entièrement frais (sauf une faible partie qui est mise en boîte). Sa valeur était de 295.000 dollars en 1926.

Merlan, merluche et lingue sont pris aussi de manière accessoire par les pêcheurs de morue, surtout sur la côte ou à faible distance de la côte. Ils abondent sur tout le littoral atlantique et à l'entrée de la baie de Fundy. Ils sont considérés comme des poissons de qualité inférieure et sont très rarement employés pour la consommation locale : ils sont ordinairement fendus, salés, séchés et exportés. On en a pris 63.530 quintaux en 1926, représentant une valeur de 145.000 dollars.

Morue, aiglefin, flétan, merlan et merluche forment un groupe de poissons pris de manière plus ou moins solidaire et mêlée. Le *school fish* se présente en masses plus homogènes.

La pêche du hareng présente en Nouvelle-Ecosse un caractère très différent de celui qu'elle possède en Europe. Les pêcheurs européens prennent surtout le hareng au large pour la consommation humaine et ils recherchent surtout le poisson jeune et gras. Les pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse prennent le hareng sur la côte et ils s'en servent essentiellement comme appât pour prendre d'autres poissons. Ils le capturent à un stade différent de son existence : il est plus âgé et beaucoup plus maigre. Il arrive sur les côtes au printemps et il est pris en grandes quantités surtout au moyen de pièges en forme de cœur mais parfois aussi avec des filets. Il est de qualité médiocre et n'offre du point de vue de la valeur financière que relativement peu d'intérêt. Mais il a du point de vue économique général une importance capitale : il sert d'appât aux mo-

rutiers et par conséquent de lui dépend en grande partie le succès ou l'échec de toute la grande campagne. Une certaine quantité de hareng est aussi conservée pour servir un peu plus tard d'appât au homard qui constitue, avec la morue, l'un des éléments les plus importants de l'industrie de la pêche dans la région. Plus tard au cours de l'été et à l'automne des bancs de harengs réapparaissent çà et là. Mais en réalité leurs évolutions pendant toute cette période sont fort mal connues. Les pêcheurs côtiers en attrapent quelques-uns, par chance ou par intuition, mais il n'y a que peu de méthode dans la poursuite. A cette époque, le hareng est de bonne qualité pour la consommation humaine.

Une certaine quantité est fumée, mais les procédés de préparation et d'emballage sont souvent primitifs et nuisent à la vente du produit. Le reste est consommé frais. Dans l'ensemble, l'absence de connaissances précises entrave néanmoins de manière très sérieuse le développement de ce genre de pêche. La quantité pêchée en 1926 fut de 119.725 quintaux, assez également répartie sur tout le littoral avec concentration sur la côte Sud, entre Halifax et Digby. La valeur en était de 291.000 dollars.

Les maquereaux, comme les harengs, apparaissent sur la côte néo-écossaise groupés en bancs dont les mouvements sont encore fort mal connus. Leurs déplacements semblent en rapport avec la direction du vent et probablement aussi avec les mouvements de plus petits animaux marins qui leur servent de nourriture. La plus grande partie des captures s'effectue à l'aide de pièges côtiers ou avec des filets. Une partie est consommée fraîche. Le reste est préparé et mis en baril pour l'exportation mais les méthodes de préparation sont souvent médiocres. En 1926 les prises ont été de 30.385 quintaux représentant une valeur de 173.000 dollars.

La sardine se présente en bancs erratiques, à l'entrée de la baie de Fundy. Une certaine quantité, d'ailleurs peu considérable, est prise par les pêcheurs des environs

de Digby. Le poisson est consommé frais ou salé. Il n'y a pas de mise en conserve.

L'espadon fait depuis quelques années l'objet d'une pêche active — très souvent par sport. Il est pêché au harpon avec des canots automobiles. Le harpon est relié par une longue corde à un tonneau que l'on jette par dessus bord dès que l'animal a été touché. Cet équipement permet de suivre le poisson et de le retrouver quand il est mort. Cette pêche est pratiquée aux environs d'Halifax, à Port Medway et aussi sur la côte de l'île du Cap Breton : des canots automobiles venus d'une multitude de ports se rassemblent au large de Louisbourg pour suivre les bancs qui se déplacent dans la région. On a pris en 1926 5.895 quintaux qui représentaient une valeur de 146.000 dollars.

Le thon est pêché dans des conditions analogues : par sport presque autant que pour des raisons commerciales. Cet énorme poisson pesant de 200 à 500 kilos a été considéré longtemps comme une calamité par les pêcheurs dont il détruit les filets. Ce n'est que dans les toutes dernières années qu'il a trouvé un débouché fructueux à Boston et à New-York mais les indigènes refusent toujours de le consommer. Les centres de pêche se trouvent à Saint-Margaret's Bay et à Saint-Anne's Bay. En 1926, il en a été pris 680 quintaux d'une valeur de 10.000 dollars.

Parmi les poissons pris dans les rivières qu'ils remontent à certaines époques, le plus important est de beaucoup le saumon. Il est pris surtout à la ligne dans les rivières se déversant dans le golfe du Saint-Laurent. La Margaree River dans l'île du Cap Breton possède une renommée spéciale. La valeur des prises de saumon, et par conséquent leur importance économique, a sérieusement diminué de manière récente par suite de la concurrence des pêcheries de Colombie Britannique qui inondent l'Amérique du Nord de cette espèce de poisson soigneusement conservée par le froid. Les prises de Nouvelle-Ecosse étaient

en 1926 de 5.895 quintaux représentant une valeur de 193.000 dollars.

Le gasparot — espèce proche du hareng — remonte pour frayer surtout dans les rivières qui aboutissent à la baie de Fundy et, dans une moindre mesure dans les rivières de la côte Atlantique. Une grande quantité est employée comme appât. Les prises étaient de 8.616 quintaux en 1926. Les éperlans sont capturés surtout en hiver, quand les rivières commencent à geler. La pêche s'opère en faisant des trous dans la glace et est généralement très fructueuse. Comme le poisson est petit et de chair délicate, la quantité prise (5.000 quintaux en 1926) est faible par rapport à la valeur qu'elle représente (120.000 dollars).

Un très grand nombre d'autres variétés sont prises en quantités moins considérables : les poissons plats (carrelet, plie, raie et sole) sont capturés surtout sur la côte de l'île du Cap Breton entre Broad Cove et le détroit de Canso et aussi aux environs d'Halifax. Le chien de mer, l'anguille, le bar et le tacaud se rencontrent irrégulièrement. La truite se pêche dans presque toutes les rivières, mais surtout dans celles qui coulent sur la péninsule atlantique au Sud-Ouest d'Halifax.

Une mention spéciale doit être faite de l'encornet, espèce voisine du calamar, mais non comestible, qui vit sur la côte, généralement près des rochers. Il est facilement pris à la ligne et sert d'appât, en particulier pour la pêche de la morue. Il a de ce fait une importance économique qui le place de ce point de vue immédiatement après le hareng.

La pêche des crustacés et des mollusques se pratique presque tout le long de la côte. Le homard présente un intérêt de tout premier ordre. Il était autrefois prodigieusement abondant et la tradition — difficile à vérifier d'ailleurs — rapporte qu'il n'était pas rare jadis de trouver sur le littoral après une tempête des masses de homards rejetés par les vagues : ils étaient alors chargés sur des

voitures et employés comme engrais par les fermiers. L'exploitation régulière du homard a commencé il y a un peu plus d'un demi siècle, lorsque fut introduite la boîte de conserve (vers 1870). La pêche se développa et fut menée avec une activité telle que les homards diminuèrent rapidement. Après avoir atteint son maximum aux environs de 1880, la pêche du homard déclina jusque vers 1900 : à partir de ce moment (1899) une série de mesures furent prises pour protéger les crustacés contre une exploitation trop intensive et les prises se stabilisèrent malgré, bien entendu, d'inévitables fluctuations annuelles. Ces mesures ont été dans la suite l'objet de plusieurs modifications (notamment en 1910). Elles comportent aujourd'hui trois points principaux : la pêche n'est autorisée que de la fin d'avril au début de juillet, c'est-à-dire pendant environ dix semaines dans l'année. Pendant tout le reste de l'année la pêche du homard est illégale - elle se pratique alors de manière clandestine, d'ailleurs assez active. Le homard est pris au moyen de pièges en bois qui doivent être tous d'un modèle uniforme, avec des lattes présentant un écartement de 2 centimètres environ : les homards trop jeunes peuvent ainsi échapper. Enfin quand un pêcheur relevant ses pièges y trouve un homard portant des œufs (*berried lobster*) il doit le rejeter à la mer, s'il se trouve éloigné d'un établissement de pisciculture. (En fait, dans ce cas, le pêcheur arrache le plus souvent les œufs pour éviter des difficultés ultérieures possibles et garde le homard). Le Gouvernement a fait installer des établissements de pisciculture (*lobster hatcheries*) qui envoient des bateaux visiter les principales fabriques de conserve : là, dès qu'un pêcheur amène des homards portant des œufs, ceux-ci sont disposés dans des caisses spéciales. Le pisciculteur à son arrivée enlève les œufs avec précaution, les met dans des jarres et les emporte à la *hatchery* où l'on veille à ce que leur éclosion ait lieu de manière normale. Les

jeunes homards sont ensuite mis à la mer. Les eaux de la Nouvelle-Ecosse se trouvent ainsi alimentées de manière régulière et les risques de déplétion sont pour le moment conjurés. Le homard est pris tout le long du littoral de la Nouvelle-Ecosse, excepté dans le fond de la baie de Fundy où il est, sinon absent, du moins assez rare. Il se trouve en grande quantité surtout au Sud-Ouest d'Halifax jusqu'à l'entrée de la baie de Fundy et aussi sur la côte du détroit de Northumberland. Il est soit mis en boîte, soit expédié vivant, surtout vers Boston mais aussi vers New-York. En 1926, 83.445 quintaux furent pris, ayant une valeur de 2.496.000 dollars, c'est-à-dire presque exactement $1/5$ de la valeur totale des pêches néo-écossaises. C'est le produit le plus important après la morue.

Parmi les mollusques, les pétoncles sont les plus abondants ; ils sont pêchés surtout sur les fonds sableux de Mahone Bay (les *chester scallops* ont une renommée locale) et près de Digby. Mais ils ne donnent pas lieu à une exploitation systématique. Les clovisses sont pris aux environs d'Halifax et surtout près de Digby. Les huîtres sont recueillies sur la côte du golfe du Saint-Laurent (spécialement dans le comté d'Inverness). Les bigorneaux sont recueillis exclusivement dans le comté de Digby entre Weymouth et la frontière du comté d'Annapolis.

Dans l'ensemble les quantités de poissons pêchées en Nouvelle-Ecosse ont une valeur qui varie d'année en année suivant les circonstances ; en 1926 elle était de 8.670.000 dollars. Ce chiffre doit s'entendre comme représentant la valeur du produit des pêches tel qu'il est débarqué sur le littoral. En réalité dans presque tous les cas prennent place à ce moment certains processus de transformation qui en augmentent notablement la valeur et qui sont en fait inséparables de la pêche.

Préparation. — Les produits de la pêche subissent très généralement une préparation avant d'être mis sur le

marché : le procédé le plus ancien et le plus répandu encore de nos jours consiste à saler et à sécher le poisson. Il y a de ce point de vue une grande différence entre le poisson capturé dans la grande pêche et celui qui est pris à faible distance de la côte. Le premier est, à la fin de chaque jour de pêche, fendu, vidé et mis avec du sel dans la cale où il demeure plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois. Il se trouve ainsi complètement imprégné de sel. Lorsqu'il a été transporté sur la côte et séché, il ne donne qu'un produit de moyenne qualité qui a tendance à devenir mou et se conserve mal par temps chaud. Le poisson pris près de la côte est quelquefois aussi temporairement mis dans la saumure ; mais avec le développement des moteurs, il est devenu de plus en plus souvent possible de l'amener intact au littoral. C'est là qu'il est fendu, placé dans le sel pour une courte période puis séché. On a alors en général d'excellents produits. Le séchage dans les deux cas se fait la plupart du temps sur des claies de bois exposées en plein air aux alentours de petits villages de pêcheurs dont ils constituent un complément pittoresque et odoriférant. L'action de l'air et du soleil s'exerce lentement pendant trois semaines. Ce genre d'installation ne réclame qu'un minimum de frais et se rencontre très communément sur presque tous les points de la côte. Quelquefois pour éviter les retards et les inconvénients dus au brouillard, on pratique le séchage artificiel : le poisson est disposé sur des claies au-dessous desquelles se trouve une tuyauterie chauffée à l'eau ou à la vapeur. La température est portée à 30 ou 35 degrés pendant quelques heures. Puis des ventilateurs sont mis en action. Le séchage s'effectue alors en deux ou trois jours. Cette méthode n'est employée que dans la partie méridionale de la côte néo-écossaise. Le séchage est effectué par les pêcheurs eux-mêmes ou par leur famille. Le poisson qui se prête le mieux à ce genre de préparation est la morue dont près de la moitié est traitée de cette façon.

L'aiglefin, et la merluche et à un moindre degré le hareng, le maquereau et la sardine sont aussi séchés en proportion moins considérable mais importante.

Une certaine quantité de poissons sont fumés : ce sont surtout des pièces de petites dimensions prises près de la côte. Lorsque l'animal est trop gros il est découpé et traité par filet. L'exposition du poisson, préalablement vidé et écaillé, à la fumée de bois se fait de manière très simple dans de petits batiments de pierre spéciaux appelés *smoke houses* qu'on rencontre en de très nombreux points du littoral. Il y en a 4.300 dans la Nouvelle-Ecosse, répartis dans de nombreux villages, plus particulièrement sur la côte Sud-Est. C'est l'aiglefin qui donne lieu à l'exploitation la plus abondante et la plus rémunératrice : il constitue alors sous le nom de *finnan haddie* un article assez recherché. Le hareng, quand il n'est pas utilisé comme appât, est pour la plus grande partie vendu sous cette forme. Une certaine quantité de morue (les filets surtout) est également fumée, ainsi qu'une partie de la merluche. Les poissons sont ordinairement fumés par les pêcheurs, moyennant un droit d'usage du *smoke house*.

Un mode de préparation plus perfectionnée consiste à conserver le poisson non séché soit dans une saumure spéciale soit dans une sauce plus ou moins aromatique. Le poisson ainsi traité est ordinairement mis en petits barils. Le travail de préparation constitue une véritable industrie, étroitement associée à la pêche mais distincte d'elle et menée par de petits industriels dans des usines indépendantes. Celles-ci sont au nombre d'une centaine en Nouvelle Ecosse. Elles sont particulièrement nombreuses dans la section méridionale, notamment à Yarmouth, Lockeport, Pubnico, Wood Harbour, Shelburne. Mais elles se rencontrent aussi tout le long du littoral, à Lunenburg, Halifax, Canso, Guysborough, Louisbourg et North-Sydney. Les procédés de préparation varient d'une

maison à l'autre, chacune possédant ses recettes particulières, qui diffèrent d'ailleurs aussi suivant les espèces de poisson. L'aiglefin, la morue et le hareng surtout sont traités de cette façon.

Il existe enfin un certain nombre d'usines spécialisées dans les conserves en boîtes : elles sont peu nombreuses et ne constituent qu'une branche d'entreprises s'occupant d'une façon plus générale de la transformation des produits de pêche. On en trouve notamment à Cheticamp, Canso, Lockeport, où l'on met en boîtes le flétan, le saumon et l'aiglefin. A Digby se développe une petite industrie de la conserve du pétoncle et des clovisses. Une mention spéciale doit être faite des fabriques de conserves de homard qui relèvent d'une entreprise spéciale, très développée et très prospère. Il y a en Nouvelle-Ecosse 133 usines (1) appartenant à environ 90 entreprises dont un tiers sont de petites compagnies par actions. Cette industrie est très dispersée et chaque maison n'a généralement que des dimensions modestes. Les principaux centres se trouvent sur la côte Atlantique notamment dans le Sud à Lockeport, Shelburne, Yarmouth, Wood Harbour, Digby, mais aussi à Halifax, à Canso ; sur les bords du golfe du Saint-Laurent, on en rencontre à Pugwash, à Pictou, à Cheticamp et à Broad Cove (Comté d'Inverness). En 1926 la Nouvelle-Ecosse a produit 56.200 boîtes de homard et 1.500 boîtes de fraie de homard d'une valeur totale de 780.000 dollars (2).

Depuis une trentaine d'années toutes les méthodes de préparation de produits de pêche énumérées plus haut sont entrées dans une période de crise et sont pratiquement toutes en voie de déclin. L'introduction de procédés scientifiques modernes permet de plus en plus l'usage du poisson frais et une révolution économique est en train de

(1) D. B. S. *Fisheries Statistics*, 1926, pp. 121-122.

(2) *Idem.*, p. 58 et 68.

bouleverser tout le système de distribution du poisson. Evolution plutôt que révolution serait le mot juste car les habitants de la Nouvelle-Ecosse sont très lents à accepter et encore plus à adopter les méthodes nouvelles et sur ce point en particulier, ils restent attachés aux vieilles traditions beaucoup plus que tous leurs voisins et concurrents, beaucoup plus surtout que leur propre intérêt l'exigerait. Pour le poisson ordinaire, pêché près de la côte, la conservation par le froid fait néanmoins des progrès réguliers. Jusqu'à présent, elle s'applique surtout aux poissons suivants : flétan, saumon, espadon, thon, merlan, éperlan, sardine et aussi une petite quantité de morue, d'aiglefin, de hareng et de maquereau. La proportion de ces derniers poissons augmente de manière rapide. Toutefois pendant assez longtemps le poisson ainsi conservé n'a pas joui d'une bonne réputation : très souvent les négociants se servaient du *cold storage* comme d'un moyen de spéculation leur permettant de jouer sur le marché du poisson comme à la Bourse, et pour cela ils gardaient en magasin pendant de très longues périodes leurs denrées qu'ils livraient ensuite au public dans des conditions douteuses. Encore de nos jours il n'est pas rare que du poisson reste une année en réserve. Mais les méthodes actuelles qui excluent presque absolument les chutes de température assurent néanmoins une valeur hygiénique acceptable. Le poisson peut être, soit complètement congelé dans des usines spécialement équipées (*freezers*), appartenant à de grosses compagnies (notamment à Canso à Halifax, à Shelburne et à Lockeport) et il peut alors supporter transport lointain et longue conservation, soit simplement réfrigéré dans de grandes glacières (*ice houses*) souvent maintenues à basse température par la glace des petits lacs emmagasinée pendant l'hiver. Ces glacières sont très nombreuses (près de 300) et réparties dans tous les districts pêcheurs du pays.

Pour le homard, la question présente un aspect diffé-

rent : de plus en plus l'animal est transporté vivant à son lieu de consommation. L'élément décisif dans l'organisation du genre d'exploitation est le rôle joué par les petits bateaux côtiers, schooners ou vapeurs, qui ont pris l'habitude de combiner au transport de leur fret ordinaire le soin de recueillir régulièrement dans les petits ports où il touchent des charges de homards vivants qu'ils amènent soit à Halifax soit à Yarmouth. C'est de ces deux derniers points que se font les expéditions finales. Cette organisation est la solution du problème de la concentration qui a permis un développement considérable et toujours croissant de l'industrie du homard frais.

Industries dérivées. — A côté de l'exploitation directe des poissons, crustacés et mollusques, quelques usines utilisent des déchets ou produits secondaires de la pêche : les écailles de hareng (qui doivent être enlevées avant que ce poisson soit fumé) sont, surtout dans les Comtés de Shelburne, Yarmouth et Digby, rassemblées, nettoyées et vendues aux Etats-Unis à des fabricants de perles artificielles. La peau de poisson donne une bonne colle (Canso). Des déchets divers sont transformés en engrais artificiels (Canso). La chair de poisson, desséchée et réduite en poudre, sert de nourriture pour les porcs et le gros bétail (Halifax). Enfin les foies de morue donnent une huile de valeur médicinale connue ; seuls les premiers stades de la préparation ont lieu en Nouvelle-Ecosse (Canso — Halifax — Queensport). On peut joindre à ces produits marins, la dessiccation d'algues qui constituent localement un remède très populaire. De manière générale ces industries secondaires sont très peu développées : elles seraient susceptibles d'une énorme expansion, car 15 % du volume total des poissons pris compte des déchets aujourd'hui presque entièrement perdus.

Tous les produits de pêche après avoir subi ces préparations variées représentent une valeur de 12.500.000

dollars (1926). La valeur de ces pêcheries a plus que doublé depuis cinquante ans. En 1875 les pêcheries de la Nouvelle-Ecosse donnaient un produit de 5.600.000 dollars. Le produit augmenta régulièrement jusqu'en 1910 ;

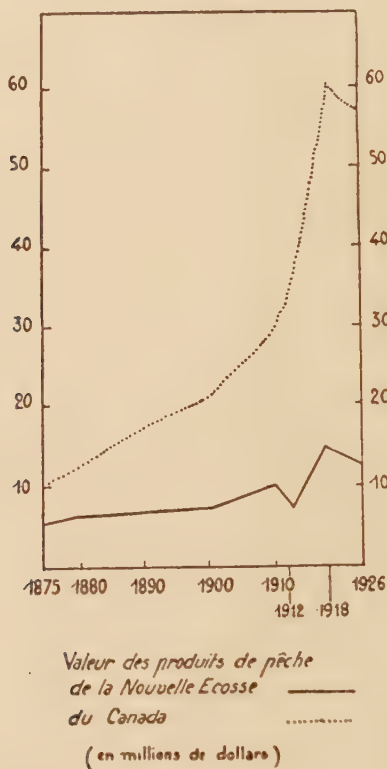


Fig. C.

il était de 6.300.000 en 1880 ; de 6.600.000 en 1890, de 7.800.000 en 1900 et de 10.120.000 en 1910. Depuis lors les fluctuations ont été très accentuées ; il y avait crise et dépression à la veille de la guerre (7.350.000 dollars en 1912). Mais la guerre ranima beaucoup cette industrie, par suite des hauts prix atteints par les denrées alimen-

taires (15.143.000 dollars en 1918) (1). Après la guerre les prix ont baissé, la crise a repris et les variations sont devenues plus considérables qu'auparavant. Les plaintes sont maintenant générales : les prix sont trop bas pour permettre une exploitation rémunératrice, le poisson ne trouve pas de marché, presque tout le monde reconnaît que les procédés de pêche employés dans la province ne sont pas toujours très modernes et que les efforts faits pour trouver un écoulement ne sont pas très actifs, mais les choses n'en restent pas moins, dans une large mesure, dans un état stationnaire. Jusqu'à une époque récente la seule consolation pour les pêcheurs, — et ils en ont largement usé, — était la contrebande de l'alcool. Cet état de dépression relatif trouve son illustration dans la place tenue par les pêcheries de la Nouvelle-Ecosse dans le Dominion. En 1875, elles représentaient plus de la moitié de la valeur totale (10.300.000 dollars) ; de 1890 à 1920 elles ne représentent plus que le tiers (17.700.000 en 1890 ; 21.700.000 en 1900 ; 30.000.000 en 1910). De 1910 à la fin de la guerre elles ne représentent plus que le quart (33.300.000 en 1912, 60.200.000 en 1918). Depuis leur importance relative a encore tendance à baisser. En 1926, elles ne constituent plus que 22 % de la valeur totale des pêches canadiennes (56.300.000 dollars) (2).

Marché. — Le poisson est essentiellement pour la Nouvelle-Ecosse un produit d'exportation. Le marché intérieur n'absorbe qu'une quantité médiocre des prises. Les débouchés les plus importants se trouvent en Europe, aux Antilles, aux Etats-Unis et quelque peu dans le reste du Canada.

Vers l'Europe s'expédient deux sortes de produits : les pays catholiques latins (Portugal, Espagne, Italie)

(1) D. B. S. *Fisheries Statistics*, 1926, p. 43.

(2) D. B. S. *Fisheries Statistics*, p. 43.

absorbent pendant les « jours maigres » la meilleure qualité et la plus grande quantité de morue salée et séchée et aussi un certain nombre de barils de poissons préparés dans la saumure. L'Europe septentrionale est un bon client pour le homard en boîtes. L'Angleterre à elle seule reçoit près des trois quarts de la production. La France vient ensuite, mais avec une consommation bien inférieure. L'Angleterre absorbe la plus grande partie des huîtres recueillies dans la région.

Les Antilles achètent de grandes quantités mais les plus médiocres qualités de morue salée et séchée. Elles absorbent la presque totalité de la production de l'aiglefin séché et de la merluche séchée. Elles reçoivent enfin une petite quantité de hareng fumé. Ce sont toujours des denrées un peu grossières et à bon marché. On peut joindre aux Antilles le Brésil, qui achète des morues de bonne qualité.

Les Etats-Unis sont le marché naturel de la Nouvelle-Ecosse pour le poisson frais. Mais les tarifs américains imposent de tels droits que l'exportation devient de plus en plus difficile. Aussi beaucoup de pêcheurs s'installent-ils de l'autre côté de la frontière. On dit que la moitié de la flotte de Gloucester est composée de néo-écossais. Le flétan et le maquereau qui constituaient naguère la spécialité de la région de Yarmouth sont maintenant presque exclus du marché de Boston qui était leur grand débouché. Néanmoins, les sardines de Digby entrent fraîches aux Etats-Unis où elles sont mises en boîtes. Les éperlans congelés, y sont aussi presque tous envoyés. Le thon y trouve un marché petit mais suffisant. Les Etats-Unis sont avant tout le grand débouché pour le homard vivant. Celui-ci est expédié directement soit d'Halifax, soit de Yarmouth ou bien sur Boston (en 12 heures), ou bien sur New-York (en 36 heures). Les Etats-Unis absorbent aussi une petite quantité de morue séchée et de harengs et maquereaux en barils.

Le reste du Canada n'est pour les pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse qu'un très médiocre client : la longueur du trajet par chemin de fer et peut être aussi le manque d'organisation rationnelle et moderne interdisent au poisson frais l'accès des grosses agglomérations du Sud-Ouest de la province de Québec et de l'Ontario. Les expéditions se limitent aux *Finnan Haddies* qui sont d'ailleurs presque totalement absorbés par ce marché.

*
* *

En somme la pêche est encore prospère en Nouvelle-Ecosse, surtout à cause des énormes réserves de poissons qui se trouvent à proximité. Sans doute il existe des difficultés réelles pour l'écoulement des produits — les tarifs américains constituant la plus considérable d'entre elles. Mais une organisation plus rationnelle des procédés de pêche et d'expédition rendrait sans doute la situation plus facile. Il semble que la province s'oriente dans cette voie. L'université la plus importante de la région (Dalhousie University, Halifax) a commencé en 1928 à donner des cours de pêche scientifique et un mouvement se développe actuellement en vue d'une réorganisation de toute cette industrie sur une base vraiment moderne.

CHAPITRE III

PRODUITS AGRICOLES

I. — ÉVOLUTION ET ORGANISATION DE L'AGRICULTURE

Ce sont les produits agricoles qui, immédiatement après les produits des pêcheries, ont jadis attiré les Européens dans la région étudiée. En particulier, c'est la fécondité extraordinaire des « marais » s'étendant sur les bords de la Baie de Fundy qui a déterminé au début du xvii^e siècle l'établissement des premiers colons venus de France dans ce qui était alors appelé l'Acadie. Depuis cette époque, le défrichement et la mise en culture se sont poursuivis de manière presque ininterrompue. L'histoire de l'aménagement progressif et de l'exploitation du sol constitue le fond même de toute l'histoire de la province.

Les traits essentiels qui en marquèrent le long développement jusqu'à une époque récente sont au nombre de trois : tout d'abord l'agriculture en Nouvelle-Ecosse a toujours été pratiquée sur une petite échelle ; c'est la province de colonisation de l'Empire Britannique qui se trouve le plus proche de la métropole et les traditions de culture européenne s'y sont implantées plus fortement que partout ailleurs : il n'y a que des petites fermes, de petits champs donnant souvent l'impression de former une section détachée de l'ancien monde. D'autre part la Nouvelle-Ecosse a constitué jusqu'à une époque récente (1867) un tout économiquement autonome ; avant la Confédération, le Canada n'existait pas en tant qu'ensemble producteur ; la petite province se trouvait donc isolée,

sans doute privée d'aide économique mais n'ayant guère à se soucier de concurrence et les agriculteurs trouvaient dans le marché intérieur un écoulement moyen mais sûr pour toute leur production. Enfin les fortes agglomérations humaines de la Nouvelle Angleterre ont constitué pendant longtemps un débouché profitable pour une exportation dont les pommes de terre constituaient l'article essentiel.

Or depuis un demi siècle ces conditions ont été complètement bouleversées : tout d'abord le débouché américain s'est presque fermé ; le droit d'importation de 15 cents par boisseau mis sur les pommes de terre (1874) a marqué le début du déclin des exportations qui n'ont cessé de décroître de ce côté. D'autre part avec la formation du Dominion Canadien, les vastes régions fertiles de l'Ouest se sont ouvertes à la culture et les barrières de douanes provinciales ont disparu : ces deux phénomènes corrélatifs ont amené l'invasion du marché de Nouvelle-Ecosse par les produits des prairies, en particulier par le blé ; la concurrence, pendant longtemps très faible, est devenue soudain écrasante. Enfin les traditionnelles méthodes de culture de la petite province se sont trouvées hors d'état d'entrer en lutte avec les procédés de la grande culture scientifique et mécanique telle qu'elle se pratique de nos jours sur la plus grande partie du nouveau continent. L'agriculture est entrée ainsi dans une période de crise dont elle n'est pas encore sortie de nos jours.

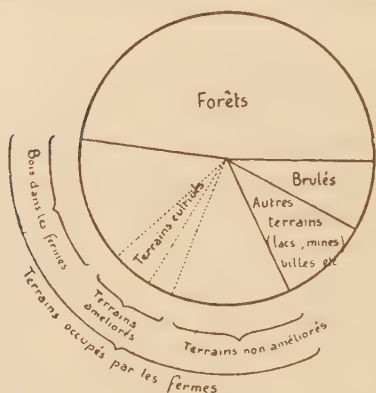
Le sol de la Nouvelle-Ecosse est loin d'être complètement utilisé : l'on estime que 60 % environ de la surface totale pourraient être exploités ; or 25 % seulement ont été défrichés (1). Encore cette surface défrichée est-elle loin d'être entièrement cultivée de nos jours. Il est assez difficile de suivre l'évolution de cette aire des terrains agricoles (2).

(1) *Maritime Claims*, p. 166.

(2) En établissant le recensement de 1901 les rédacteurs s'aperçurent

Elle ne semble pas avoir varié de manière considérable depuis un demi siècle. Dans les toutes dernières années, une certaine diminution, d'ailleurs peu considérable, semble pourtant s'être produite. La surface agricole est aujourd'hui de 3.270.000 hectares environ. Sur cette aire 1.360.000 hectares sont encore disponibles ; 1.910.000

hectares seulement, c'est-à-dire 58 % de la surface agricole totale, sont effectivement occupés par des fermes. Le sol occupé par les fermes est loin d'être lui-même de qualité uniforme : une proportion très considérable (79 %) est constituée par des terrains qui, bien que cultivables, n'ont pratiquement pas été transformés par le travail humain (1.510.000 hectares). Les terrains améliorés par la



Répartition des terrains
en Nouvelle Écosse

Fig. D.

main de l'homme ne recouvrent qu'une étendue de 400.000 hectares, c'est-à-dire 21 % des terrains occupés par les fermes et 8 % de la surface générale du pays (1). La surface des terrains effectivement cultivés était en 1927 de 283.600 hectares.

Il y avait environ 47.000 fermes occupées en 1926 (2).

que de telles erreurs avaient été commises dans les évaluations de 1891 qu'il fallait considérer la surface des terrains occupés par les cultures comme étant de 292.000 hectares et non de 391.000 hectares, ainsi qu'on l'avait affirmé. Il était trop tard pour corriger les erreurs de 1871 et de 1881. Comme les méthodes employées à ces dates étaient les mêmes qu'en 1891, on prévint que les données officielles étaient très exagérées.

(1) Dept. Nat. Res. *Facts and Figures*, p. 8.

(2) *Ibidem*.

Les exploitations sont en général de petites dimensions : une cinquantaine d'hectares en moyenne, dont les trois quarts sont constitués le plus souvent par des terrains non améliorés et dont un quart seulement est réellement productif. Il existe d'ailleurs de nombreuses variations locales : dans les districts pauvres, les fermes sont souvent très petites, parfois même réduites à un petit lopin de terre entretenu surtout par les femmes ; dans ce cas le travailleur exerce presque toujours un métier secondaire (l'industrie du bois et de la pêche surtout) qui lui fournit un complément sérieux de ressources. Dans les régions riches les exploitations sont plus considérables et suffisent ordinairement à l'entretien de l'exploitant et de sa famille ; elles leur assurent même parfois un certain confort. Mais en général le petit fermier domine. Il a généralement peu de capitaux et ressent très fortement les crises temporaires. Le mode d'occupation est presque toujours l'exploitation directe du sol par l'occupant (1). Les hypothèques constituent la seule charge, d'ailleurs assez fréquente, qui pèse sur la terre.

Modes d'exploitation. — On peut distinguer en Nouvelle-Ecosse trois types d'exploitations agricoles : la ferme mixte ordinaire, la ferme fruitière, la ferme des marais.

Le plus répandu de beaucoup est celui de la ferme mixte ordinaire. Son lieu d'élection se trouve dans tous les bassins de la zone médiane, dans les petites régions schisteuses de la péninsule atlantique et dans les dépressions de l'Île du Cap Breton. Il ne se rencontre qu'exceptionnellement sur des étendues continues ; il occupe le plus souvent de petites plaques isolées séparées par des friches. Ces fermes sont établies sur des sols argilo-sableux très variables, mais la plupart du temps de valeur moyenne, provenant de la décomposition de

(1) 96, 1 % des fermiers sont propriétaires de leurs fermes (Information communiquée par le Nat. Res. Dept.).

schistes ou de grès plus ou moins mêlés de débris glaciaires suivant les régions.

L'exploitation dans les fermes mixtes est caractérisée par l'utilisation simultanée de ressources de nature différente, plus ou moins méthodiquement combinées en vue d'une exploitation rationnelle. L'élevage des animaux est toujours la préoccupation essentielle du fermier. Il est extrêmement rare qu'il y ait spécialisation dans un type d'élevage particulier. Mais le plus souvent, quelques bœufs sont produits et engraisés, quelques vaches sont entretenues pour le lait, quelques moutons donnent de la laine puis de la viande, quelques porcs servent surtout aux usages domestiques, des volailles se rencontrent régulièrement partout, enfin souvent aussi quelques abeilles produisent une petite quantité de miel. La plupart de ces types d'élevage se trouvent associés dans la même exploitation. Les herbages constituent par conséquent la forme la plus répandue d'utilisation du sol. Par suite de la longueur de la mauvaise saison pendant laquelle les animaux doivent être plus ou moins tenus à l'étable, le fermier de la Nouvelle-Ecosse est amené à apporter une attention particulière à la récolte du foin. Le foin est la production essentielle du sol de la Nouvelle-Ecosse. C'est lui qui occupe de beaucoup la plus grande superficie parmi les « cultures » de la ferme. Le fermier néo-écossais cultive toujours un petit champ de céréales. L'avoine, qui sert à l'alimentation des bestiaux, est nettement prédominante. Mais l'exploitant de la ferme mixte ne renonce pas aux bénéfices que peut produire le blé, l'orge ou le sarrasin ; pourtant ces dernières céréales sont toujours reléguées au second plan. A côté des céréales, on trouve régulièrement un champ de *turnips* destiné à l'alimentation des bestiaux pendant l'hiver et souvent aussi un champ de pommes de terre. Un petit verger, presque toujours de pommes, complète ordinairement l'exploitation. Enfin

à toute ferme est attaché un petit bois (*woodlot*) où le fermier trouve de quoi réparer les clôtures, sa maison, et chauffer au moins partiellement son habitation. En somme, ce qui caractérise la ferme mixte c'est la multiplicité des ressources. Mais parmi elles les bestiaux occupent nettement le premier plan et les cultures ne viennent que bien après. Les herbages recouvrent presque tout le sol de la ferme et de petits espaces seulement sont maintenus sous charrue. L'avoine et les *turnips* viennent au premier rang parmi les cultures. Les autres produits, bien que presque toujours présents, jouent un rôle plus ou moins secondaire.

La disposition relative des différents éléments de l'exploitation n'est pas fixe : elle varie essentiellement selon la disposition du terrain. Mais les bâtiments de ferme se trouvent en général vers le centre. Dans le voisinage immédiat sont réparties les parcelles de terres de labour, notamment les champs de *turnips*, d'avoine, de pommes de terre. A proximité également sont ceux des herbages que le fermier soigne quelque peu dans l'espérance d'une bonne récolte de foin. Enfin plus loin, les pâturages se trouvent souvent presque à leur état naturel sans amélioration. Les exploitations sont pratiquement toujours formées de terrains continus et de forme compacte, plus ou moins grossièrement rectangulaire ; l'ensemble est toujours encerclé d'une clôture. A l'intérieur même, des clôtures séparent les différents champs, les pâturages etc.. La plupart sont faites de lourdes poutres de bois non équarées empilées les unes sur les autres qui tracent leurs zig-zags à travers la campagne. Elles sont toutefois peu à peu remplacées par des pieux reliés par des fils de fer. Les haies d'arbrisseaux sont relativement peu nombreuses. Un terrain propre à l'exploitation mixte vaut de 50 à 200 dollars à l'hectare selon la qualité du sol, avec une moyenne de 100 dollars pour un terrain de bonne qualité.

Les fermes à fruits et les fermes des marais ne sont que des fermes mixtes dans lesquelles intervient un élément particulier : le verger dans un cas, la production du foin dans l'autre a pris une importance prépondérante, au point de presque complètement éclipser les autres espèces de ressources. Ces dernières se maintiennent toutefois à l'arrière plan et il n'y a ni dans un cas, ni dans l'autre, de spécialisation absolue. Toutefois le genre de ressource prédominant dans chaque type est en rapport avec des variantes notables dans l'économie générale et dans la disposition relative des éléments d'exploitation.

Les fermes à fruits se rencontrent presque exclusivement dans la vallée d'Annapolis et dans la région Sud-Ouest du comté de Hants. Elles sont presque toutes situées sur des terrains triasiques, constitués par des grès rouges assez friables, modérément perméables, qui donnent par décomposition un sol riche mais de consistance légère, presque sableuse en surface, plus ferme en profondeur. Pendant longtemps les fermes de cette région ont été des fermes mixtes ; la culture essentielle, il y a cinquante ans, était la pomme de terre ; des circonstances économiques (notamment les droits de douanes établis en 1874 aux Etats-Unis sur les pommes de terre) et aussi l'adaptation du terrain et du climat à la croissance des arbres fruitiers ont amené un développement si considérable des vergers que l'exploitation agricole présente dans le district un caractère original. Les arbres constituent de beaucoup la source essentielle de revenu. Les fermiers sont des spécialistes d'arboriculture. La disposition matérielle des fermes à fruits est analogue à celle des fermes mixtes ordinaires dont elles dérivent : chaque exploitation forme un tout enclos au milieu duquel s'élève l'habitation de l'exploitant. Leur forme dans la Vallée est pourtant caractéristique. Elles se présentent généralement comme de longues et étroites bandes établies perpendiculairement à la direction générale du fleuve. Il y a

ordinairement quelques acres de pré sur les terrains les plus bas, des arbres fruitiers à mi-pente et un bois sur le haut des versants. Parfois un lopin de terre est consacré à des cultures. En somme, il n'y a pas spécialisation complète et sauf dans le petit district de Berwick on ne peut pas parler de monoculture. Les fermes de la Vallée ne négligent pas entièrement les bénéfices de l'élevage ou de la culture des champs mais la prédominance incontestable des vergers imprime néanmoins à leur économie un cachet bien particulier. La dimension de l'exploitation varie de 10 à 60 hectares. Il suffit d'un verger de 5 hectares pour assurer une vie aisée à l'agriculteur et à sa famille. Il constitue l'essentiel de l'exploitation, mais le fermier pratique ordinairement quelques cultures secondaires sur un lopin de terre voisin et souvent aussi des cultures intercalaires (pommes de terre, haricots, racines). A l'inverse des fermes mixtes, les fermes à fruits occupent de larges espaces continus dans la vallée. La valeur des fermes à fruits est très élevée : elle atteint de 500 à 600 dollars par hectare pour un verger en pleine production. Le sol nu, se prêtant à la plantation des arbres fruitiers coûte de 50 à 100 dollars l'hectare.

Les fermes des marais sont concentrées sur les bandes d'alluvions marines qui bordent une partie du littoral de la Baie de Fundy et aussi la partie inférieure du cours de presque toutes les rivières qui sillonnent la région. Le district des marais présente sur la carte un aspect irrégulier et ramifié, mais sur toute son étendue les exploitations se suivent de manière à peu près continue. Cela tient à l'exceptionnelle qualité du sol. On distingue de ce point de vue le *marais rouge* et le *marais bleu*. Le marais rouge est celui qui se trouve le plus près de la ligne de côte moderne et qui a été le plus récemment gagné sur les eaux marines. C'est de beaucoup le plus fertile. Il est composé d'un limon rougeâtre par suite de la présence d'oxyde de fer formé de particules extrêmement fines,

par conséquent compact, peu perméable mais si riche que certaines parties ont été cultivées depuis deux siècles sans jamais recevoir d'engrais et sans montrer encore aucune marque d'épuisement. Le seul défaut de ce sol est la faible proportion de phosphates car le marais rouge est presque complètement dénué de matières organiques. Le marais bleu est de bien moindre valeur ; il se trouve en général plus près de la ligne de côte primitive. Il contient une très forte proportion de matières organiques, qui donnent même en certains cas au sol un aspect fibreux. Lorsqu'il est retourné il dégage une odeur fétide. Il a une couleur d'un bleu grisâtre et est souvent assez peu fertile (1). Marais rouge et marais bleu sont assez souvent entremêlés. La condition essentielle pour conserver la fertilité des marais est d'assurer un parfait drainage ; aussi le pays est-il sillonné de fossés d'écoulement ; leur entretien, ainsi que celui des digues, qui prend place tous les ans au printemps et s'effectue ordinairement de manière collective constitue un des principaux travaux des *marsch owners*. Les marais sont spécialement adaptés à la production du foin aussi sont-ils presque complètement couverts d'herbages. Leur aspect n'est d'ailleurs pas monotone : chaque parcelle présente une couleur différente de la voisine, d'après la nature du sol et le genre de plante que le fermier a favorisé. L'ensemble a l'apparence d'un

(1) Les phénomènes de la formation de ces terrains ont été ainsi expliqués : les matières organiques anciennes — surtout végétales — se sont décomposées et les produits de décomposition, par suite de leur forte affinité pour l'oxygène, ont libéré sous forme de sulfates de magnésie et de chaux le soufre présent dans l'eau de mer. Le soufre s'est combiné avec l'hydrogène de l'eau et des matières organiques ; le résultat a été la production d'hydrogène sulfuré qui donne à la boue son odeur désagréable. L'hydrogène sulfuré entrant en contact avec l'oxyde de fer commun dans tout le marais produit du sulfure de fer qui donne au marais sa couleur bleutée. Le sulfure de fer au contact de l'oxygène de l'air donne du sulfate de fer (vitriol vert) qui est un poison pour la plupart des plantes (*Dawson Acad. Geol.*, p. 24).

damier aux colorations souvent vives. Cà et là se rencontre un petit champ de céréales (surtout dans le marais rouge). La surface est complètement dénuée d'arbres. La ferme des marais compte essentiellement sur les herbages et le foin comme source de profit, mais les herbages du marais ne constituent jamais toute la ferme dont ils forment pourtant l'élément principal : personne ne vit dans les marais. On n'y voit se dresser que d'énormes granges de bois brut, aux couleurs grises, où s'entassent les riches produits locaux — surtout le foin. Mais l'habitation de l'exploitant est ailleurs, quelquefois à plusieurs kilomètres, sur le sol élevé et salubre. Elle est entourée ordinairement de quelques hectares de terre où le fermier fait un peu de culture mixte ou entretient un petit verger. Mais en général les parties détachées de l'exploitation qui s'étendent sur les plaques alluviales absorbent la presque totalité de l'attention et de l'activité de l'exploitant. Il est lui aussi un spécialiste. Les fermiers des marais comptent parmi les plus intelligents, les plus éclairés, les plus ouverts aux idées d'amélioration scientifique et de progrès de tous les agriculteurs de la Nouvelle-Ecosse. La valeur du sol des marais varie beaucoup suivant sa nature. Le meilleur marais rouge atteint jusqu'à 600 ou 900 dollars à l'hectare ; les portions moyennement favorisées se payent couramment 250 ou 300 dollars.

Méthode de culture. — Les méthodes d'exploitation sont en général médiocres et retardataires surtout dans les fermes mixtes, qui sont de beaucoup les plus nombreuses. Il est très rare de trouver un système de rotation des cultures telle qu'elle se pratique dans la plupart des pays européens et où les différents éléments de l'économie rurale s'entr'aident, se restituent réciproquement les éléments nécessaires à leur prospérité mutuelle et se complètent en un cycle nettement déterminé. La plus grande partie des fermes est en herbages dont l'agriculteur s'occupe fort

peu. Dans les parcelles de terres - d'ailleurs d'importance réduite - mises en culture il n'y a pas de rotation fixe et équilibrée ; sans doute on ne sème pas toujours les céréales sur le même champ. On fait souvent alterner *turnips* et avoine mais très souvent aussi on change simplement l'emplacement du champ cultivé quand le sol s'épuise et on laboure un petit coin de terre qui a été longtemps laissé en herbes. Quand il s'agit de culture intensive (fruits et foin des marais) le sol, qui dans ces cas particuliers possède une fertilité spéciale, est laissé indéfiniment confiné dans le même genre de production. Les méthodes de culture de chaque plante varient avec la plante même et seront étudiées avec ces plantes ; mais il n'y a aucun système général d'organisation rationnelle.

Pour les semences, il n'existe guère de sélection scientifique. Quelques fermiers sélectionnent eux-mêmes les variétés qu'ils cultivent. Des échanges se font entre voisins. Il y a ainsi une très grande quantité d'espèces en circulation, de valeur très inégale et le plus souvent médiocre. Les engrais sont employés avec peu de discernement. La plupart des sols manquent de calcaire. On a fait un usage irraisonné de la chaux, qui a amené des mécomptes et provoqué une réaction contre ce genre d'engrais. On revient lentement à l'emploi du calcaire ordinaire moulu qui est « *full proof* », selon l'expression locale. On emploie des algues sur les côtes, mais ce produit passe, à tort ou à raison, pour donner le goût de poisson aux végétaux qu'il fait pousser et cette idée limite l'extension du procédé. Il est par contre très fréquent de voir des débris de poissons répandus sur les petites cultures qui se rencontrent aux environs des villages de pêcheurs. En dehors de ces produits, fort peu d'engrais chimiques sont encore employés en Nouvelle-Ecosse. Le sulfate d'ammoniaque et les scories de déphosphorisation trouvent quelques applications dans les fermes les plus perfectionnées notamment dans les fermes fruitières.

Le machinisme agricole est peu développé. La petite dimension des exploitations, les faibles ressources des fermiers et aussi l'esprit de routine excluent l'emploi généralisé de la mécanique. Les faucheuses et les faneuses (mues par traction animale) se rencontrent toutefois de manière courante. Certaines formes de culture très répandues dans la province — par exemple les vergers — se prêtent naturellement mal au développement des machines.

Les bestiaux sont assez médiocrement tenus, excepté dans les fermes des marais, surtout dans celles du comté de Colchester où le troupeau est de belle venue : la faute en est surtout au manque de soins intelligents de la part des éleveurs et de suite dans les idées.

Enseignement technique. — Il semble toutefois que les méthodes employées sont en voie d'amélioration sérieuse par suite des efforts faits dans les dernières années pour donner aux fermiers l'instruction technique dont ils ont longtemps manqué. L'Agricultural College de Truro ne forme qu'un petit nombre d'élèves. Mais il y a deux fermes expérimentales subventionnées par le gouvernement du Dominion : Nappan farm (Cumberland) et Kentville farm (King's) qui étudient les problèmes spéciaux de la province et quinze *illustration stations* (1) vulgarisent les résultats obtenus. De plus le gouvernement provincial entretient trente-sept petits vergers modèles (d'un hectare ou même de moins) dans différentes localités de la Nouvelle-Ecosse. Mais les progrès de l'éducation technique sont lents.

Sociétés agricoles. — Les associations agricoles ne man-

(1) Velliveau Cove (Digby) ; Big Baddeck (Victoria) ; Christmas Island (Cape Breton) ; Heatherton (Antigonish) ; Kennetcook (Hants) ; Mabeu (Inverness) ; Middle Musquodoboit (Halifax) ; Middle River (Victoria) ; Margaree (Inverness) ; New Glasgow (Pictou) ; Newport (Hants) ; Sydney River (C. Breton) ; Tatamagouche (Colchester) ; Upper Granville (Annapolis) ; Yarmouth (Yarmouth).

quent pas dans le pays. On peut même dire qu'elles pullulent. L'origine de ce phénomène est à chercher dans une loi promulguée en 1864 (*Act for encouragement of Agriculture*) qui prévoyait une subvention pour les Sociétés agricoles (*Agricultural Societies*). Plusieurs furent immédiatement créées pour toucher la subvention. Elles augmentèrent rapidement pour la même raison jusqu'en 1920, où elles atteignirent le nombre de 272. Depuis lors il y a tendance à la diminution du nombre des sociétés avec augmentation corrélative du nombre d'adhérents de chacune. En 1924, il n'y en avait plus que 215 et en 1927, 175, réunissant 6.685 membres (1). Le nombre de membres dans chaque société varie entre une vingtaine et une centaine, mais la plupart du temps reste proche du premier chiffre. Ces sociétés agricoles ont tendance à considérer un peu moins la subvention et à s'occuper un peu plus de l'amélioration des procédés de culture et de la valeur du bétail : en particulier elles possèdent assez souvent des animaux reproducteurs, mâles de choix, qui contribuent à améliorer le troupeau local. Il existe en outre dans les cinq comtés (Annapolis, Antigonish, Cumberland, Digby, Lunenburg-1927) des espèces de syndicats appelés *County farmers' Associations* et aussi un groupement général *Nova Scotia farmers' Association* ayant pour objet de faire connaître aux autorités, sous forme d'avis, les mesures jugées propres à favoriser l'agriculture dans la région. Enfin il faut mentionner une multitude de compagnies, de clubs, d'associations ayant les objectifs les plus variés, depuis l'expédition des pommes (*Cooperative fruit Companies*) jusqu'à la nourriture rationnelle des veaux (*calf feeding clubs*), la production des pores (*Boys and girls Swine Clubs*) en passant par l'élevage des abeilles (*Bee keepers association*). Cette poussière d'associations agricoles constitue un des traits caractéristiques de la province : l'esprit de groupement ne

(1) *Report of the Dept. of Natural Ressources for 1927*, p. 112.

manque pas mais le sens de l'organisation d'ensemble donnant des résultats réels fait souvent complètement défaut. Il y a toutefois dans les dernières années l'indication d'un mouvement de concentration net, provenant surtout de la meilleure éducation économique des fermiers.

Mode de vie des fermiers. — L'agriculteur de la Nouvelle-Ecosse vit dans des conditions relativement médiocres. La disposition des bâtiments où il habite, les occupations auxquelles il se livre, les méthodes de travail qu'il emploie lui donnent un genre de vie très modeste quoi qu'exempt de grands efforts.

Il habite dans une maison faite presque toujours de bois. Le toit, fait aussi de bois, est régulièrement très plat ; c'est là une forme de couverture que l'expérience a prouvée être la disposition la plus favorable pour éviter les accumulations de

neige : le vent le plus léger fait tomber d'un toit plat la neige qui s'entasserait sur des pentes même très accentuées, protégées naturellement contre les courants atmosphériques. Le soubassement de la maison est presque toujours fait de pierres ou de briques. La forme générale est carrée ou rectangulaire, en tout cas massive. A la maison d'habitation est généralement accolée, par derrière, l'étable où vivent les animaux pendant l'hiver : il est ainsi facile d'en prendre soin sans passer par l'extérieur.

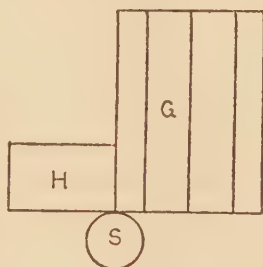


Fig. S.

Plan d'une ferme de Nouvelle Ecosse.

M, maison d'habitation ; E, étable ;
G, grange ; S, silo ; H, hangar.

A une certaine distance, relativement considérable par crainte des incendies, s'élève une énorme grange toujours en bois renfermant l'essentiel de la récolte annuelle : surtout le foin. Ordinairement juxtaposé à la grange est un grand silo de forme cylindrique ressemblant à une tour coiffée d'un toit en forme de poivrière où l'on emmagasine la nourriture du bétail, les racines alimentaires etc.. Ce silo, quelquefois construit en ciment, est pourtant le plus souvent fait aussi en bois. A ce groupe de bâtisses se joint souvent un hangar où l'on range les outils agricoles. Il n'est pas exceptionnel, quoique relativement rare, que l'étable soit associée à la grange et au silo. Mais il n'y a pas, de toute façon, de cour de ferme proprement dite et la disposition relative des différents bâtiments n'est pas fixée de manière invariable.

La vie de l'agriculteur de Nouvelle-Ecosse est caractérisée par une extrême variété dans les occupations, correspondant à la multitude des ressources qu'il exploite en général sur une petite échelle, pour obtenir un rendement économique de son entreprise d'ailleurs peu important dans l'ensemble.

C'est à la fin de février que se termine la période d'hivernage et de semi-oisiveté. La taille des arbres dans le verger est la première occupation de l'année. L'opération se fait assez rapidement dans les fermes ordinaires, elle dure jusqu'au mois de mars dans les régions spécialisées dans l'arboriculture. Puis il s'agit de réparer les clôtures. C'est une affaire importante. Comme une grande partie de l'économie repose sur l'élevage des bestiaux, l'établissement des barrières absorbe un temps considérable. On répare aussi à la même époque tant bien que mal des parties de la maison qui ont été endommagées par le mauvais temps d'hiver. Au mois de mai commence le labourage de printemps : c'est un travail qui prend peu de temps et qui nécessite peu d'effort car le fermier de Nouvelle-Ecosse ne réserve généralement qu'une très

petite place aux cultures dans sa ferme : dans un lopin de terre généralement proche de sa maison il sème ordinairement un peu d'avoine, dans un autre il met des *turnips* ; presque toujours aussi, il entretient un petit champ de pommes de terre. C'est à cette époque que les vaches sont mises en liberté et envoyées au pâturage. Jusqu'au mois de mai en effet, elles étaient tenues à l'étable. Au début de l'été les abeilles réclament quelques soins mais la grande affaire de la saison est la récolte des foin. La faucheuse est presque toujours tirée par des chevaux. L'herbe est retournée, séchée, mise en meules par l'homme sans qu'il ait recours à aucun outil mécanique. Le foin est ensuite transporté dans de grandes granges de bois qui se rencontrent dans tous les établissements agricoles. Le fermier aisé est quelquefois obligé de louer quelques hommes supplémentaires pour la fenaison. Mais les petits paysans se tirent d'affaire avec leur famille, car tout le monde est mobilisé pour la circonstance. Au mois de septembre commence la période la plus active de l'année. Les quelques céréales qui ont pu être semées viennent alors à maturité et doivent être rapidement moissonnées avant l'arrivée des grandes tempêtes équinoxiales. Puis les pommes de terre sont déterrées et enfin les *turnips*. Mais ce sont les fruits qui donnent le plus de travail. Dans la Vallée se produit un grand mouvement de main d'œuvre et tous les vergers pullulent de travailleurs jusqu'en novembre. Le bétail est alors ramené à l'étable et à partir de décembre l'hivernage commence ; hivernage doux et court comparativement aux autres régions du Canada, mais qui néanmoins constitue un des traits caractéristiques de la vie rurale dans la région. Il y a suspension presque complète de toute activité. Le battage des grains est une affaire bientôt accomplie. Le fermier se contente de nourrir ses bêtes. Au mois de janvier il va couper quelques arbres dans le petit bois qui fait toujours partie de l'exploitation. Le temps se passe en

visites entre voisins pendant de longues veillées — et surtout à ne rien faire.

Le fermier exécute presque tous les travaux de la ferme lui-même avec l'aide de sa famille. L'ouvrier agricole est extrêmement rare et d'ailleurs fort mal payé. Pourtant une aide supplémentaire est indispensable à certaines périodes de l'année (fenaison, cueillette des pommes). Elle est fournie soit par les ouvriers des petites villes, soit surtout par les pêcheurs. Mais cette assistance est réduite et temporaire. Le fermier est pour lui-même son principal et quelquefois unique ouvrier. Les femmes aident surtout à l'entretien des animaux, qui est d'ailleurs l'élément essentiel ; mais l'homme doit faire lui-même le plus gros ouvrage. Comme par suite du manque de capital — et aussi d'initiative — le machinisme est très peu développé, presque tout le travail est effectué à la main ou avec l'aide d'animaux domestiques (cheval). Aussi le fermier néo-écossais cherche-t-il par tous les moyens à réduire son travail, même aux dépens du rendement ; et il n'y réussit que trop bien. Il n'exécute en somme dans sa ferme que des besognes sans doute ingrates mais peu fatigantes et l'absence systématique d'effort est un des traits caractéristiques de sa vie.

Chez lui il jouit d'un confort très légèrement supérieur à celui du paysan européen : il est rare par exemple de rencontrer des fermes de quelque importance sans salle de bain et sans électricité. Mais le niveau de vie de l'agriculteur néo-écossais pour la nourriture, les vêtements, les distractions est nettement au dessous de celui du fermier américain de position correspondante. Il ne semble d'ailleurs pas faire d'effort sérieux pour élever sa condition. Il aime avant tout la tranquillité et reste opiniâtrement attaché à la routine. Le fermier néo-écossais montre peu de désir de changement et peu de goût pour les nouveautés qui troublent ses habitudes, même si ces nouveautés doivent lui apporter une amélioration.

Il se rapproche beaucoup par là du paysan européen et se différencie nettement de l'agriculteur des Etats-Unis.

Ensomme le fermier de Nouvelle-Ecosse a une vie très variée mais bien réglée et dans l'ensemble assez médiocre. Il se disperse en une multitude d'opérations différentes et changeantes mais aucune — excepté peut-être la fenaison — ne réclame de dépense d'énergie ni de capital extrêmement considérable. C'est une vie modeste et tranquille qui n'apporte pas de très grande prospérité mais qui est exempte de difficultés graves. Une routine ancienne, acceptée par tous, fixe régulièrement les diverses tâches des différentes périodes de l'année. L'individu y gagne en tranquillité d'esprit mais l'exploitation y perd en prospérité.

*
* *

Dans l'ensemble l'agriculture est en somme caractérisée par la multiplicité extraordinaire des produits exploités. De manière générale l'élevage occupe le premier rang dans les préoccupations comme dans les revenus du fermier. Cet élevage se pratique d'ailleurs seulement sur une petite échelle et englobe, dans une même exploitation, les formes les plus variées et même peut-on dire les plus hétérogènes : il porte sur un grand nombre d'espèces différentes ; sur la production de l'animal, comme sur son engraissement, et aussi sur l'utilisation suivant les cas de la laine ou du lait. Cette confusion d'opérations distinctes exclut bien entendu la possibilité de production scientifique à haut rendement.

Les cultures viennent au second rang. La plupart d'entre elles sont subordonnées à l'élevage (production du foin, de l'avoine, des *turnips*), mais le fermier pratique généralement aussi, simultanément sans établir de lien méthodique avec le reste de l'organisation, de petites cultures secondaires variées : céréales, pommes de terre, légumes, fruits. Dans deux cas particuliers des circons-

tances spéciales ont permis le développement, sur une très large échelle, de deux produits spéciaux, les fruits dans la Vallée, le foin dans les marais. Ces deux productions se rencontrent bien entendu ailleurs, mais elles acquièrent localement une prépondérance telle qu'elles doivent être considérées comme les récoltes essentielles de la Nouvelle-Ecosse, tous les autres produits cultivés restant, sur une très petite échelle, d'importance tout à fait secondaire.

II. — ÉLEVAGE

L'élevage constitue l'élément le plus important de l'économie rurale de la Nouvelle-Ecosse. Il est caractérisé par une grande dispersion des efforts et une grande variété des ressources utilisées.

Gros bétail. — L'élevage du gros bétail a subi à une époque récente une crise grave et se trouve actuellement en pleine période d'adaptation à des conditions générales transformées. Les deux phénomènes majeurs qui ont déterminé cette crise sont, d'abord la concurrence de l'Ouest, devenue intense depuis la Confédération et depuis le développement des voies de communication transcontinentales (surtout voies ferrées), d'autre part la substitution générale de la force mécanique à la force animale dans la civilisation contemporaine. La concurrence de l'Ouest a presque complètement écrasé en Nouvelle-Ecosse la branche d'élevage en rapport avec la production de la viande. L'emploi généralisé de la mécanique y a presque supprimé l'élevage de bêtes de trait. L'élevage néo-écossais a ainsi récemment perdu deux éléments capitaux de son équilibre. Il a été obligé de chercher de nouvelles ressources pour compenser celles qui disparaissaient, de reconstituer le troupeau sur des bases nouvelles et de

s'adapter à une économie différente de celle qui avait été pratiquée pendant des générations.

Le résultat de cette crise a été un déclin sensible et continu du nombre des bêtes à cornes qui étaient 325.000 en 1881, 324.000 en 1891, 301.000 en 1901, 287.000 en 1911, 266.000 en 1921 (1). Il y a depuis quelques années un mouvement de reprise qui semble indiquer, sinon une solution parfaite des problèmes posés, au moins un progrès vers l'adaptation aux circonstances présentes. En 1927, le nombre des bêtes à cornes était de 283.000 (2). La plus grande partie d'entre elles se trouvent dans la zone agricole médiane (131.800 soit 46,5 %). La vallée d'Annapolis en nourrit proportionnellement un assez grand nombre, bien que ses dimensions plus réduites ne lui permettent de réunir que 38.500 têtes (13,5 % du total). La pénéplaine atlantique en a seulement 61.800, soit 22 % de l'ensemble. Les animaux se trouvent ici concentrés sur les districts schisteux fertiles où ils jouent relativement un rôle plus important que les bestiaux de la zone médiane : dans la zone médiane les cultures présentent une réelle importance, tandis que sur la pénéplaine les bestiaux sont la ressource capitale. L'île du Cap Breton en possède 50.900 (18 %) (3) dont la plupart se trouvent dans le comté d'Inverness.

La composition du troupeau montre bien dans quelle direction s'oriente l'élevage des bêtes à cornes. Plus de la moitié (142.700) est composée de vaches laitières. Les animaux destinés à la boucherie ne comptent que pour 10 % du total, dont 2,5 % environ pour les sujets adultes et 7,5 % pour les veaux. Le reste du troupeau se compose de taureaux, de veaux non destinés à la boucherie et d'un petit nombre de bœufs de labour (4).

(1) D. B. S. *Marit. Prov. since Confed.*, pp. 46-47.

(2) Communiqué par le Dominion Bureau of Statistics.

(3) *Ibidem.*

(4) Information communiquée par Dept. Nat. Res.

Le troupeau présente, dans l'ensemble, des espèces de qualité très moyenne. Pourtant certaines races semblent de plus en plus s'imposer aux éleveurs. Ce sont surtout des espèces laitières : La race d'Ayrshire est extrêmement robuste. Elle s'accommode de terrains pauvres et donne une bonne quantité de lait de qualité moyenne. Elle est très fortement implantée dans la province ; c'est la plus commune dans les fermes qui ne disposent pas de pâturages de choix. La race Holstein-Frisonne domine au contraire dans les fermes spécialisées dans la laiterie et possédant un équipement perfectionné. Les animaux sont assez délicats et exigent de bons pâturages, mais ils donnent une très grande quantité de lait. Après ces deux races essentielles viennent les Shorthorns. La Shorthorn est ce qu'on appelle localement la « vache du fermier » (*a farmer's cow*), c'est-à-dire qu'elle est presque aussi bonne pour la viande que pour le lait ; ces vaches sont répandues surtout chez les petits exploitants qui doivent utiliser tous les produits de leur ferme mixte. Enfin on trouve un petit nombre de vaches Canadiennes-françaises (croisement de Bretonnes et de Normandes) bonnes laitières mais surtout extraordinairement résistantes par suite des conditions difficiles dans lesquelles la race s'est développée (1). On rencontre enfin quelques représentants des races d'Hereford et du Devon.

Les bêtes à cornes passent ordinairement tout l'hiver (de novembre à mai) à l'étable. Pendant cette période elles reçoivent surtout du foin, que dans les meilleures fermes elles mangent alors à discrétion. On leur donne aussi un petit supplément de *turnips* et d'aliments préparés où dominent l'avoine et le sarrasin moulus. Lorsque les animaux sont mis au pâturage, on ne leur donne ordinairement aucun supplément au moins jusqu'à fin août. A partir de ce moment, comme les herbages

(1) J. H. GRISDALE, *Milk production in Canada*, pp. 13-15.

s'épuisent ils reçoivent des *turnips*, des pois et de l'orge.

L'élevage en Nouvelle-Ecosse porte de moins en moins sur le bétail d'embouche. Les importations de l'Ouest alimentent presque tout le marché et on ne tente en fait aucun effort pour réagir de ce point de vue. Il n'y a aucun grand abattoir en Nouvelle-Ecosse.

La laiterie concentre toutes les espérances de l'élevage. C'est de ce côté que les fermiers cherchent la solution de la crise. Pourtant pendant longtemps la laiterie de la Nouvelle-Ecosse a été connue pour la médiocre valeur de ses produits. Le beurre en particulier, fabriqué l'été, vendu l'hiver, toujours mal emballé, arrivait dans un état lamentable au consommateur. L'éducation technique et l'augmentation de la demande locale éveillant un juste sens des bénéfices possibles ont de nos jours fortement amélioré la qualité des produits, et, à quelques exceptions près, la laiterie de Nouvelle-Ecosse se maintient aujourd'hui à un niveau honorable. Mais dans l'industrie laitière même une évolution est en train de prendre place.

Le beurre a été et est encore le produit essentiel de l'industrie laitière. Dans l'ensemble la production a considérablement augmenté depuis un demi-siècle : elle était de 3.247.000 kilogrammes en 1871 et de 5.123.000 kilogrammes en 1911. Mais depuis un bon nombre d'années elle a tendance à demeurer à peu près stationnaire ou même à décliner parfois de manière légère. La production a été de 5.370.000 kilogrammes en 1921, de 5.106.000 kilogrammes en 1925, c'est-à-dire moins qu'en 1911 (1). Cet état de stagnation provient de ce qu'une très grande proportion du lait naguère employé à faire du beurre, trouve un marché plus facile comme lait frais. Une transformation fondamentale est par ailleurs en train de bouleverser cette l'industrie : pendant longtemps le beurre a été fabriqué presque exclusivement

(1) Information communiquée par le Dept. of Nat. Res.

par les fermiers (*dairy butter*). Or depuis une vingtaine d'années se sont multipliés de gros établissements qui recueillent le lait et surtout la crème chez les fermiers avec des camions et qui fabriquent du beurre dans des usines spécialisées (*creamery butter*). En 1911 la proportion de beurre de ferme était de 97 % (4.978.000 kilogrammes). En 1921, elle n'était plus que de 73 % (3.967.000 kilogrammes). En 1925 de 60 % (3.052.000 kilogrammes sur 5.106.000 kilogrammes de production totale) (1). La production des crèmeries tend à augmenter de manière régulière et rapide. Elle n'était que de 145.000 kilogrammes en 1911 (2) ; elle monta à 1.403.000 kilogrammes en 1921 (3), à 2.054.000 kilogrammes en 1925 (4) et à 2.316.000 kilogrammes en 1927 (5). Les crèmeries sont actuellement (1927) au nombre de 30 dans la province. Ce sont pour un tiers des coopératives, pour un tiers des sociétés par actions et pour un tiers des entreprises privées. Cette multiplication des usines a pour résultat l'amélioration incontestable de la qualité du beurre mais du point de vue de la prospérité générale elle ne va pas sans créer de très sérieuses difficultés : l'installation d'une crèmerie implique une forte immobilisation de capital ; pour fonctionner avec profit, l'usine doit produire au moins 100.000 livres de beurre par an (6) (plus de 45.000 kilogrammes). Or, sur les trente crèmeries, quatorze ont une production notablement inférieure (7). Elles essaient souvent de s'assurer néanmoins un bénéfice en réduisant les prix payés aux fermiers pour la crème. Le résultat économique général est médiocre. Le manque de concentration des entreprises

(1) Information communiquée par le Dep. of Nat. Res.

(2) N. R. I. N. S. *Ressources*, p. 53.

(3) D. B. S. *Marit. Prov. since Confeder.*, p. 49.

(4) Communiqué par le Dept. of Nat. Res.

(5) Dep. of Nat. Res. *Report*, 1927, p. 47.

(6) *Ibidem*, p. 44.

(7) *Ibidem*, p. 47.

constitue pour cette industrie, comme pour bien d'autres en Nouvelle-Ecosse, un désavantage sérieux. Les principaux centres de la fabrication du beurre se trouvent dans les régions agricoles : Halifax, Tatamagouche (Cumberland), Scotsburn (Pictou) Dayton (Yarmouth) Middleton (Annapolis) Wolfville (King's). La production du beurre est très loin de suffire aux besoins de la province qui en importe des quantités considérables.

L'industrie du fromage est en pleine décadence. La quantité de fromage fabriquée dans les fermes est tombée au dixième (40.300 kilogrammes en 1921) de ce qu'elle était il y a un demi-siècle (400.800 kilogrammes en 1871) et elle a tendance à se réduire de manière constante. Les produits sont d'ailleurs assez médiocres. Il n'existe qu'une seule usine fabriquant du fromage — encore est-elle sous le contrôle du gouvernement provincial (Malagash Cheese and Butter Co., à Malagash-Cumberland). Elle a produit 19.300 kilogrammes de fromage en 1927 (1). La production de fromage de la province est loin d'être en rapport avec les besoins locaux ; il se fait chaque année une très forte importation de l'extérieur.

Une des causes principales des difficultés que rencontrent les deux anciennes industries du beurre et du fromage en même temps que leur incapacité de satisfaire aux besoins du marché local est dans le développement récent de deux formes spéciales d'utilisation du lait ; ces deux formes ne sont pas nouvelles mais leur importance s'est prodigieusement accrue dans les dernières années : ce sont la consommation du lait frais et la fabrication de la crème à la glace.

La consommation du lait frais s'est développée surtout par suite de l'amélioration des moyens de transport, de la croissance de la population urbaine, et de l'appréciation de plus en plus générale de la valeur nutritive du produit.

(1) D. B. S. *Marit. Prov. Since Confed.*, p. 48.

Les fermiers obtiennent facilement des prix élevés et trouvent un écoulement certain. Une proportion de plus en plus considérable est vendue sous cette forme — au lieu d'être convertie en beurre ou en fromage.

La crème à la glace naguère encore considérée comme un produit de luxe, consommée seulement dans des circonstances particulières est devenue de nos jours un aliment régulier absorbé pendant toute l'année — même au cœur de l'hiver — par toutes les classes de la population. La prohibition semble avoir beaucoup fait pour le développement de ce goût particulier. La manufacture de la crème à la glace est devenue récemment une des branches les plus importantes et les plus prospères de l'industrie laitière.

La fabrication a toujours lieu dans des usines munies d'un équipement spécial et coûteux. La préparation comporte une série d'opérations minutieusement réglées. Le premier point est la confection du mélange (*mix*) qui suivant les cas se compose ou bien de crème et de sucre (crème ordinaire), ou bien de crème, de sucre et d'œufs cuits (crème dite « française ») ou bien d'eau, de lait, de blanc d'œuf et de gélatine ou de gomme adragante (sorbet). Ce mélange est d'abord soumis, dans un étroit cylindre, à une force de compression d'une tonne environ ; puis il est mis en magasin pendant 24 heures, à une température voisine de 0° centigrade ; on dit alors qu'il mûrit (*ripening*). Il est ensuite congelé à une température de — 3° ou — 4° C. En même temps de puissants ventilateurs forcent pour ainsi dire l'air à pénétrer l'intérieur du mélange qui se remplit de petites bulles et acquiert une grande légèreté. Enfin la glace est durcie à une température de — 15°, pendant 12 ou 24 heures et livrée ensuite à la consommation. En 1927, la production était de 1.334.000 litres (1). Elle est concentrée surtout dans les grandes villes : Halifax, Truro,

(1) Dept. Nat. Res. *Report*, 1927, p. 47.

Sydney, Bridgewater, Stellarton. Les fabriques de crème à la glace sont toujours en même temps des fabriques de beurre. Cette branche de la laiterie est extrêmement prospère et en voie de progrès régulier.

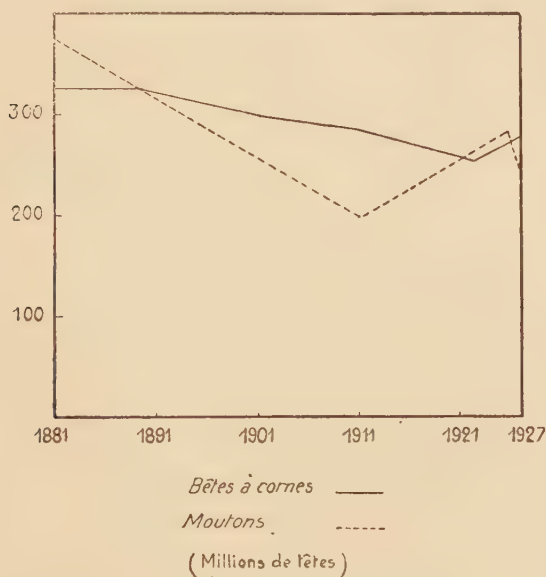


Fig. E.

En somme l'élevage des bêtes à cornes et l'industrie de la laiterie qui en est étroitement solidaire, possèdent en Nouvelle-Ecosse de splendides possibilités : les pâturages riches abondent, le marché intérieur a une considérable faculté d'absorption. Toutefois les Néo-Ecossais sont loin d'avoir tiré de la situation tous les avantages qu'elle comportait. Sans doute la concurrence de l'Ouest se fait sentir de manière sérieuse ; mais d'après l'opinion publique de la province des efforts plus accentués (1) et

(1) « Des visiteurs de la province se sont souvent demandé pourquoi la laiterie riche n'est pas un trait plus notable de l'économie rurale de la Nouvelle-Ecosse. La raison la plus fréquente donnée par les fermiers est que la laiterie exige trop de travail ». R. A. CLEMEN, *The*

plus méthodiques devraient assurer une production beaucoup plus abondante.

Mouton. — Les premiers moutons ont été introduits en Acadie par les colons français au xvii^e siècle. Au xviii^e siècle les loyalistes américains vinrent s'installer dans le pays amenant avec eux des races anglaises. Toutefois pendant très longtemps le mouton ne joua en Nouvelle-Écosse qu'un rôle tout à fait secondaire. Ce n'est qu'au milieu du xix^e siècle (1840-1850) que furent introduites dans le pays des races sélectionnées bien adaptées aux conditions locales particulières, et immédiatement le mouton prit une extension considérable. Dès 1851 il y avait dans la province 282.000 têtes de petit bétail (1).

Ce chiffre augmenta jusqu'à atteindre 398.000 en 1871. Depuis lors il a diminué de manière régulière et rapide : il n'était plus que de 377.000 en 1881, de 331.000 en 1891, de 278.000 en 1901, de 221.000 en 1911. Après la guerre on a assisté à un léger mouvement en sens inverse car le nombre des moutons est monté à 271.000 en 1921 (2) et même à 282.000 en 1926 (3). Depuis quelque temps toutefois, les fermiers semblent revenir de cette politique d'expansion rapide. En 1927, le chiffre redescendit à 257.000 têtes (4). Si l'on fait abstraction des petites fluctuations temporaires, on peut dire que dans l'ensemble les variations du nombre des moutons en Nouvelle-Ecosse ont suivi un mouvement à peu près parallèle à celui du nombre des moutons dans l'ensemble du Canada. Depuis

commercial possibilities of Nova Scotia, p. 4. Essai ayant obtenu en 1914 le prix d'un concours établi sur ce sujet par « The Commercial Club of Halifax »

(1) J. B. SPENCER, *Sheep husbandry*, pp. 5-7.

(2) D. B. S. *Marit. Prov. Since Confed.*, pp. 46-47.

(3) Dept. of Nat. Res. *Facts and Fig.*, p. 16.

(4) Communiqué par le Dominion Bureau of Statistics.

un demi siècle, le chiffre du cheptel ovin de la province représente environ un dixième du chiffre du petit bétail dans le Dominion (2.877.000 en 1926).

Bien qu'on rencontre des moutons un peu partout dans les exploitations agricoles de la Nouvelle-Ecosse, la zone du mouton proprement dite est relativement bien délimitée : elle constitue une sorte de croissant irrégulier dans les régions qui bordent vers l'Est le fond du détroit de Northumberland, avec les comtés d'Inverness, d'Antigonish et de Pictou. Cette zone comprend 110.000 têtes (1927), c'est-à-dire près de 42 % du total. Ensuite viennent les autres districts de l'île du Cap Breton (Cape Breton, Victoria, Richmond) qui en ont 52.000, c'est-à-dire approximativement 20 % de l'ensemble. En somme la région septentrionale de la Nouvelle-Ecosse concentre environ les deux tiers des moutons. Le reste est disséminé de manière assez régulière avec un minimum dans la région méridionale (Queen's, Shelburne, Yarmouth, Digby).

Les meilleurs des animaux appartiennent aux races d'Oxford et du Shropshire. Ce sont d'ailleurs deux espèces qui se ressemblent beaucoup : dans un cas comme dans l'autre, on se trouve en présence d'animaux robustes, résistant bien aux intempéries, également bons pour la boucherie et la production de la laine (la toison du Shropshire est fine et assez courte ; celle de l'Oxford est plus grossière et assez longue (1). Mais beaucoup de sujets appartiennent à des races assez indécises est souvent de valeur minime.

Les moutons sont assez médiocrement entretenus en Nouvelle-Ecosse. Les petits troupeaux de 20 à 100 têtes sont la règle. Ils sont tenus à l'étable pendant une partie de l'hiver et nourris surtout de foin. Mais étant de nature beaucoup plus robuste que le gros bétail, ils peuvent sortir très souvent, trouver de la nourriture fraîche au dehors et rester en bonne santé. Un abri leur est toujours fourni

(1) J. B. SPENCER, *Sheep husbandry*, pp. 22-26.

pendant la mauvaise saison. En été et en automne ils sont lâchés sans abri le plus souvent dans des pâturages ordinairement pauvres. Toutefois dans le Sud de la Nouvelle-Ecosse, des moutons sont laissés dehors toute l'année. Ils sont quelquefois placés dans de petits îlots à quelque distance du rivage. Ils se nourrissent en hiver d'algues rejetées sur la côte par les vagues. L'origine de cette tradition vient, dit-on, de ce que certains moutons, introduits par les premiers Européens s'étant échappés, sont naguère retournés à l'état sauvage et ont trouvé le moyen de subsister ainsi sur le bord de la mer. Les fermiers observant le fait ont transformé l'accident en système.

Il n'y a en Nouvelle-Ecosse aucune méthode rationnelle d'élevage du mouton. Il n'existe aucune transhumance aucun échange, aucune distinction entre la production et l'engraissement. La plupart du temps le mouton passe directement du champ où il est né et où il a vécu entre les mains de l'acheteur qui le fait abattre. Une des lacunes les plus graves dans l'art de l'éleveur de Nouvelle-Ecosse est le fait que celui-ci néglige le plus souvent de faire castrer les mâles. On a calculé que 75 % des moutons mâles vendus sont des béliers (1). Il en résulte une grande agitation du troupeau à certaines périodes de l'année et une grande difficulté à obtenir un engraissement normal.

Le mouton est élevé autant pour la viande que pour la laine. Pour la viande, il trouve un débouché dans la province même. Il est toujours vendu sous le nom d'agneau (*lamb*) mais en fait l'animal est le plus souvent abattu quand il est adulte. En 1921, 28.000 moutons (2) ont été ainsi employés. La consommation de la viande de mouton est relativement peu développée dans la Nouvelle-Ecosse.

(1) J. B. SPENCER, *Sheep husbandry*, p. 67.

(2) *Census of Canada*, 1921. V., p. 730.

La vente de la laine est considérée comme une source de revenu régulier et important. C'est surtout la hausse des prix de la laine (jusqu'à 6 cents par livre anglaise en 1918) qui a récemment provoqué une augmentation rapide du nombre des moutons. C'est la baisse des prix (23 cents en moyenne par livre anglaise en 1927) qui de nos jours amène son recul. La laine de Nouvelle-Ecosse est considérée comme étant de bonne qualité : elle a en particulier la propriété de rétrécir fort peu. Les prix moyens payés en Nouvelle-Ecosse sont généralement un peu supérieurs à ceux qui prévalent dans l'ensemble du Canada. Par contre le poids des toisons est souvent inférieur. En 1926 la tonte a donné 729.000 kilogrammes de laine (1). Le gouvernement du Dominion a essayé d'organiser la vente de la laine sur une base coopérative, afin de permettre la réalisation de meilleurs profits. Pendant la guerre se sont créées partout des *Wool Growers' Associations* et en 1918 se constitua (dans l'Ontario) la *Canadian operative Wool Growers Co.*, qui était une organisation privée ayant pour objet de centraliser les efforts des producteurs. Un certain nombre de *Wool Growers Associations* de Nouvelle-Ecosse se sont affiliées à la Cooperative. Pourtant en 1926, 30.000 kilogrammes de laine seulement (2), c'est-à-dire moins de 5 % de la production de la Nouvelle-Ecosse ont été vendus par la voie de cette coopérative. Par elle les fermiers obtiennent des prix plus favorables, mais ils doivent attendre leurs fonds très longtemps. La plupart préfèrent de l'argent comptant, même au prix d'un certain sacrifice. La laine donne lieu à un petit commerce d'exportation.

Dans l'ensemble le mouton est très loin d'avoir atteint en Nouvelle-Ecosse le développement qu'il serait susceptible d'acquérir sans nuire en aucune façon aux cultures. On estime couramment à 400.000 hectares (1.000.000

(1) Communiqué par le Dept. of Nat. Res.

(2) Dept. Nat. Res. *Report*, 1927, p. 35.

d'acres en gros) la surface des pâturages maigres inutilisés sur lesquels les moutons pourraient prospérer. Le mouton élevé dans la province est d'ailleurs traité sans grand soin et l'introduction de méthodes rationnelles augmenterait beaucoup les rendements de la viande comme ceux de la laine.

Chevaux. — Jusqu'à une époque récente le cheval s'est multiplié de manière constante en Nouvelle-Ecosse, car les conditions locales justifient son emploi dans des cas très nombreux. Il y en avait 49.500 en 1871, 57.100 en 1881, 65.000 en 1891. Ce n'est que depuis le début du *xx^e* siècle que le déclin — qui est d'ailleurs général dans tout le Canada — s'est fait sentir dans la Nouvelle-Ecosse. En 1901, il n'y avait plus que 55.000 chevaux dans la province. Le chiffre se releva jusqu'à atteindre 61.000 en 1911 (1) et même 70.000 en 1918 (2), mais le nombre des chevaux était retombé à 54.400 (3) en 1921. En 1927, il n'était plus que de 52.300 (4), soit environ 1,5 % du nombre total des chevaux du Canada (3.421.000).

Ce déclin se manifeste surtout sous la forme de réduction de l'élevage: en 1918, il y avait encore 6.500 poulains dans les fermes de la Nouvelle-Ecosse; en 1923, il n'y en avait plus que 2.000 et en 1927, 1.900. Corrélativement, le nombre des étalons est tombé de 1.718 en 1919 à 478 en 1927 (5).

Les chevaux se rencontrent surtout dans les régions agricoles. La zone médiane à elle seule compte un peu plus de la moitié du total. Les animaux les plus employés sont des bêtes de trait puissantes et lourdes. Ils sont progressivement éliminés par les automobiles et les tracteurs mais ils trouvent une utilisation rationnelle dans plusieurs

(1) D. B. S. *Marit. Prov. Since Confed.*, pp. 46-47.

(2) Communiqué par le Dept. of Nat. Res.

(3) *Census of Canada*, 1921, V. p. 692.

(4) Communiqué par le Dominion Bureau of Statistics.

(5) Communiqué par le Dept. Nat. Res.

circonstances : ils sont extrêmement pratiques pour les transports de bois en forêt ; ils sont bien adaptés pour le transport des marchandises en traîneau sur les terrains couverts de neige en hiver. Dans un pays où la motorisation des instruments agricoles est rendue difficile par la petite dimension des exploitations, par le morcellement du relief et par la pauvreté des fermiers, le cheval reste d'ailleurs un auxiliaire de réelle valeur.

Aussi l'excès de réduction de l'élevage du cheval a-t-il amené une pénurie dans la province, et la Nouvelle-Ecosse s'est mise à importer des chevaux venant de l'Ouest canadien. De mars 1926 à mars 1927, 3.000 chevaux furent expédiés de ces régions vers les provinces maritimes, et la moitié était destinée à la Nouvelle-Ecosse (1). C'est là, le seul mouvement commercial important auquel le cheval donne lieu actuellement.

Porcs. — L'élevage des porcs a subi depuis un demi-siècle des fluctuations peu marquées. Il a légèrement décliné depuis 1871 (54.100) jusqu'au début du ^{xx}^e siècle (42.000 en 1901). Ils s'est ensuite relevé (63.000 en 1911). Depuis lors, il varie d'année en année suivant les conditions du marché mondial. Après avoir fortement augmenté dans les dernières années de la guerre, il a subi ensuite une notable régression (47.400 en 1921) (2). Il semble aujourd'hui de nouveau en voie de progrès (50.900 en 1927) (3).

Les porcs jouent un rôle modeste dans l'économie de la Nouvelle-Ecosse. Il n'y a pas d'élevage en grand de cet animal, mais presque chaque ferme en possède quelques représentants. Aussi le plus grand nombre d'entre eux se rencontrent-ils dans les régions agricoles, spécialement dans les comtés de Kings, Hant, Colchester, Pictou et Cumberland ;

(1) *Report of the Minist. of Agric.* (Dominion of Canada), 1927, p. 45.

(2) D. B. S. *Marit. Prov. since Confed.*, pp. 46-47.

(3) Communiqué par le Dominion Bureau of Statistics.

on en trouve aussi une quantité importante dans le comté de Lunenburg. La plupart appartiennent à la race dite Yorkshire. Depuis quelques années un réel effort est fait pour améliorer la race par le moyen des *Boys and Girls swine clubs*. Les membres les plus jeunes des familles de fermiers sont invités à s'intéresser personnellement à l'élevage des porcs : des concours impliquant distribution de récompenses, présentation de « coupes » ont lieu périodiquement dans les foires locales. Le mouvement a un grand succès. Il y avait un club de ce genre en 1922 ; on en comptait 25 en 1927 (1).

Les porcs sont en partie consommés sous forme de viande fraîche. Pourtant certains produits subissent une préparation. Il n'existe pas en Nouvelle-Ecosse d'usine de fabrication de *bacon* ou de jambon. La préparation se fait le plus souvent à la ferme même et les *farm cured hams* en particulier, ont acquis une réelle renommée locale. La préparation est minutieuse et dure longtemps : les jambons macèrent dans des condiments pendant un certain temps puis sont lavés et enfin portés au fumoir, petit bâtiment en pierre de forme conique ; là ils sont suspendus à des crochets et exposés à la fumée odorante du bois et surtout de l'écorce d'épinette qui leur donne une saveur spéciale ; on les coud ensuite dans une toile et ils se trouvent prêts pour la consommation. Il n'y pas de commerce d'exportation des produits du porc. La consommation est purement locale — souvent même familiale. L'importation de porcs ou de viande de porc dans la province est d'ailleurs considérable.

Volailles. — L'importance de l'élève des volailles a beaucoup augmenté depuis un quart de siècle. Pendant longtemps elles avaient été considérées par les fermiers comme une espèce de sous-produit de valeur presque négligeable.

(1) Rep. Dept. Nat. Res., 1927, p. 31.

Les statistiques ne prenaient même pas la peine de les mentionner. Le recensement de 1891 pour la première fois révèle leur nombre approximatif (792.000). Ce nombre varie d'abord assez peu (798.000 en 1901). Puis soudain eut lieu un mouvement d'expansion très rapide et très accentué (954.000 en 1911 et 1.296.000 en 1921). Ce progrès fut suivi d'un mouvement de réaction violente : la nourriture des volailles est presque totalement importée dans la province ; or le prix de cette nourriture a environ doublé au cours de ces dernières années. Le résultat a été une diminution aussi rapide qu'avait été l'augmentation (828.000 en 1926) (1). De nos jours un nouveau progrès, mieux organisé, bien que l'enthousiasme soit plus faible, semble faire prévoir une autre période d'augmentation (888.000 en 1927) (2).

Il n'existe pas en Nouvelle-Ecosse de production spécialisée de la volaille. Il n'y a pas de procédé perfectionné ni d'organisation systématique, pas de distinction entre les producteurs et les engraisseurs, pas de séparation entre les éleveurs d'animaux et les producteurs d'œufs. Il n'y a que très peu de fermes spécialisées. Les volailles se rencontrent dans la plupart des fermes mixtes en quantité plus ou moins abondantes et ne sont pas l'objet d'attentions très spéciales. Elles sont nourries en grande partie de maïs ou d'autres graines importées.

Parmi les volailles 95 % sont des poulets (3). Les oies viennent ensuite (2,5 %) les dindons et les canards se partagent à peu près également le reste. Les volailles sont exploitées pour leur chair et pour leurs œufs.

Pour l'engraissement, la raison principale de l'expansion du marché dans les dernières années est l'élévation générale du niveau de vie et la demande de plus en plus fré-

(1) Dept. Nat. Res. *Facts and Fig.*, p. 16.

(2) Communiqué par le Dominion bureau of Statistics.

(3) Communiqué par le Dept. of Nat. Res.

quente de *chicken dinner*. La production de la province est très loin de suffire à cette demande et une grande quantité de volailles sont importées.

Pour les œufs, la situation est analogue; en 1925 la consommation de la province a été évaluée à 14.044.000 douzaines. La production à la même époque n'était antérieurement que de 3.867.000 douzaines. L'importation a été de 10.177.000 douzaines représentant une valeur de 2.800.000 dollars (1). Depuis quelques années pourtant la Nouvelle-Ecosse tend à expédier une petite partie de sa production vers le Nouveau Brunswick (2). Une partie des œufs sont vendus par les fermiers qui agissent individuellement. Il y a pourtant tendance croissante à l'organisation. Depuis 1922, se sont constituées une série de coopératives appelées *egg circles* qui rassemblent les œufs et les vendent en gros. Il y avait en 1927, quarante-deux *egg circles* dans la province. Ces coopératives augmentent très rapidement en nombre et en influence. Il est probable qu'à bref délai elles réuniront la plus grande partie des producteurs.

Abeilles. — L'élevage des abeilles constitue une branche secondaire de l'économie rurale. Il joue néanmoins un rôle important dans les districts où les trèfles sont largement répandus. Le Cumberland est par excellence le comté des abeilles et son miel a une très bonne réputation locale. La vallée d'Annapolis en possède aussi un assez grand nombre. Des apiculteurs se rencontrent ça et là dans tout le reste du pays, spécialement dans les régions agricoles.

La plupart des apiculteurs ont adopté des ruches modernes aux cadres amovibles ; mais près d'un quart restent attachés au vieux système. Les abeilles élevées en Nouvelle-Ecosse appartiennent généralement aux espèces

(1) Information communiquée par le Dept. Nat. Res.

(2) *Ibidem*.

« Italienne », « Noire » et « Hybride ». Cette branche d'élevage se heurte de nos jours à deux espèces de difficultés : d'une part, on a adopté, comme insecticides modernes dans les vergers, des composés d'arsenic qui empoisonnent les abeilles ; les abeilles de la vallée d'Annapolis ont récemment beaucoup souffert de ce fait, et, d'autre part, il est parfois difficile de laisser dans les ruches une quantité suffisante de miel pour le très long hivernage imposé par le climat.

Néanmoins l'apiculture constitue localement une petite industrie prospère qui satisfait surtout aux demandes du marché local.

Animaux à fourrure. — Dans les années qui précédèrent la guerre (surtout à partir de 1910) passa sur les Provinces maritimes une vague d'engouement pour l'élevage des animaux à fourrures. L'île du Prince Edouard fut le centre du mouvement, mais les habitants de la Nouvelle-Ecosse y prirent part dans la mesure où leur caractère pondéré le leur permettait. La spéculation s'en mêla : tout le monde voulait acheter des *fur shares*. La fièvre s'est bien calmée depuis lors, mais l'élevage des animaux à fourrures se trouve maintenant fermement implanté dans la province et progresse même de manière régulière. Il y avait 12 fermes d'élevage en Nouvelle-Ecosse en 1912. Il y en avait 50 en 1920 (1) et 217 en 1925 (2).

Renard. — Le renard est de beaucoup le plus important sujet d'élevage en Nouvelle-Ecosse. La catégorie la plus nombreuse et la plus recherchée est celle des renards argentés, ayant un pelage de couleur ardoise avec des poils argentés (et non pas blancs) répandus sur toute la fourrure. Il ne s'agit pas d'une espèce spéciale de renard,

(1) D. B. S. *Marit. Prov. since Confed.*, p. 52.

(2) Communiqué par le Dept. of Nat. Res.

mais d'animaux de l'espèce commune (*Vulpes rubricosa*) se trouvant dans une « phase de coloration » spéciale.

Le renard est élevé en Nouvelle-Ecosse dans des fermes spécialisées, généralement de petites dimensions : il est rare qu'elles comportent plus de 25 ou 30 animaux. On tend toutefois actuellement à procéder à l'installation d'établissements plus vastes avec le double ou même le triple d'animaux. Les fermes sont généralement établies à proximité d'un village dont elles utilisent les déchets, mais presque toujours à l'écart et surtout dans un terrain boisé, car le renard est extrêmement nerveux et il se livre pour la moindre intrusion ou le moindre bruit insolite à des exercices variés qui généralement ne lui valent rien : en particulier, lorsque la renarde entend quelque chose de suspect, elle cache dans la boue ou dans la neige ses petits — qui n'en sortent pas toujours vivants. La ferme comprend une série d'enclos ayant chacun 130 à 150 mètres carrés de surface, entourés d'un treillis de fil de fer où sont enfermées séparément les différentes familles de renards. Dans chaque enclos se trouve une petite niche à l'intérieur de laquelle est un nid où s'établissent les petits renardeaux. Dès que ceux-ci sont nés, le mâle est séparé pendant quelque temps du reste de sa famille et mis tout seul dans un petit enclos adjacent. L'ensemble de l'exploitation est ordinairement entouré d'une clôture en treillis de fil de fer qui arrête les animaux ayant pu s'échapper de leur enclos ; au centre se trouve souvent une tour d'observation en bois qui permet au gardien de surveiller tous ses pensionnaires à la fois.

Le renard est omnivore. On lui donne de la viande (tripes de boucherie, rats, souris, restes de poissons, viande de vieux chevaux ou de vieilles vaches, etc.), ordinairement crue, mais quelquefois bouillie, et aussi des légumes, des pommes, du pain, du biscuit de chien, quelquefois du lait et des œufs. Cette deuxième partie du régime est indispensable à la bonne santé des animaux qui sont ordinai-

rement traités avec beaucoup de sollicitude par leurs gardiens.

La reproduction est assez lente : les renards n'ont qu'une portée par an et comme ils sont monogames, l'amélioration de l'espèce n'est pas très facile. Quelquefois on accouple un renard mâle avec deux femelles alternativement, mais des difficultés s'ensuivent alors souvent. Le prix d'un couple de renards argentés a beaucoup varié depuis une vingtaine d'années : en 1910, il était de 3.000 dollars en moyenne ; en 1913, au moment de la grande vogue, les prix montèrent jusqu'à 20.000 et même 35.000 dollars pour les sujets spécialement beaux. Aujourd'hui la valeur moyenne est de 500 dollars (1).

Les animaux qui naissent entre le milieu de mars et le début de juin peuvent être tués au mois de décembre suivant. Mais très fréquemment, ils sont gardés une année de plus — excepté les reproducteurs qui restent prolifiques 10 ou 11 ans. L'abatage se fait ou bien en ramenant en arrière la tête de l'animal jusqu'à ce que la colonne vertébrale soit brisée, ou bien en appuyant le talon sur la poitrine du renard, immédiatement en arrière des pattes, jusqu'à ce que les côtes soient écrasées. Le dépouillement a lieu à la ferme : la peau est fendue vers la partie postérieure de l'animal puis retournée comme un doigt de gant jusqu'à la tête. Le séchage se fait après introduction d'une planche à l'intérieur de la peau, en plein air, dans un endroit frais, sans chaleur artificielle. La valeur d'une peau oscille suivant sa taille et sa qualité entre 100 et 600 dollars, la moyenne étant aux alentours de 300 dollars environ.

Les autres animaux à fourrure jouent un rôle infiniment moins important que le renard. Toutefois, on élève en Nouvelle-Ecosse un certain nombre de visons : c'est un petit animal extrêmement farouche lorsqu'il vit à l'état libre ; il est élevé soit dans de petits enclos individuels, soit le plus

(1) J. A. ALLEN and J. E. SMITH, *Fur ranching in Canada*, p. 3.

souvent dans de larges terrains où un grand nombre de sujets s'ébattent ensemble dans des conditions presque naturelles. Il est nourri de pain, de biscuit, de lait et de viande. Un vison vivant vaut de 75 à 150 dollars ; une belle peau, 40 dollars en moyenne (1). Le rat musqué s'élève en petit nombre sur le bord de quelques pièces d'eau salée, plus ou moins marécageuses. Il suffit de draguer la boue du fond, de la rejeter sur le rivage : les rats y creusent leurs demeures et y pullulent, car ils ont trois portées par an. Ils se nourrissent en partie de plantes des marais. On ajoute à cette nourriture des *turnips*, des légumes à bon marché et un peu de viande. La production des rats en Nouvelle-Ecosse a atteint une valeur de 40.600 dollars en 1925 (2). Enfin, dans le Sud de la province, le raccoon, petit mammifère américain pesant de 5 à 10 kilogrammes, apparenté à l'ours, très sociable, est élevé dans de grands terrains fortement boisés, soigneusement enclos. Il consomme de la viande, du pain et des légumes et donne une petite peau d'un gris brun soyeux.

Ces animaux sont encore très peu développés et l'on peut dire que l'élevage des animaux à fourrures, autres que le renard, est encore dans l'enfance (3) en Nouvelle-Ecosse. Les peaux sont vendues à trois compagnies qui possèdent des agents en Nouvelle-Ecosse : ce sont la Hudson Bay, la maison Revillon frères et la Harmony Co. La plupart des fourrures de Nouvelle-Ecosse sont destinées au marché londonnien. La valeur des peaux produites par les fermes à fourrure était de 231.000 dollars en 1925 (4).

(1) *Rep. of the Min. of Agric.*, 1927, p. 47.

(2) Communiqué par le Dept. of Nat. Res.

(3) *Rep. of the Min. of Agric.* 1927, p. 47.

(4) Communiqué par le Dept of Nat. Res.

III. — CULTURES

Les deux principales récoltes de la Nouvelle-Ecosse sont celle des fruits et celle du foin, mais il y a, en outre, une multitude de cultures secondaires caractéristiques du pays.

A. Fruits. — Parmi les produits de l'agriculture en Nouvelle-Ecosse, ce sont les fruits qui jouent le rôle le plus original. Un grand nombre de fruits (poire, prune, cerise, pêche), réussissent fort bien dans le pays, mais la pomme y jouit d'une prédominance incontestée. Elle fut introduite en « Acadie » par les premiers colons français en 1633 (1). Les variétés alors cultivées étaient très différentes de celles qu'on rencontre de nos jours : les espèces à cidre dominaient probablement (2). La culture moderne a été introduite par les colons américains, venus de Nouvelle Angleterre, qui apportèrent leurs plants surtout de cette dernière région. Pendant très longtemps la pomme fut cultivée un peu partout en Nouvelle-Ecosse, mais partout elle était considérée comme d'importance secondaire : c'était un pur don de la Providence et le fermier ne pensait pas qu'il subît une perte si les pommiers ne produisaient rien certaines années (3). Mais lorsque les pommes de terre furent exclues du marché américain par le tarif de 1874, les fermiers de la Vallée dont le terrain léger convenait aux pommes se tournèrent à partir de 1880 vers l'exportation sur Londres de ce genre de produit. Depuis lors, les vergers se sont très rapidement développés.

Les pommes rencontrent dans la Vallée un ensemble de conditions très favorables. Du point de vue du climat, le printemps seul offre quelque danger pendant la flo-

(1) D. B. S. *Marit. Prov. since Confed.*, p. 50.

(2) F. G. J. COMEAU, *Apple Indust. in N. S.* p. 3.

(3) A. B. BALCOM, *Agric. in N. S.*, p. 36.

raison : un coup de froid prolongé peut griller les bourgeons ou empêcher la fécondation des fleurs par les insectes. L'été manque un peu de soleil mais certaines espèce sélectionnées s'accoutument de ce fait particulier du climat. L'automne, chaud, clair et sec, donne aux fruits de grosses dimensions et de superbes couleurs. L'hiver est très rarement assez froid pour tuer quelques arbres. Le phénomène d'inversion de température localise les vergers sur les pentes supérieures de la vallée. Les pommiers trouvent d'ailleurs là les conditions de sol qui leur conviennent parfaitement : un sol fin, friable, limoneux et bien drainé. Aussi se trouve-t-on en présence d'une véritable zone fruitière continue (*orchard belt*). On estime que 200.000 hectares au moins dans la Vallée et dans les comtés de Kings et de Hants sont susceptibles de porter des vergers. Un dixième à peine de cette surface est actuellement exploité — et non entièrement planté d'arbres. En dehors de la Vallée de petits vergers prospèrent un peu partout en Nouvelle-Ecosse, excepté toutefois à proximité immédiate de la mer, mais on ne trouve de concentrations un peu importantes que dans de petites zones étroitement limitées : autour de New Germany et de Bridgewater (comté de Lunenburg), près de Caledonia (Queen's) et dans une bien moindre mesure, aux environs de Yarmouth, de Pictou et non loin de Pugwash (comté de Cumberland). La surface actuellement recouverte par les pommiers en Nouvelle-Ecosse est d'environ 40.000 acres (1).

La culture de la pomme ne réclame que peu de soins avant la récolte. Le premier travail de l'année, dès les premiers dégels, consiste à tailler l'arbre avant que la sève ait commencé à circuler, afin d'empêcher l'arbre de se dépenser en bois. Un peu plus tard, prend place d'ordinaire un labourage de printemps. Le fermier applique alors souvent aussi un peu de fumure. L'engrais le plus répandu est de

(1) Dept. Nat. Res. *Facts and figures*, p. 17.

beaucoup le fumier de ferme. Toutefois depuis quelque temps, les engrais artificiels ont fait leur apparition : le nitrate de soude, et les scories de déphosphorisation (ces dernières importées d'Angleterre ou de Belgique) sont les plus communs. Pour combattre les insectes et les parasites, les arbres sont ensuite aspergés ordinairement par de petites machines avec des mélanges de composition variable : pendant longtemps on s'est servi de la *Bordeaux mixture* composée essentiellement de vitriol et de chaux — puis vers 1910, on a introduit de New-York une composition de soufre et de chaux — aujourd'hui la mode est aux composés d'arsenic (1). En juin apparaissent les fleurs. La présence de milliers d'arbres fleuris à la fois donne pour un temps à la Vallée une beauté extraordinaire. Le dimanche qui est le plus rapproché du 10 juin (premier ou deuxième dimanche du mois selon le cas) est célébré sous le nom de *Apple Blossom Sunday*. Les visiteurs affluent alors de tous côtés dans la région au milieu de grandes réjouissances. La floraison, par ses qualités esthétiques, présente une valeur économique réelle grâce à l'attraction qu'elle exerce sur les touristes. Pendant l'été, le fermier pratique souvent quelques petites cultures intercalaires : surtout des pois ou du trèfle ou encore du sarrasin.

Mais la grande affaire de l'année est la cueillette. Elle commence au mois de septembre pour les espèces précoces et se prolonge pendant tout le mois d'octobre. Elle coïncide avec les autres récoltes (surtout pomme de terre) et donne ainsi lieu à une petite crise de main-d'œuvre. Un certain nombre de pêcheurs de la côte Sud (notamment des districts d'Halifax et de Lunenburg) viennent prendre alors du travail dans la Vallée. Pour la cueillette une série de petits tonneaux blancs, sont transportés vides dans le verger. Chaque *picker* porte avec lui son échelle

(1) Ch. COLBY, *Apple in Annapolis Valley*, p. 194.

et ses paniers munis d'un crochet qui permet de les suspendre à l'échelle. La cueillette implique une certaine habileté : il ne faut casser ni la queue de la pomme, ni le rameau qui la supporte ; le bon *picker* opère en exerçant un léger mouvement de torsion entre son pouce et son index. Il travaille des deux mains à la fois en commençant par les branches inférieures. Quand un panier est plein, il est descendu jusqu'au fond d'un baril et vidé avec précaution, puis le baril est légèrement secoué pour permettre le tassement. Les pommes se divisent en trois catégories principales : les pommes précoces représentent environ un douzième de la récolte totale ; les pommes d'automne ont plus d'importance ; elles constituent environ un cinquième de l'ensemble. Parmi elles, la variété la plus répandue est la « Cravenstein » d'origine allemande (Holstein), importée aux Etats-Unis en 1826 et de là en Nouvelle-Ecosse en 1835 (1) ; mais la catégorie la plus importante est celle des pommes dites d'hiver qui forment plus des deux tiers de la récolte (2) ; le climat relativement peu ensoleillé et frais de la Nouvelle-Ecosse est favorable aux espèces mûrissant de manière tardive. Les variétés les plus communes sont la *Northern Spy*, la *Baldwin*, la *Golden Russet* la *Mointosk Red*, la *King of Tompkins* (3) et la *Bishop Pippin* (4).

La production des pommes est essentiellement irrégulière car elle est subordonnée aux conditions du climat. Elle varie entre un minimum de 500.000 barils, pour 1919 par exemple, qui fut une mauvaise année et 2.000.000

(1) F. G. J. COMEAU, *Apple Indust. in N. S.*, p. 24.

(2) Calculé d'après D. B. S. *Annual Statist. of fruit and floriculture* 1927, pp. 10 et 11.

(3) Cette variété est récoltée juste à temps pour arriver à Londres au moment de Noël.

(4) Originaire du comté de Burlington (New Jersey), introduite en N. E. par le premier évêque anglican de la province le Dr Ch. Inglis — d'où son nom — très populaire dans la région.

de barils pour 1922 qui fut une année très bonne. Une moyenne de cinq années (1922-1926) donne une idée plus exacte de la production moyenne de 1.267.000 barils, c'est-à-dire notablement plus d'un tiers (38 %) de la production moyenne de tout le Canada pendant la même période.

De manière générale, la récolte tend à augmenter régulièrement, non pas à cause de l'accroissement du nombre des arbres mais parce que les méthodes de culture (fumure et insecticides surtout) se perfectionnent quelque peu chaque année, tout en ayant encore beaucoup de progrès à faire.

Une quantité variant de 40 à 70 % de la récolte des pommes de Nouvelle-Ecosse est exportée. La moyenne est presque toujours supérieure à 60 %. L'adaptation au marché constitue un des problèmes primordiaux pour les planteurs de la région.

La première question qui se pose est celle de l'emballage. Celui-ci ne s'effectue presque plus jamais sur le terrain : les fruits sont transportés dans des magasins (*warehouses*) construits spécialement pour cet objet et qui se rencontrent un peu partout dans la région fruitière, spécialement à proximité des stations de chemin de fer. Il y en a 115 actuellement dans la Nouvelle-Ecosse. Ils ont ensemble une capacité d'un million de barils environ. Ils sont à l'épreuve des gelées et permettent de conserver les pommes pendant un temps considérable. Ils appartiennent soit à des compagnies anglaises d'importation, soit à des planteurs, soit surtout à des *operators* qui se font une spécialité de la manipulation des pommes. Celles-ci sont toujours emballées vertes : elles mûrissent après la cueillette. D'après une loi du Dominion, les pommes sont divisées en trois catégories d'après leur taille et leur qualité. Des inspecteurs officiels placés aux points d'expédition vérifient la classification. En réalité, la classification se pratique avec beaucoup de tolérance et de laisser-aller en

Nouvelle-Ecosse. Les produits expédiés ne sont pas des produits fins : il s'agit avant tout de répandre sur le marché une très forte quantité de fruits de valeur moyenne. Il y a de ce point de vue une grande différence entre la Nouvelle-Ecosse et les autres provinces canadiennes productrices de pommes : dans la Colombie Britannique et dans l'Ontario, la classification est faite de manière soigneuse, l'emballage a lieu dans des boîtes se présentant bien à l'œil et offrant une marchandise loyale. En Nouvelle-Ecosse, la classification est faite de manière médiocre ; les pommes sont presque toutes expédiées dans des barils et très souvent les planteurs mettent les belles pommes aux extrémités et celles qui sont de qualité inférieure vers le centre ; aussi les pommes de Nouvelle-Ecosse ont-elles, en bien des cas, acquis une renommée douteuse.

Les expéditions ont été faites, jusqu'au début du xix^e siècle, directement par les fermiers qui manipulaient eux-mêmes leurs produits. A partir de 1900, s'est constituée une classe de négociants intermédiaires, spécialisés dans le commerce des pommes, qui achetaient les récoltes sur arbre et en disposaient de leur mieux. Mais dès avant la guerre commença un mouvement coopératif qui, dans les dernières années, a complètement bouleversé l'organisation du commerce des fruits : en 1907, un certain nombre de fermiers de Berwick formèrent entre eux une coopération de vente. Ils réussirent, et immédiatement une multitude de petites coopératives surgirent de toutes parts. En 1912, un certain nombre de ces coopératives s'unirent sous le nom de *United Fruit Companies of Nova Scotia*. Cette organisation a peu à peu absorbé les cinq sixièmes environ des petites coopératives locales. L'U. F. C. n'est qu'un groupement de sociétés dont chacune garde une certaine autonomie. Elle se charge surtout des problèmes de transport, fret des vaisseaux, conclusion des contrats avec les compagnies de chemin de fer et possède un certain

droit de contrôle sur les modes d'emballage ce qui est la cause de multiples conflits avec les sociétés participantes. Elle se charge en outre d'acheter en gros des insecticides, des engrais et des machines agricoles. Elle joue ainsi un rôle économique capital. Elle a sous son contrôle environ 40 % de la production de la Vallée d'Annapolis. Mais un certain nombre de petites coopératives ont préféré rester complètement indépendantes. D'autre part, d'autres entreprises se sont organisées de manière récente : La *Nova Scotia Fruit Shipping Co* (fondée en 1916) manipule à elle seule 10 % des fruits de la Vallée. La *Nova Scotia Shippers Association* (fondée en 1919) groupant surtout les gros producteurs, s'occupe de la manipulation et de l'expédition à la fois des fruits et des pommes de terre. Enfin, un nombre appréciable de fermiers sont restés en dehors de tout groupement et font toutes leurs expéditions eux-mêmes.

Le grand port d'embarquement est Halifax. Les envois se font ordinairement par les paquebots assurant le service atlantique de manière régulière et prenant au passage des fruits comme une partie de leur cargaison. Les compagnies qui sont le plus fréquemment chargées de ce soin sont d'abord la Compagnie Furness puis la Cunard, la Marine marchande du Gouvernement canadien et les vapeurs de la Canadian Pacific. Les expéditions se font de fin septembre à janvier.

Les trois quarts de la récolte se trouvent ainsi exportés. Le principal débouché a toujours été et reste encore l'Angleterre qui absorbe environ 60 % de la production, arrivant surtout à Liverpool, à Londres, à Glasgow, Hull, Cardiff (en 1926 les expéditions en Angleterre ont atteint 610.000 barils et 4.500 boîtes environ). Avant la guerre, la France, la Belgique et la Hollande en achetaient des quantités considérables. Aujourd'hui cette partie du commerce transatlantique est tombée à fort peu de chose : Anvers seul en reçoit encore quelque peu (500 barils en

1926). Pendant la guerre ce commerce s'était considérablement développé dans le Nouveau Monde. Il éprouve des difficultés à se maintenir. Le tarif américain est si élevé que les pommes de Nouvelle-Ecosse ne pénètrent aux Etats-Unis que si la récolte est par hasard très mauvaise et s'il y a un fort déficit sur le marché américain. Comme la récolte des fruits est essentiellement hasardeuse, le fait se produit quelquefois et, en conséquence, l'expédition vers les Etats-Unis est ou très importante, ou nulle. L'exportation vers Terre-Neuve est modeste mais régulière (13.500 barils en 1926). Vers les Antilles, elle est presque insignifiante (moins de 200 barils en 1926). Vers le reste du Canada les expéditions sont relativement peu importantes et irrégulières : l'envoi vers les gros marchés de l'Ontario et du Québec ne peut se faire par eau car le Saint-Laurent est précisément gelé quand la récolte est disponible et le long trajet par chemin de fer rend l'expédition coûteuse. Il n'y a de transport important que lorsque la récolte de l'Ontario est déficitaire (En 1926, 112.000 barils ont été expédiés de cette façon). Enfin, une petite quantité trouve un débouché dans le Nouveau-Brunswick par Saint-John (15.500 barils en 1926) (1).

Un quart de la récolte reste en Nouvelle-Ecosse. Une grande quantité est consommée fraîche (150.000 barils en 1926), mais une partie donne naissance à de petites industries secondaires : la dessiccation des pommes s'est beaucoup développée pendant la guerre, par suite de la nécessité d'envoyer outre-mer des produits alimentaires légers ; depuis son importance a diminué. Elle se fait de manière artificielle car le climat est trop froid et trop humide pour permettre le séchage naturel. Elle est pratiquée dans de petites usines presque toutes situées dans la Vallée notamment à Wolfville, Kentville, Berwick,

(1) Chiffres d'après Dep. of Nat. Resources. *Facts and Fig.*, p. 18.

Bridgetown. En 1926, près de 62.000 barils furent utilisés de la sorte. Mais on n'envoie généralement à la dessiccation que les fruits les plus petits et de médiocre qualité.

Une quantité plus faible (4.800 barils en 1926) est mise en conserve à Berwick et à Kentville. Le cidre était fabriqué en quantité abondante avant la prohibition (1). Depuis la prohibition le jus de pomme non fermenté a été produit (Bridgetown, Cambridge, Annapolis, Kentville, Lawrencetown) mais en quantité naturellement bien moins considérable. La fin du régime sec (1930) ranimera probablement cette industrie. Une partie du cidre était transformée en vinaigre. Cidre non alcoolique et vinaigre ont été fabriqués en 1926 avec 39.000 barils de pommes de qualité généralement très médiocre et provenant aussi de quelques variétés spéciales d'ailleurs peu répandues. Très fréquemment ce sont les mêmes entreprises qui, dans des branches différentes, ou simplement dans des parties distinctes de leurs usines utilisent les pommes de manière industrielle et font simultanément la dessiccation, la mise en conserve et la production du jus de pommes. La plupart de ces usines ne travaillent qu'en automne et au début de l'hiver. La plus grosse entreprise est celle de l'U. F. C. (Kentville).

Enfin les détritits (épluchures, cœurs de pommes, etc.) étaient envoyés avant la guerre en Angleterre, en Hollande et en Allemagne où ils étaient transformés en différents produits (sirops, acide malique, etc.). Depuis la guerre ils sont envoyés pour la plus grande partie soit dans l'Ontario et le Québec, soit aux Etats-Unis (New-York). Il n'y a pour le moment en Nouvelle-Ecosse qu'un commencement d'utilisation de ces produits (Kentville, Wolfville, Bridgetown).

(1) La marque *Evangeline* (Bridgetown) jouit d'une grande réputation dans tout le Canada.

La valeur totale de la récolte des pommes varie beaucoup d'année en année selon le climat et aussi avec les prix mondiaux. De ce dernier point de vue, il y a tendance à la baisse à peu près continue depuis une dizaine d'années. Les prix maxima ont été atteints en 1921 où la valeur totale a dépassé 11.000.000 dollars. En 1925-1926, le chiffre était tombé à 4.300.000 dollars c'est-à-dire un peu plus d'un cinquième de la production canadienne (20.000.000 dollars). La même année, les produits exportés par Halifax valaient 3.300.000 dollars (1).

Les autres fruits n'ont, par comparaison avec la pomme, qu'une importance secondaire. Les cerises sont toutefois cultivées assez largement dans la vallée d'Annapolis et dans la vallée de Bear River. Elles sont, de nos jours, en déclin. Les poires et les prunes, en quantité inférieure, se rencontrent aussi de place en place dans la vallée d'Annapolis et dans les régions voisines. Les pêches et les raisins arrivent à maturité, mais par suite des basses températures d'été ne donnent pas des produits de choix ; ils ne sont cultivés que de manière sporadique et rarement de manière commerciale. Les fraises et les framboises constituent par endroits une culture profitable, mais sont encore peu répandues.

Deux « petits fruits » ayant une certaine importance économique sont d'abord les atacas qui se recueillent dans les terrains tourbeux près d'Auburn (King's). La récolte moyenne est de 5.000 barils par an. Elle est loin de suffire à la consommation locale (2) et une forte quantité est importée des Etats-Unis. Enfin les myrtilles sont cueillies en très grandes quantités surtout sur l'emplacement de forêts brûlées où cette espèce buissonneuse se développe rapidement. Elles constituent un article important pour la consommation locale (tartes).

(1) D. B. S. *Marit. Prov. since Confederation*, p. 50.

(2) Ce fruit sert à faire une marmelade qui est surtout consommée avec certains rôtis.

En rapport étroit avec la culture des fruits se sont développées quelques pépinières. Pendant longtemps les plants de jeunes arbres sont venus de Rochester (New-York). Aujourd'hui les « Annapolis Royal Nurseries » et les « Riverside Nurseries » sont dans la région, les plus importants établissements spécialisés dans la production des pommiers.

B. Foin et pâturages. — L'utilisation des herbages forme une des principales ressources agricoles de la Nouvelle-Ecosse et la production du foin, qui représente la méthode la plus commune d'exploitation de ces herbes, constitue la récolte la plus importante — avec celle des pommes — qui soit recueillie par les fermiers de la région.

La surface totale des pâturages utilisés de manière plus ou moins systématique est difficile à évaluer. Elle est ordinairement estimée à 340.000 hectares (1). L'aire des pâtures possibles est infiniment plus étendue. Bien des régions, notamment des North Mountains et de l'île du Cap Breton, qui sont encore inoccupées pourraient entretenir de nombreuses têtes de bétail. La surface exploitée pour le foin est plus nettement définie. Elle était de 20.700 hectares en 1927 dont la moitié (103.000 hectares) se trouve dans la zone médiane et le reste est presque réparti entre la vallée d'Annapolis (32.000 hectares), la péninsule atlantique (38.000 hectares) et l'île du Cap Breton (34.000 hectares) (2). Cette surface représente 71 % de l'aire des terrains cultivés (3). La proportion des herbes par rapport aux cultures est très élevée, surtout dans les zones de fertilité moyenne ou médiocre, en particulier dans toute la zone atlantique et dans l'île du Cap Breton.

(1) Dept. Nat. Res. *Facts and Figures*, p. 8.

(2) Calculé d'après les informations communiquées par le Dominion Bureau of Statistics.

(3) *Rep. Dept. Nat. Res.*, 1927, p. 15.

Elle est plus faible dans les régions riches : zone médiane et vallée d'Annapolis. Les herbages n'acquièrent là d'importance prédominante que dans les districts spécialement favorables (marais). La surface totale occupée dans le passé, pour laquelle des chiffres exacts sont d'ailleurs difficiles à donner, a augmenté de manière régulière, bien que modérée depuis un demi-siècle.

On peut distinguer en Nouvelle-Ecosse quatre types d'herbages d'importance très inégale. Les prairies artificielles, annuelles ou bi-annuelles sont presque insignifiantes. Comme on ne pratique qu'exceptionnellement une méthode de rotation impliquant une succession de céréales, de racines alimentaires et de champ de légumineuses, le trèfle qui forme une des composantes traditionnelles de ce système ne se rencontre que fort rarement. Par contre, les herbages semi-permanents, cultivés, semés par le fermier et maintenus cinq, six ans (ou plus) avant d'être labourés et de faire place à une céréale ou à quelque autre culture, sont la forme la plus fréquente que l'on rencontre dans les régions activement exploitées par les fermes mixtes. C'est sous cette forme typique que les herbages se combinent aux cultures en Nouvelle-Ecosse. Mais les herbages qui sont les plus importants et les plus répandus sont les pâturages permanents améliorés : il s'agit d'espaces laissés continuellement en herbes, mais sur lesquels parfois à des intervalles d'ailleurs extrêmement éloignés, l'exploitant (ou son prédécesseur ou son successeur) sème un mélange vivace. Quelquefois le fermier utilise des engrais et quelquefois aussi il travaille à extirper les mauvaises herbes. Il s'agit en somme d'un entretien plus ou moins sporadique du pâturage. L'irrigation n'est pas nécessaire dans ce pays humide. Dans les terrains bas (marais) le drainage est ordinairement indispensable. Enfin, il existe des pâturages permanents qui se trouvent à l'état naturel et ne font l'objet d'aucun soin. On en rencontre une certaine étendue dans presque toutes les fermes. La valeur

de leur rendement est en général médiocre en qualité mais important par suite de leur large diffusion.

Les plantes qui se rencontrent dans les herbages de Nouvelle-Ecosse se trouvent presque toujours à l'état de mélanges. Les plus importantes sont d'abord celles qui appartiennent au groupe des trèfles (trèfle blanc, rouge, hybride). Le trèfle blanc vivace, indigène dans de nombreux districts, est particulièrement abondant. Le trèfle hybride — appelé *alsike* (du suédois) — est semé et considéré avec très grande faveur par les fermiers. Les trèfles sont excellents pour les vaches laitières dont l'élevage est le plus répandu dans le pays. Ils présentent un certain danger s'ils sont broutés dans les champs humides mais ils fournissent un foin de première qualité. Comme toutes les légumineuses, ils fixent l'azote de l'air dans le sol qu'ils enrichissent et sont de ce fait recherchés pour les pâturages semi-permanents. La *Kentucky blue grass* (*Poa Pratensis*) est une herbe très tendre, très fine, très riche, fréquente dans les marais. La fléole des prés est une des espèces les plus communément répandues. Les fétuques qui donnent de riches récoltes de bon foin abondent dans les pâturages permanents. La luzerne était presque inconnue en Nouvelle-Ecosse jusqu'à la guerre : elle jouit depuis quelques années d'une vogue et d'une extension extraordinaire (surtout dans les pâturages semi-permanents). Elle est cultivée presque exclusivement pour le foin dont elle donne deux ou trois abondantes coupes par an, de grande valeur pour la laiterie.

Les herbages sont exploités en partie pour le foin et en partie pour la pâture directe des animaux. Le foin est plus important que la pâture à cause de la longueur et de la rigueur de la mauvaise saison qui confine la plupart des bestiaux de manière à peu près permanente à l'étable pendant cinq mois de l'année au moins. Il est nécessaire d'accumuler de fortes provisions d'herbe pour cette longue période. La fenaison constitue la grande affaire de la saison

d'été. Elle commence à la fin de juin et dure presque jusqu'au milieu d'août. La saison bat son plein vers le 25 juillet. Il y a presque partout des faucheuses mécaniques tirées par des chevaux. Le foin est séché, mis en meules et le plus souvent transporté dans des granges. Les animaux sont parqués dans des sections qui leur sont réservées (surtout dans les pâturages permanents, souvent non améliorés). Ils ont plus de liberté après la fenaison, mais dès le mois de novembre, ils rejoignent leurs étables.

La production totale du foin a été en 1927 de 725.000 tonnes métriques ce qui représente presque le double de la récolte de 1871 (402.000 tonnes) et un léger progrès sur la production d'avant-guerre (656.000 tonnes en 1911). Ce progrès provient moins d'une amélioration du rendement des récoltes que d'une augmentation de la surface occupée (1). En effet, le rendement reste médiocre : 3,5 tonnes à l'hectare. Une certaine quantité de foin de Nouvelle-Ecosse (surtout celui des marais) est expédiée en Angleterre et aux Antilles. Mais ce foin est souvent de qualité douteuse parce que les fermiers travaillant pour l'exportation ne renouvellent pas assez souvent leurs semis et laissent envahir leurs herbages par les mauvaises herbes. Aussi rencontrent-ils de sérieux concurrents dans les producteurs de foin de la province de Québec. Dans les dernières années, ceux-ci ont même pu envahir le domaine propre de la Nouvelle-Ecosse et trouver des acheteurs surtout à Sydney. De manière générale, les foins de Nouvelle-Ecosse servent essentiellement à nourrir les bestiaux de la région. Presque toujours chaque fermier produit ce qui est nécessaire à la consommation de sa ferme. Toutefois, il y a une assez forte proportion d'échanges locaux. Le foin des marais notamment, est produit en si grande abondance qu'il permet à ses proprié-

(1) « Field work shows that pasture increase is in acreage and not in quality ». *Report of the Dept. of Nat. Res.*, 1927, p. 96.

taires des ventes fructueuses. La valeur totale des foin s'était évaluée en 1927 à 10.400.000 dollars (1).

C. Cultures secondaires. — Céréales. Les céréales n'occupent qu'une place secondaire dans l'économie rurale de la Nouvelle-Ecosse ; elles viennent néanmoins au premier rang des récoltes faites dans les terrains de labours, aussi bien pour la surface qu'elles occupent que pour la valeur qu'elles représentent. Il est rare qu'elles fassent l'objet d'une culture intensive et régulière ; mais à des intervalles plus ou moins éloignés, les fermiers labourent une partie de leur sol — qui a été le plus souvent tenu en herbes pendant plusieurs années — et font un champ de céréales. Le labour et les semailles de printemps (mai) se rencontrent dans l'énorme majorité des cas. Les céréales d'automne sont l'exception et ont tendance à se réduire de plus en plus. En 1926-27, la proportion des labours de printemps était de 94 %, contre 6 % pour le labour d'automne (2).

La surface totale couverte en céréales en 1927 était de 55.600 hectares. La plus grande partie (62 %) se trouve dans la zone médiane ; les comtés de Pictou et de Cumberland sont de beaucoup les plus gros producteurs. Les bassins de Colchester-Hants et Antigonish-Guysborough en présentent aussi une très notable quantité. La vallée d'Annapolis-Cornwallis n'en comporte, malgré la fertilité générale du pays, qu'une proportion plus faible (13 %). La péninsule Atlantique n'en supporte que fort peu, si l'on considère surtout l'étendue couverte par la région (10 %). Les céréales ne se rencontrent là que dans les petits bassins schisteux relativement fertiles que l'on trouve surtout dans le comté d'Halifax (vallée de la Musquodoboit) et dans le comté de Lunenburg (New Germany).

(1) *Rep. Dept. Nat. Res.*, 1927, p. 16.

(2) Information communiquée par le Dept. of Nat. Res.

La section méridionale du pays en est presque complètement dépourvue. Dans l'île du Cap Breton (15 %) (1) les céréales se cultivent dans le comté d'Inverness et dans la partie Nord du comté du Cap Breton.

Parmi ces céréales, la plus importante est de beaucoup l'avoine. Elle occupe 45.000 hectares (2) c'est-à-dire 81 % de la surface couverte par les céréales. La récolte de 1927 était de 1.308.000 hectares ayant une valeur de 3.120.000 dollars. Elle est produite surtout dans les régions agricoles de la zone médiane. C'est la céréale fondamentale de Nouvelle-Ecosse. Depuis une cinquantaine d'années son importance a augmenté de manière régulière. La récolte de 1927 était à peu près le double de la récolte de 1881 (660.000 hectares). De nos jours ce mouvement tend à se prolonger dans la même direction, en dépit de quelques reculs temporaires.

Ensuite viennent avec une surface et une valeur infiniment moins considérable l'orge, le sarrasin et le froment, présentant tous les trois à peu près la même importance. L'orge occupait en 1927, 3.200 hectares, c'est-à-dire 5,7 % des céréales. La récolte était de 76.500 hectolitres ayant une valeur de 258.000 dollars environ. L'orge se rencontre un peu partout, mais surtout dans la zone médiane. Elle est à peu près stationnaire depuis un demi-siècle. Il y a des fluctuations annuelles dans la récolte comme dans la surface ensemencée, mais de manière générale, le déclin d'une année est compensé par une augmentation l'année suivante et *vice versa* ; si bien que dans l'ensemble, cette culture présente de remarquables caractères de stabilité qui impliquent d'ailleurs un déclin relatif au milieu du développement lent mais continu de l'agriculture.

Le sarrasin occupe 2.850 hectares (5,1 % de l'aire des

(1) *Report of the Dept. of Nat. Res.*, 1927, p. 16

(2) Calculé d'après les informations communiquées par le Dominion Bureau of Statistics.

(3) *Ibidem*.

céréales). La récolte de 1927 : 55.600 hectolitres avait une valeur de 171.000 dollars. Le sarrasin est cultivé presque exclusivement dans le Cumberland et dans les environs de Kentville (King's). Partout ailleurs il n'occupe que des espaces restreints. Il est en voie de recul assez net depuis un demi-siècle, mais il semble jouir néanmoins d'un regain de faveur depuis quelques années.

Le froment ne vient qu'au quatrième rang pour la surface occupée (2.800 hectares, soit 5 % de la surface des céréales). La récolte de 1927 était de 42.300 hectolitres d'une valeur de 180.000 dollars. La culture du froment est assez étroitement localisée. Il se rencontre seulement dans les régions les plus riches qui sont en bordure du détroit de Northumberland. Partout ailleurs on ne le cultive que de manière tout à fait sporadique et il souffre beaucoup de la concurrence des produits de l'Ouest Canadien. Sa surface a tendance à décliner lentement et régulièrement.

Le seigle n'occupe que 50 hectares (récolte 1927, 1.000 hectolitres). Il ne joue qu'un rôle tout à fait accessoire.

Les mélanges de céréales, ou dominant l'avoine et l'orge, ont tendance à se répandre de plus en plus et remplacent souvent soit l'une soit l'autre de ces dernières variétés. Ils occupaient en 1927, 1.700 hectares, surtout dans les comtés de la zone médiane.

Les céréales de la Nouvelle-Ecosse sont essentiellement produites en vue du marché intérieur local. Non seulement il n'y a pas d'exportation, mais encore les producteurs de la région ont à lutter contre la concurrence des céréales de l'Ouest (surtout pour le blé). Actuellement les agriculteurs concentrent leurs efforts sur les céréales qui servent à la nourriture des animaux : l'avoine est de beaucoup la plus importante. L'orge qui convient surtout à l'engraissement ne répond guère aux besoins des éleveurs locaux et n'entre que dans une faible proportion (souvent moins de 10 %) dans les rations de grain des animaux. Le sarrasin est employé en partie pour les bestiaux, en partie

pour la boulangerie de fantaisie. Le froment est surtout destiné à la consommation humaine. Il y a dans la province dix-huit moulins (1) à farine. La production locale de farine est loin de suffire aux besoins de la Nouvelle-Ecosse.

Pommes de terre. — Les pommes de terre ont constitué jusqu'à il y a cinquante ans la principale récolte de Nouvelle-Ecosse. Elles trouvent dans la province des conditions de végétation particulièrement favorables : le climat frais et humide prolonge leur période de croissance et leur donne une qualité supérieure : elles sont fermes, possèdent une haute valeur nutritive, et se conservent bien pendant longtemps. Le rendement est ordinairement très élevé : 158 quintaux à l'hectare. Les tarifs américains ont très fortement contribué à réduire cette culture qui n'occupe plus aujourd'hui que 12.800 hectares (ayant donné en 1927 une récolte de 2.000.000 de quintaux d'une valeur de 2.680.000 dollars) c'est-à-dire 4,5 % de la surface cultivée (2). Leur domaine d'élection était autrefois la vallée d'Annapolis-Cornwallis, dont le sol léger leur convient particulièrement. Elles ont cédé la plus grande partie du terrain aux pommiers. Elles y occupent néanmoins encore une vaste étendue surtout dans la section Nord-Est (vallée de Cornwallis). Partout ailleurs la pomme de terre se rencontre en quantités modérées mais régulières : aucune région n'est spécialisée dans ce genre de production, mais tous les fermiers en font pousser une certaine quantité dans leurs champs.

La pomme de terre est semée dans la deuxième partie de mai. C'est une des cultures les plus soignées par les cultivateurs de Nouvelle-Ecosse : ils lui accordent beaucoup plus d'engrais qu'à la plupart des autres produits. Le terrain est couvert de fumier de ferme puis des sillons sont tracés le plus souvent à la charrue. La pomme de

(1) Information communiquée par le Dept. of Nat. Res.

(2) *Ibidem.*

terre est rarement semée entière : on la coupe en fragments dont chacun comporte au moins deux œils. Puis le planteur va dans le champ, mesure les distances en plaçant un pied devant l'autre et chaque fois qu'il avance laisse tomber la semence devant son orteil. La récolte a lieu au mois de septembre.

La pomme de terre est depuis longtemps dans une situation à peu près stationnaire. Elle est surtout un article de consommation locale. Les exportations qui autrefois constituaient l'objet essentiel de cette branche de l'agriculture et l'un des pivots économiques de toute la Nouvelle-Ecosse se réduit maintenant à fort peu de chose. Il y a néanmoins quelques expéditions notables vers l'Angleterre et vers les Antilles (les pommes de terre de la Vallée trouvent en particulier un bon marché à La Havane). Vers l'intérieur du Canada (Ontario) et aux Etats-Unis (Nouvelle-Angleterre) la demande se réduit à des pommes de terre de semence car la remarquable qualité des pommes de terre néo-écossaises est une garantie de rendement supérieur.

Turnips. — Les racines fourragères prospèrent en Nouvelle-Ecosse pour les mêmes raisons que la pomme de terre : elles y trouvent des conditions de climat très favorables. Elles sont regardées avec faveur par les fermiers qui leur consacrent beaucoup de leur attention — souvent même, dit-on, au détriment du reste et de leur ferme. Aussi les rendements sont-ils élevés. Les *turnips* occupent une situation tout à fait prépondérante. Les betteraves, qui pourtant seraient tout à fait appropriées à la laiterie qui constitue un des traits dominants de l'économie de la région, n'occupent qu'un espace insignifiant.

Au total les racines recouvrent 6.200 hectares (1927) soit 2,1 % de la surface cultivée. La récolte de 1927 était de 2.700.000 quintaux, ce qui fait un rendement de 534 à l'hectare (1). La plus grande partie se rencontre dans les

(1) Information communiquée par le Dept. of Nat. Res.

régions agricoles de la zone médiane et dans la vallée d'Annapolis mais les bassins fertiles de la pénéplaine Atlantique et de l'île du Cap Breton en contiennent aussi des quantités appréciables.

Les racines ont augmenté très régulièrement depuis un demi siècle. Leur surface a environ quadruplé depuis 1881 et leur rendement a également progressé. Depuis quelques années, cette culture semble en voie de stabilisation, mais il n'y a pas trace de régression.

Les *turnips* en Nouvelle-Ecosse sont semés assez tard au printemps, pour éviter les gelées, et récoltés au mois de novembre. Toutes les racines sont déterrées ; la partie supérieure est fractionnée à l'aide d'un long couteau et donnée immédiatement comme nourriture aux bestiaux. Le reste est emmagasiné, généralement dans les caves de la ferme. Les *turnips* sont uniquement produits pour la consommation locale. Ils servent de nourriture d'hiver pour les bestiaux. Ils sont donnés non seulement aux moutons mais aussi aux vaches, bien que leur consommation communie au lait un goût particulier. Ils ne donnent lieu qu'à des échanges locaux.

Légumes. — Parmi les cultures secondaires, les haricots occupent le premier rang (800 hectares en 1927). On en rencontre une petite étendue dans presque toutes les exploitations agricoles. Ils sont partout stationnaires ou en régression légère. Les pois ont moins d'importance encore (260 hectares en 1927).

Erable. — Les produits de l'érable, sans représenter une valeur très considérable (22.000 dollars en 1926) (1), offrent des traits originaux intéressants : les exploitations sont nombreuses surtout dans le Cumberland. Partout ailleurs, elles se rencontrent de manière sporadique. Une exploitation de dimension moyenne comporte de 300 à 500 arbres. L'érable se trouve mêlé à d'autres essences dans la section

(1) Chiffre communiqué par le Dept. of Nat. Res.

boisée (*woodlot*) de la ferme. Il n'y a pas de culture systématique et exclusive de l'érable : on l'utilise seulement là où il prédomine.

Au mois de mars ou d'avril la sève commence à monter. On enfonce alors dans l'arbre, à une hauteur de 1 m. 50 ou 1 m. 60 au-dessus du sol un tube de métal, à une profondeur de 2 ou 3 centimètres, jusqu'à l'aubier. Au-dessous est suspendu un récipient d'une capacité de 2 litres environ. La sève coule pendant trois semaines ou un mois. Elle est plus ou moins abondante selon que la saison est plus ou moins chaude. La sève ainsi recueillie journellement est mise dans des récipients sur un grand feu. Elle entre en ébullition et une partie de l'humidité s'évapore. Pour favoriser l'évaporation on se sert dans les meilleures exploitations de bassins très longs (2 mètres à 2 m. 50) très étroits (30 centimètres) et peu profonds. Dans les cas ordinaires, on se sert d'une simple marmite. Au bout d'un certain temps d'ébullition, la sève d'abord liquide a pris une certaine consistance : c'est le « sirop » d'érable. Une partie est mise à refroidir et conservée sous cette forme. Elle peut se conserver ainsi un an et plus. Une ébullition plus prolongée donne la « cire » d'érable. Elle est mise dans de petites boîtes rustiques rectangulaires faites traditionnellement d'écorce de bouleau. La cire d'érable est un produit délicat, tendre, de goût fin ; mais elle ne se conserve pas et durcit rapidement. Une ébullition plus longue encore amène la formation du « sucre » d'érable. La pâte devenue presque compacte est versée dans de petits moules et en se refroidissant donne de petits pains bruns.

Le sirop d'érable est très apprécié en Nouvelle-Ecosse où il constitue un objet de consommation courante ; 20 à 30 % de la récolte est vendu sous cette forme. La cire d'érable est une friandise très goûtée, pendant une courte période ; 10 % de la récolte est vendue de cette façon. Mais le sucre d'érable est le produit essentiel (60 à 70 % de la récolte). Il est utilisé surtout en pâtisserie pour parfumer

les gâteaux et aussi pour aromatiser la crème à la glace. Il est également mangé tel quel comme bonbon. En 1926, ont été produits en Nouvelle-Ecosse 13.800 litres de sirop et 14.520 kilogrammes de sucre d'érable. La plus grande partie est consommée en Nouvelle-Ecosse. Une petite proportion est toutefois expédiée aux Etats-Unis.

IV. — RÉGIONS AGRICOLES

La Nouvelle-Ecosse possède des types très divers de régions agricoles. Le plus célèbre est certainement le type des marais (marshes) que l'on rencontre tout autour de la baie de Fundy, sur le littoral et sur le bord des rivières qui coulent dans la région. C'est leur fécondité qui attira les premiers colons français au ^{xvii}^e siècle. Ils sont merveilleusement appropriés à la culture du foin et à l'élevage du bétail ; ils produisent aussi une petite quantité de céréales. Les arbres font complètement défaut. Aucune portion de leur surface n'est laissée inexploitée. Ils occupent en Nouvelle-Ecosse une superficie de 11. 300 hectares (1) mais ils ne constituent pas une région continue : ils pénètrent sous forme de longues bandes, quelquefois ramifiées, les autres régions agricoles à l'économie desquelles leur exploitation est souvent intimement liée.

La vallée d'Annapolis, appelée quelquefois le jardin de la Nouvelle-Ecosse, est dominée par la culture des fruits, surtout des pommes. Celles-ci règnent presque à l'exclusion de tout autre production dans la région qui se trouve autour de Berwick. Mais ailleurs les fermiers joignent à leurs vergers quelques autres cultures (pommes de terre, *turnips*, céréales) et entretiennent quelques bestiaux. Cette forme mixte s'accroît au fur et à mesure

(1) Ils occupent une aire bien supérieure dans le Nouveau-Brunswick : 19.000 hectares environ.



qu'on s'avance vers les extrémités de la vallée. Sur le bord du bassin de Minas et le long des deux rivières Annapolis et Cornwallis des marais couverts d'herbages riches s'étalent et par endroits pénètrent profondément au cœur de la région fruitière ; ainsi se trouvent juxtaposées les deux formes les plus riches d'exploitation agricole de la province. Tout le pays est jalonné de petites agglomérations constituant des marchés importants : Annapolis, Bridgetown, Middleton, Berwick, Kentville, Wolfville ; le village de Grand Pré, célèbre par l'expulsion des Acadiens en 1755 peut être rattaché à cette région.

En dehors des Marais et de la Vallée, la Nouvelle-Ecosse ne possède pas de zone agricole cultivée de manière continue. On trouve seulement çà et là des plaques de terrains exploités, plus ou moins denses et plus ou moins étendues suivant les régions. Les districts où les terrains exploités sont le plus nombreux se trouvent dans la zone médiane, sur la surface déprimée correspondant au niveau du deuxième cycle d'érosion : 1^o Dans cette région, le district de Windsor comprend des marais couverts de prés très fertiles s'étendant sur les rives de l'Avon presque jusqu'à l'embouchure. Des fruits sont produits sur les collines, mais le type de la ferme mixte est le plus répandu. 2^o Dans la vallée de la Shubenacadie, autour d'Elmsdale, de Milford, de Shubenacadie, de Stewiacke, on retrouve la combinaison des marais près de la rivière et des fermes mixtes sur les versants. Cette région est spécialisée dans la production du foin et du bétail et s'occupe surtout de fournir des produits de laiterie à Halifax. 3^o Truro est en même temps qu'un important marché, le centre d'un district prospère où dominent les fermes mixtes. Les marais de la Salmon River fournissent un foin très riche. Les procédés d'exploitation sont généralement perfectionnés. 4^o Au Nord du bassin de Minas les groupements agricoles d'Upper et Lower Economy sont obligés de joindre la pêche à la culture et à l'élevage. 5^o Autour de Pictou

et de New Glasgow sont produits quelques céréales et beaucoup de foin. Les agglomérations industrielles de la région fournissent un gros marché, l'agriculture n'y use pourtant pas souvent de procédés très perfectionnés. 6° Les environs d'Antigonish présentent sensiblement les mêmes caractères. 7° Tatamagouche est le centre d'une belle région où se rencontrent côte à côte les grains, le foin, l'élevage et la production des pommes. 8° Aux alentours d'Amherst s'étend une très large surface de marais, notamment près de Nappan, de Maccan et jusqu'à l'Ouest de la rivière Minudie où ils possèdent une telle fertilité qu'ils ont acquis le nom de « *Elysian fields* ». Le foin et l'élevage du gros bétail sont la spécialité du marsh ; les fermes mixtes se rencontrent sur les hauteurs voisines. 9° Auprès de Pugwash et de Wallace sont de bonnes fermes d'élevage.

Dans l'île du Cap Breton, les principaux districts agricoles se rencontrent : 1° autour d'Hawkesbury, spécialement dans les vallées de la rivière Inhabitant ; 2° dans les environs de Mabon et sur les bords du lac Aimslic ; 3° enfin sur toute la bordure occidentale du lac Bras d'Or, dans les environs de Whycocomagh, de Baddek et dans Boularderie Island ; 4° en relation avec les groupements industriels du Nord du comté de Cape Breton, on trouve des exploitations aux environs de Sydney et dans la vallée de la Mira River. Dans toute l'île du Cap Breton, les fermes mixtes avec prédominance du bétail constituent la ferme d'exploitation rencontrée presque partout.

La pénéplaine atlantique n'offre que de place en place des « intervalles » (ainsi nommés dans le pays) de terrains exploitables et exploités pour l'agriculture, au milieu de la stérilité et de l'âpreté générale. Ces régions agricoles correspondent le plus souvent aux portions schisteuses relativement tendres et quelquefois aussi à des districts localement recouverts de formations superficielles fertiles : 1° Dans le comté d'Halifax, la vallée de la Musquodoboit

présente des terrains schisteux de bonne qualité, bien cultivés par des fermiers actifs et intelligents. 2^o A l'intérieur des comtés de Lunenburg, de Queens' et d'Annapolis se trouve dans des conditions analogues un centre de bonne agriculture aux alentours de New Germany, Caledonia, Brookfield et Springfield. 3^o Sur la côte, tout autour de Mahone Bay, spécialement auprès de Chester, un petit district agricole doit son existence aux alluvions glaciaires superficielles. 4^o Enfin dans le Sud, tout autour de Yarmouth, surtout dans la vallée de la Tusket River, s'étend un district naturellement assez peu riche mais qui a été transformé par l'énergie de ses habitants (presque tous Acadiens, d'origine française) en une région agricole assez prospère. Il en est exactement de même des bords de la baie Sainte-Mary et de la vallée de la Sissiboo River. Les fermes mixtes dominent dans toutes ces régions.

*
* * *

Conclusion. — En somme, l'agriculture possède, sur une étendue limitée du territoire de la Nouvelle-Ecosse, de riches possibilités. De nos jours ces possibilités sont loin d'être exploitées au maximum. Les causes en sont partiellement historiques : la presque complète fermeture du marché de la Nouvelle-Angleterre, par des tarifs douaniers élevés, a récemment privé la province de son débouché naturel le plus voisin et porté le trouble dans son économie. La concurrence des produits de l'Ouest, consécutive à la constitution du Dominion du Canada est venu attaquer le marché intérieur même. Enfin des conditions géographiques, la position même de la Nouvelle-Ecosse à l'extrémité orientale du Dominion, au bout de lignes de communications dont la longueur est une source de dépenses inépuisables l'empêchent de tirer grand avantage de l'union économique avec les

grosses agglomérations humaines du Sud du Québec et de l'Ontario et de trouver là un débouché pour certains au moins de ses produits agricoles. Mais le plus sérieux facteur, peut être, est le manque de méthode, d'esprit d'entreprise, d'activité et de culture technique chez la plupart des fermiers. Les fermiers de Nouvelle-Ecosse ont en effet gardé beaucoup de traits communs avec les cultivateurs du vieux continent : ils vont lentement et ne s'adaptent pas vite à des conditions de vie transformée. Aussi dans l'ensemble, l'agriculture offre en Nouvelle-Ecosse un tableau généralement sombre avec deux ou trois points brillants. En somme la ferme mixte, qui est de beaucoup la forme la plus répandue n'a qu'une prospérité médiocre : cela tient en partie aux conditions naturelles : sol moyennement fertile, climat assez dur, concurrence de l'Ouest ; mais aussi et surtout au manque d'organisation et d'esprit d'initiative. Les pommes de la Vallée et le foin des Marais permettent localement dans des régions déterminées et nettement circonscrites le développement d'une réelle prospérité qui s'accompagne d'ailleurs alors d'un réveil de l'esprit de méthode et d'initiative. Dans l'élevage, le développement de la consommation du lait et l'extension du marché des fourrures ont ouvert quelques perspectives pleines de promesses mais où beaucoup reste à faire pour atténuer l'impression générale déprimante que donne l'ensemble d'une vue de l'agriculture en Nouvelle-Ecosse.

CHAPITRE IV

BOIS

La Nouvelle-Ecosse semble bien avoir été primitivement recouverte d'un manteau continu de forêts. Les quelques exceptions étaient sans doute les barres rocheuses stériles (surtout de quartzites) qui affleurent par endroits dans la pénéplaine et les étendues sableuses qu'on rencontre çà et là dans la zone granitique.

· **Répartition.** — Ces forêts ont été très fortement entamées depuis l'arrivée des Européens. Une partie a été éliminée par les défrichements. Une vaste étendue a été détruite par les incendies et les insectes. Enfin, certaines portions, après une exploitation peu prudente étant donné la nature locale du terrain, ne se sont pas spontanément régénérées et ont fait place à des étendues dénudées ou simplement couvertes de broussailles. On évalue aujourd'hui (1) la superficie de la forêt proprement dite à 2.600.000 hectares soit la moitié environ de la surface de la province (48 %). Si l'on ajoute les 400.000 hectares de « brûlés » et de terrains dénudés, naguère occupés par la forêt, et susceptibles de l'être

(1) L'estimation officielle publiée dans un rapport de la Conservation Commission (*Forest Conditions in N. S.*, 1912) remonte aux années 1909-1910. Mais il n'y a eu depuis lors que fort peu de changements. *N. S. Ressources*, p. 43.

0 50 100 Km.



O C É A N A T L A N T I Q U E

BOIS



Aires forestières

de nouveau et aussi 800.000 hectares de terrains boisés compris dans les fermes, on arrive à un total de 3 millions 800.000 hectares.

Il n'y a plus guère en Nouvelle-Ecosse (excepté peut-être dans l'île du Cap Breton, spécialement dans les comtés d'Inverness et de Victoria), de vastes étendues boisées continues analogues à celles qu'on rencontre dans la plupart des autres provinces du Canada. Mais, dans presque tous les districts, on rencontre des zones boisées de dimensions petites ou moyennes. Dans la pénéplaine, les régions granitiques présentent sur les sommets d'importantes étendues de « brûlés » et de terrains dénudés. Quand la forêt a été par accident ou par exploitation intense détruite sur de pareils sols, elle ne se reconstitue qu'avec beaucoup de peine. On y trouve néanmoins de grandes quantités de conifères : sapin baumier, dans les régions les plus élevées et les plus sableuses ; épinette et pruche dans les terrains plus déprimés et moins pauvres. Les quartzites présentent une très forte proportion de terrains dénudés. Les schistes offrent de bons terrains forestiers où les conifères (épinette, pruche, mélèze) se mêlent aux arbres à feuilles caduques (bouleau et hêtre). Dans les régions de roches tendres qui ont été fortement attaquées par le deuxième cycle d'érosion, le manteau forestier est plus riche et plus luxuriant. Les conifères dominent toujours (épinette, pruche, pin, cèdre) mais les bois durs (hêtre, érable, merisier, bouleau) acquièrent une plus grande extension. De manière générale, les premiers s'accommodent de sols pauvres sur les terrains élevés, les seconds occupent les sols plus riches dans les dépressions.

Essences. — De manière générale, les conifères ou bois tendres sont de beaucoup les plus répandus partout : ils occupent à eux seuls 750.000 hectares, c'est-à-dire 28 % de la surface des forêts. Les bois durs n'occupent

seuls que 200.000 hectares (7 % des forêts). Enfin les forêts mixtes où les deux types d'essences sont mélangés recouvrent 1.650.000 hectares (65 %), mais dans ces dernières les conifères dominent le plus souvent. On peut évaluer l'étendue des conifères comme équivalent à peu près aux deux tiers de la surface boisée. Bien que dans l'ensemble, les conifères dominent, ils occupent en Nouvelle-Ecosse une place proportionnellement bien moins considérable que dans la plupart des autres provinces canadiennes.

Parmi les conifères, l'arbre de beaucoup le plus important est l'épinette ; elle présente trois variétés : l'épinette rouge joue un rôle capital en Nouvelle-Ecosse. Elle possède un grain fin et est employée également comme bois d'œuvre et comme bois à pulpe ; elle se rencontre partout dans les sols moyennement riches, humides mais bien drainés. L'épinette blanche est moins abondante en Nouvelle-Ecosse ; on la trouve surtout dans les districts côtiers de Yarmouth, Digby, Guysborough ; elle est excellente pour la pulpe ; l'épinette noire confinée aux régions marécageuses est plus petite et moins importante ; on l'exploite surtout pour la pulpe et aussi pour le bois de mine. Ces trois variétés ensemble constituent à peu près la moitié du bois tendre de la province. Le pruche se rencontre surtout dans le Sud de la Nouvelle-Ecosse (Annapolis et Digby). Il est employé surtout pour les constructions grossières. Le sapin baumier se trouve un peu partout, mais surtout dans l'île du Cap Breton. Il est excellent comme bois à pulpe ; il est employé aussi pour la construction à bon marché. Le pin blanc et le pin rouge sont abondants surtout dans les comtés de Shelburne, de Queen's et de Lunenburg. L'un et l'autre donnent des bois tendres, faciles à travailler, employés pour la construction dans presque toutes les branches que comporte cette industrie. Le mélèze pousse dans les régions marécageuses, d'ailleurs en petite quantité.

Le cèdre est moins abondant encore. Il est employé pour les poteaux téléphoniques, les bardeaux et quelques pièces d'ameublement.

Parmi les arbres à feuilles caduques, le hêtre est de beaucoup le plus important. Il est beaucoup plus commun dans l'Ouest de la Nouvelle-Ecosse (North Mountains et zone médiane) que dans l'Est. Il donne du bon bois de construction. L'érable vient au second rang parmi les bois durs. Une variété (*Acer Saccharum*) produisant du sucre est très répandue dans le comté de Cumberland. De manière générale il est, comme le hêtre, plus commun dans l'Ouest que dans l'Est. Il est employé comme bois d'œuvre. Le merisier vient ensuite : il est considéré comme le meilleur bois dur de la province et se rencontre surtout dans l'Est où il est beaucoup plus fréquent que le hêtre ou l'érable ; le bouleau blanc est très commun dans les zones brûlées. Il sert à fabriquer des canots d'écorce et des outils de petites dimensions. Le peuplier est très fréquent dans les brûlés ; il est employé pour faire des boîtes ; une certaine quantité sert à faire de la pulpe.

Incendies. — Un des plus graves problèmes qui se posent à propos des ressources forestières de la Nouvelle-Ecosse est celui des incendies : ceux-ci se renouvellent régulièrement tous les ans et non seulement détruisent une grande quantité de richesses actuelles mais dans bien des cas compromettent aussi l'avenir.

Les causes des incendies de forêts sont nombreuses. La plupart du temps ceux-ci trouvent des conditions favorables pour se développer dans les terrains boisés présentant une grande accumulation superficielle d'herbes sèches, de mousses, de branches mortes, de terre végétale même. Si une sécheresse violente et un peu prolongée (*drought*) survient, le moindre accident provoque une conflagration : le plus souvent le feu est mis involontai-

rement par des coureurs des bois ou par des excursionnistes qui, après leur pique-nique, ont négligé d'éteindre complètement leur feu. Parfois les flammèches, issues d'un camp de défrichement où l'on brûle les souches, portent l'incendie à des distances considérables. On accuse même enfin quelquefois les locomotives.

Les arbres ne brûlent que très rarement dans un incendie de forêt. Les flammes courent à la surface du sol, consumant les feuilles mortes, les herbes et les broussailles plus ou moins desséchées. Le sol lui-même, surchauffé, finit par brûler presque comme de la tourbe, s'il contient une forte proportion d'éléments végétaux. Les branches inférieures des arbres et leurs feuilles sont aussi brûlées ; mais en règle générale, les troncs eux-mêmes ne brûlent pas : ils sont simplement rôtis ; cela suffit d'ailleurs ordinairement pour tuer les arbres. Seulement dans le cas des arbres résineux, les arbres prennent feu eux-mêmes. Le spectacle est alors, paraît-il, grandiose surtout s'il y a du vent. Lorsque l'incendie est terminé, on a un aspect très fréquemment rencontré et très caractéristique en Nouvelle-Ecosse. De grands troncs dénudés — plus ou moins calcinés si l'on a affaire à des résineux — se pressent les uns auprès des autres pendant quelques centaines de mètres ou quelques kilomètres, suivant l'amplitude qu'a atteinte la conflagration.

Les conséquences sont sérieuses : dès qu'une surface a été brûlée, elle est immédiatement envahie par des insectes et par des parasites (surtout des champignons microscopiques) qui trouveraient difficilement à s'installer dans une forêt saine, mais qui, de cette base, se répandent, rayonnent, pullulent aux alentours et commettent d'énormes dégâts tout autour de l'endroit atteint par l'incendie. D'autre part, dans l'endroit brûlé même, le bois mort se dessèche rapidement et bientôt forme un aliment naturel pour un nouvel incendie. Si bien que la même portion de la forêt est très souvent brûlée plu-

sieurs fois de suite. Dans ce cas, le sol, qui chaque fois prend une part modeste à l'incendie, finit par être complètement calciné et stérile, impropre pour la croissance de toute espèce d'arbre. On a alors ce qu'on appelle dans le pays un *barren*, irrémédiablement et définitivement stérile.

La quantité de bois ainsi perdue est infiniment plus considérable que celle qui est éliminée par les coupes. Il est très difficile de l'évaluer en chiffres, mais elle semble bien être sept ou huit fois plus dévastatrice que l'exploitation humaine. Les deux actions combinées tendent à réduire très rapidement les ressources forestières de la province. On a calculé que si rien n'est fait contre le feu, les insectes et les champignons (et jusqu'à présent fort peu de chose est fait), si l'exploitation est maintenue à son taux actuel, les forêts de Nouvelle-Ecosse seront pratiquement épuisées dans 50 ans (1).

Toutefois, de manière naturelle et spontanée, la forêt tend à se reconstituer d'elle-même : tout d'abord repoussent de petites plantes dont les graines sont transportées facilement par le vent ou par les oiseaux dans leurs déjections (notamment la myrtille et autres espèces buissonneuses produisant des baies) puis au bout d'une dizaine ou d'une quinzaine d'années apparaissent des peupliers, des merisiers, des sapins et autres essences peu exigeantes — enfin longtemps après, si le sol est favorable se développent des épinettes, des érables, des hêtres, des bouleaux. Comme ils sont plus forts et plus résistants que les arbres précédents, ils arrivent à la longue à les éliminer.

En Nouvelle-Ecosse, le morcellement de la topographie qui est coupée de lacs et de rivières, la présence de nombreux groupements humains qui interrompent la continuité de la zone forestière et la divisent en sections plus

(1) Roy. Comm. on Pulpwood, p. 26.

ou moins isolées les unes des autres, l'humidité générale du climat empêchent la propagation de grandes conflagrations analogues à celles qui dévastent périodiquement les forêts du Québec ou de l'Ontario.

La lutte contre les incendies n'est pas très largement organisée ; le gouvernement nomme et paye un *Provincial fire officer* ; il a pour subordonnés des *Chief fire rangers* nommés par les municipalités et payés en partie par les municipalités et en partie par le gouvernement. Le *Chief fire ranger* de chaque district a sous ses ordres des assistants appelés *sub chief fire rangers*. Les municipalités se procurent l'argent pour les payer et pour équiper les autos et autres machines, en levant une taxe de 1/2 cent par acre du terrain boisé qui se trouve dans leurs limites. Depuis quelque temps on a élevé dans les districts les plus boisés, des tours d'observation permettant de découvrir et de localiser tout foyer d'incendie commençant. Mais le meilleur extincteur est la pluie : par bonheur elle se fait rarement attendre longtemps en Nouvelle-Ecosse.

Propriété. — Le trait caractéristique de la propriété forestière en Nouvelle-Ecosse est le fait que la plus grande partie des terrains boisés se trouve aujourd'hui entre les mains de particuliers : cela tient essentiellement à ce que la province a été colonisée à une époque relativement reculée où l'on attachait moins d'importance que de nos jours au contrôle de l'État sur les ressources forestières et où l'on accordait très facilement des concessions. On rencontre dans la région trois types de propriété : une faible étendue (300.000 hectares c'est-à-dire 7,9 % de la surface boisée) (1) appartient à la province de Nouvelle-Ecosse. Elle est d'ailleurs découpée

(1) Pour l'ensemble du Canada les forêts non aliénées représentent 2.510.000 kilomètres carrés, 80 % du domaine forestier.

en petites sections discontinues et n'a dans l'ensemble qu'une faible valeur économique. Une étendue légèrement plus considérable (320.000 hectares, 8,5 % de la surface boisée) (1) est louée pour un prix infime (80 cents par acre ordinairement) à des particuliers, la plupart du temps par des baux renouvelables d'une durée de 20 ans ; la province garde un droit théorique de contrôle sur l'exploitation, mais en fait n'émet jamais de règlements à ce sujet. Enfin la plus grande partie : 3.180.000 hectares, 83,6 % de l'ensemble a été purement et simplement aliénée *in fee simple* au profit de particuliers (2)

Les exploitants peuvent se diviser en trois catégories : les gros exploitants, ayant des étendues de plus de 100 acres (404 hectares) sont au nombre de 329. Ils ont entre les mains 1.500.000 hectares, 40 % environ du domaine forestier de la province et, du point de vue de l'industrie du bois, ils ont une importance prépondérante ; 1.100.000 hectares des terrains ainsi exploités (73 %) sont entre les mains de Canadiens, 400.000 hectares (27 %) sont entre les mains d'étrangers, surtout Américains. Une deuxième catégorie comporte les petits exploitants ayant de 200 à 1.000 acres (80 à 404 hectares environ) ils sont au nombre d'un millier ; ils n'ont que peu d'influence sur le développement industriel. Enfin il existe une multitude de parcelles inférieures à 80 hectares : elles constituent la plupart du temps le *woodlot* attaché à presque toutes les fermes (3). Ces exploitations en miniature ont une réelle importance économique car elles fournissent de bois de chauffage, de matériaux de construction et de réparation, la grosse majorité des

(1) Dans tout le Canada les forêts louées recouvrent 380.000 kilomètres carrés ; 12 % du total et les forêts qui sont la propriété de particuliers ne représentent que 240.000 kilomètres carrés, soit 8 % du domaine forestier.

(2) Roy. Comm. on pulpwood. *Report*, p. 12.

(3) Royal Comm. on pulpwood. *Rep.*, pp. 14-16.

petits fermiers qui y trouvent un appoint matériel appréciable. Du point de vue de l'industrie du bois, elles jouent un rôle secondaire.

Exploitation. — L'action gouvernementale sur les forêts est réduite à sa plus simple expression : il n'existe aucun service forestier à proprement parler, aucune plantation, aucune administration forestière régulière. Le grand nombre des feux de forêts a provoqué la formation d'un organisme travaillant sous la direction du *Commissioner of Forests and Game*. Mais il n'y a aucun ingénieur spécialisé en fonction. La Nouvelle-Ecosse ne dépense que 8 à 10.000 dollars par an pour la protection des forêts ; la plus grande partie de cette somme est employée à payer le *Commissioner* et ses aides et à imprimer de petites affiches de propagande invitant les excursionnistes à éteindre leurs feux.

Les ressources forestières de la Nouvelle-Ecosse, se trouvant livrées presque sans contrôle aux mains de particuliers, ont été exploitées de manière intensive — quelquefois exagérée — souvent peu méthodique. Malgré cette exploitation abusive et les pertes causées par les incendies, les réserves de bois de la province sont évaluées à 11.000.000 milliers de pieds mesure de planche (1), dont un tiers de bois durs (3.500.000 m. p. m. p.)

(1) Il existe une grande diversité de mesures pour le bois. Pendant longtemps l'unité la plus employée a été la « corde » représentant 128 pieds cubes. Depuis quelque temps une unité très populaire dans la province de Québec, le « pied mesure de planche » valant environ, $1/500$ de corde (12 pouces $\times$ 12 pouces $\times$ 1 pouce) s'est répandue en Nouvelle-Écosse. Très souvent on adopte aussi le millier de pieds mesure de planche (m. p. m. p.). L'emploi de l'une ou l'autre unité est une affaire de choix : le gouvernement et les pulperies préfèrent généralement la corde. Les forestiers et les marchands de bois d'œuvre aiment mieux la mesure de planche. Le pied cube est aussi quelquefois usité. Pour mettre fin à la confusion on a proposé d'introduire une nouvelle mesure : le *Cunit* valant 100 pieds cubes de bois compact.

et deux tiers de bois tendre (7.500.000 m. p. m. p.). Cela ne représente que 2,2 % des réserves totales du Canada (483.00.000 m. p. m. p.) où les bois tendres constituent les neuf dixièmes et les bois durs un dixième seulement de l'ensemble (1).

Coupes. — Le premier stade de l'industrie du bois est l'abattage en forêt. La coupe a lieu en Nouvelle-Ecosse, généralement à la fin de l'automne ou pendant l'hiver, lorsque l'absence de feuillage dans les sous-bois, un sol bien ferme et le plus souvent couvert de neige rendent les opérations plus faciles. Les arbres sont abattus, dépouillés de leurs branches et conduits jusqu'au lac ou à la rivière la plus proche. Pour cela, le bois est généralement mis sur des traîneaux tirés par des chevaux. Les tracteurs très répandus dans le reste du Canada sont peu fréquents en Nouvelle-Ecosse. Le flottage au printemps est le moyen le plus commode de convoier le bois depuis le chantier jusqu'à la scierie, la pulperie ou le centre d'exportation. Il est exceptionnel qu'une ligne de chemin de fer passe juste à proximité du terrain où s'effectue la coupe. Ce sont généralement des entrepreneurs spéciaux qui se chargent de convoier le bois, construisant pour cela les barrages nécessaires, remorquant les trains de bois à travers les lacs ou les portions dormantes des rivières. Chaque billot porte la marque distinctive de chaque chantier. Ils peuvent être ainsi délivrés finalement à leurs propriétaires respectifs.

Le *cunit* est employé en Nouvelle-Écosse... en même temps que les trois autres mesures. Les transactions donnent lieu à des conversions compliquées, d'autant plus difficiles qu'il n'y a pas de relation simple et définie entre les diverses mesures, mais que les coefficients de conversion varient suivant que le bois est en grume, ou écorcé, ou équari, ou scié en gros morceaux ou en petits, etc. Il est donc impossible de réduire les statistiques à une donnée commune.

(1) Roy. Comm. on pulpwood *Rep.*, p. 12.

Lorsque le bois est abattu, sa destination ultérieure (pulpe ou construction) est la plupart du temps inconnue. Elle n'est fixée que lorsque la vente est effectuée. Souvent une partie de la coupe est envoyée aux pulperies et les beaux troncs sont réservés pour le bois d'œuvre.

Bois à pulpe. — Le bois à pulpe constitue la branche la plus florissante de l'industrie du bois en Nouvelle-Ecosse. On emploie pour la fabrication de la pulpe cinq essences principales : l'épinette, le sapin baumier, le pruche, le pin (certaines variétés seulement) et le peuplier. On estime que les réserves de ces essences sur pied en Nouvelle-Ecosse sont de 29.000.000 cordes soit 2 % des réserves du Canada (1.418.000 cordes) (1). Mais le pruche et le pin, bien que convenant fort bien aux pulperies, sont le plus souvent utilisés comme bois d'œuvre et le peuplier est peu répandu et peu exploité. Les deux grandes essences de bois à pulpe sont l'épinette et le sapin. Elles représentent ensemble 25.000.000 cordes (2) dont 80 % seulement sont facilement utilisables, ce qui fait une réserve pratique de 20 millions de cordes environ. En 1926 il fut produit pour 160.800 cordes de bois à pulpe dont les trois quarts d'épinette. Le bois à pulpe se présente sous deux formes différentes : de gros billots de trois mètres, la plupart du temps convoyés à destination par flottage. Ces billots sont rarement écorcés en forêt. Ils constituent surtout la production des grandes exploitations. D'autre part on trouve une grande quantité de rondins longs de 60 centimètres à 1 m. 20, plus rarement flottés, transportés en traineau ou en chemin de fer, la plupart du temps écorcés en forêt et représentant surtout la contribution des petits producteurs.

Ce bois à pulpe est ou bien utilisé directement dans la

(1) Roy. Comm. on pulpwood, pp. 12 et 13.

(2) *Ibidem*, p. 14.

province ou exporté pour être transformé en pulpe à l'étranger. En 1926, 35,4 % seulement de la production ont été utilisés en Nouvelle-Ecosse (56.800 cordes) (1). L'industrie de la pulpe est d'origine assez récente dans la province ; elle n'y a d'ailleurs jamais acquis un très grand développement. Le recensement de 1891 mentionne pour la première fois deux petites usines en Nouvelle-Ecosse. Il y en avait quatre en 1901 et six en 1911. C'est vers cette dernière date que l'industrie s'est constituée sur ses bases actuelles d'ailleurs fort modestes. On retrouve le même nombre d'usines en 1921. Il y en avait huit en 1926. La quantité de pulpe produite varie d'année en année ; elle augmente de manière modérée : elle était de 19.000 tonnes en 1911, de 20.000 tonnes en 1913 ; après un déclin pendant la guerre qui fit descendre la production à 10.000 tonnes en 1918 il y eut reprise et la production monta à 37.500 tonnes en 1922 et à 47.600 tonnes en 1926 (2). C'est-à-dire que depuis le moment de l'organisation sérieuse de l'industrie dans la province (1911) la production a augmenté environ deux fois et demie. Dans la même période la production de l'ensemble du Canada passait de 496.000 tonnes (1911) à 2.229.000 tonnes (1926) (3), c'est-à-dire augmentait six fois et demie. La Nouvelle-Ecosse reste très en arrière par rapport aux autres régions productrices qui font des progrès gigantesques. La pulpe néo-écossaise ne représente que 1,5 % de la pulpe canadienne.

Des deux grands procédés de fabrication de la pulpe (mécanique et chimique) un seul, le premier, le plus primitif, est en usage en Nouvelle-Ecosse : le bois écorcé et nettoyé est maintenu par pression hydraulique contre la surface d'une meule rotative qui par frottement détache

(1) *Pulp and Paper indust.*, 1926, p. 58.

(2) *Roy. Comm. on pulpwood*, p. 106.

(3) *Ibidem*.

et désagrége les fibres. Celles-ci sont entraînées par un flux d'eau courante, tamisées et lavées. Le rendement moyen est de près d'une tonne de pâte pour une corde de bois. La pâte produite par ce procédé contient toute la substance du bois, dont une partie est peu durable ; de plus les fibres ont été généralement brisées et sont courtes. Cette pâte « mécanique » a une qualité tout à fait inférieure. Elle est ordinairement mélangée avec une certaine proportion de pâte « chimique » pour la fabrication de papiers grossiers. Il n'y a aucune fabrique de papier en Nouvelle-Ecosse et la pulpe est complètement exportée, presque entièrement aux Etats-Unis.

Les usines de fabrication de la pulpe emploient surtout la force hydraulique (15.700 H. P.) plus rarement l'énergie électrique (6.200 H. P.) exceptionnellement les machines à vapeur (130 H. P.). Comme l'énergie électrique est ordinairement dérivée des chutes d'eau, la situation des usines dépend de la proximité d'énergie hydraulique et de districts boisés comprenant une forte proportion d'épinette et des sapins. Ces deux facteurs se trouvent réunis sur certains points de la péninsule atlantique (Caledonia, New Germany, Weymouth, Sheet Harbor, Clyde River, Milton, Charleston) ou à la lisière de cette région (White Rock, près de Windsor). Les usines emploient en moyenne 500 travailleurs, tous des hommes, avec un maximum de 650 environ au printemps, quand arrive la grosse provision de bois coupée l'hiver, et un minimum de 300 pendant la morte saison d'automne. Elles possèdent rarement elles-mêmes de grandes exploitations de bois ; elles achètent 84, 1 % (1926) de leur consommation à des marchands de bois qui sont pour la plupart de petits exploitants, souvent de simples fermiers. Pour l'ensemble du Canada, les pulperies n'achètent que 42,8 % du bois qu'elles traitent ; elles sont propriétaires de 75, 2 % de leur consommation. Cette situation de dépendance presque complète des

usines vis à vis d'une multitude de petits vendeurs constitue un sérieux désavantage pour l'industrie de la Nouvelle-Ecosse.

La plus grande partie du bois à pulpe est exporté directement aux Etats-Unis. La portion ainsi utilisée représentait 64,6 % de la production (103.900 cordes) en 1926. Dans les autres provinces du Canada, le bois tendre coupé dans les forêts de l'Etat, qui sont là très importantes, doit être transformé en pulpe avant d'être exporté. Cette mesure a pour objet de concentrer une grosse industrie de la pulpe sur le sol canadien et en fait cette industrie s'est en conséquence très fortement développée dans tout le Dominion. En 1914, la moitié du bois de pulpe produit au Canada était transformée en pulpe et la moitié était exportée en grume. En 1926 (1), la proportion était de 75 % transformés en pulpe au Canada et 25 % exportés brut. Mais partout, le bois coupé sur les terres des particuliers peut s'exporter librement (2). Or, en Nouvelle-Ecosse les terrains boisés appartenant à l'Etat sont absolument insignifiants et une mesure analogue à celle qui existe dans les autres provinces serait ici sans résultat. En fait l'exportation du bois à pulpe y est pratiquement libre. Cette situation particulière a amené dans les dernières années une formidable exploitation des richesses de bois tendre de la province. Ce sont surtout des compagnies américaines qui mettent de plus en plus la main sur les grosses exploitations, coupent de manière intensive et emportent le bois pour le traiter dans leurs usines des Etats-Unis.

Ce phénomène économique a eu pour résultat de provoquer en Nouvelle-Ecosse un puissant mouvement d'opinion : on craint la destruction trop rapide des forêts

(1) *Pulp and Paper indust.*, 1926, p. 68.

(2) Excepté en Colombie Britannique où il est sujet à une taxe élevée s'il n'est pas manufacturé au Canada.

de la province ; on regrette aussi de voir la matière première qui alimente une industrie prospère dans le reste du Dominion, servir ici surtout à entretenir une industrie américaine. On a proposé comme remède l'embargo pur et simple sur les expéditions de bois à pulpe ou encore l'imposition d'une forte taxe d'exportation. Mais les exportateurs de bois (représentés surtout par la Canadian Pulp wood Association) n'ont pas manqué de faire ressortir que la proportion de bois exportée était insignifiante par rapport au bois brûlé chaque année, que les Américains privés de bois installeraient leurs usines à pulpe au Canada ou encore s'adresseraient en Russie ou chez les Scandinaves pour faire marcher leurs fabriques et que de toute façon le Canada n'y gagnerait rien ou même y perdrait, que beaucoup de bois mangé des vers, utilisable sur un large marché, serait perdu sur un marché étranglé par l'embargo. Bref, rien n'a été fait. Mais le problème de l'embargo reste une des grosses questions économiques de la Nouvelle-Ecosse.

Bois d'œuvre. — L'industrie du bois d'œuvre a été naguère prospère dans la Nouvelle-Ecosse. Elle était une des industries néo-écossaises les plus importantes jusqu'à la fin du xix^e siècle (1). Elle est en décadence marquée depuis quelque temps. Une des raisons principales est à chercher dans le gaspillage des ressources naturelles : le déclin de la production tient moins à l'épuisement absolu du domaine forestier qu'à la difficulté de trouver de nos jours du bois de très bonne qualité. Les essences les meilleures pour le bois de construction sont, en Nouvelle-Ecosse, le pruche et le pin. Au début de la guerre (1914) ils représentaient ensemble encore 28 % des coupes. En 1926, ils ne constituaient plus que 19,5 % du bois de construction. Corrélativement, l'épinette, qui n'a qu'une valeur

(1) *Marit. Prov. since Confed.*, p. 77.

moyenne pour cet objet, passait de 60 % à 68,5 % (1) dans la même période. Les bois durs sont comparativement très répandus dans la province et leur importance relative augmente étant donné l'exploitation intense des bois tendres et la facilité avec laquelle la plupart de ces derniers deviennent la proie des incendies. Or ils sont peu recherchés comme bois de construction parce qu'ils sont difficiles à abattre, à transporter, à travailler et ont un marché infiniment moins étendu que les bois tendres. Aussi la production du bois de construction diminue-t-elle régulièrement : elle était de 279.000 milliers de pieds m. p. en 1914 — elle tomba à 220.700 m. p. m. p. en 1926 — à 176.300 m. p. m. p. en 1918, remonta temporairement à 270.100 m. p. m. p. en 1920, pour revenir à 101.400 m. p. m. p. en 1922 (2), à 120.700 m. p. m. p. en 1924 (3) et 94.300 m. p. m. p. en 1926 (4), soit 2,2 % de la production canadienne (4.185.100 m. p. m. p.) (5).

Parmi les essences utilisées, l'épinette est de beaucoup la plus importante (64.600 m. p. m. p. = 68,5 %). Le pruche (11.500 m. p. m. p. = 12,2 %), le merisier (6.300 m. p. m. p. = 6,7 %) et le pin (5.600 m. p. m. p. = 6,3 %) viennent immédiatement ensuite et constituent, avec l'épinette, les espèces principales. Mais sont utilisés aussi le sapin baumier (1,8 %), le hêtre (1,6 %), l'érable (1,3 %), le bouleau (1,2 %), et enfin le frêne, le chêne et le peuplier (0,1 %). Dans l'ensemble les bois tendres représentent 83.700 m. p. m. p. (89 %) et les bois durs 10.600 m. p. m. p. (11 %) (6). Pour l'ensemble du Ca-

(1) D. B. S. *Lumber Industry*, p. 26.

(2) Roy. Comm. on pulpwood, p. 21.

(3) *Marit. prov. since Confed.*, p. 62.

(4) *The Lumber industry*, p. 31.

(5) *Ibidem*, p. 27.

(6) *Ibidem*, p. 31.

nada, les proportions respectives sont 95 % et 5 %.

Le travail du bois d'œuvre se décompose en trois divisions principales, la plupart du temps solidaires et très souvent confondues dans une même exploitation : le sciage, la confection des lattes et la confection des bardeaux.

Les scieries sont en général de petites dimensions. La tendance est vers la multiplication de ces installations sous des formes de plus en plus réduites. La scie rotative mue à la vapeur ou par un moteur est le grand instrument de travail. Elle est mobile, se démonte facilement et permet les déplacements pour l'exploitation sur place des plus petits coins de forêt. On amène de moins en moins le bois aux scieries et de plus en plus les scieries dans les bois. Les grandes scieries (mues ordinairement par la force hydraulique) perdent de leur importance économique. Quand l'une d'entre elles est détruite par accident (par le feu, par exemple) il est rare qu'elle soit reconstruite. Il y a en Nouvelle-Ecosse 264 scieries (1926), c'est-à-dire près de 10 % du nombre des scieries du Canada (2515) (1).

Les fabriques de bardeaux (*shingles*) produisent 12.000.000 (1926) (2) de ces planchettes rectangulaires qui, se recouvrant l'une l'autre comme les écailles d'une broigne mérovingienne, constituent un des modes les plus courants de couverture pour les toits et les parois extérieures des maisons de Nouvelle-Ecosse et d'autres régions canadiennes. La production néo-écossaise ne représente que 0,4 % de la production canadienne (3.299.400.000 en 1926) (3). La plupart des bardeaux sont faits en épinette, en

(1) D. B. S. *Lumber Indust.*, 1926, p. 50. La comparaison avec la faible proportion (2, 2 %) du bois de construction exploité dans la province par rapport à l'ensemble du Dominion met bien en relief le phénomène de multiplication de petites scieries caractéristique de la Nouvelle-Ecosse.

(2) *Ibidem*, p. 42.

(3) *Ibidem*.

sapin baumier ou en pruche. La fabrication s'effectue dans de petites usines dont la plupart ne sont qu'une succursale de quelque entreprise de scierie.

Les lattes sont souvent considérées comme un sous-produit, un moyen d'utiliser des fragments de bois qui seraient autrement perdus. Aussi trouve-t-on leur fabrication associée à la plupart des scieries. Toutefois certaines installations sont spécialisées dans ce genre de production. La Nouvelle-Ecosse en a fabriqué en 1926 environ 88.300.000, soit 6,4 % de la production du Canada (1.378.300.000) (1). Elles sont faites surtout d'épinette, de pin, de pruche et de sapin baumier.

Au total, il y a en Nouvelle-Ecosse 328 petites exploitations travaillant le bois d'œuvre. Elles sont caractérisées dans l'ensemble par leur multiplicité et leurs petites dimensions : elles sont plus nombreuses dans la Nouvelle-Ecosse qui travaille 93.400 m. p. m.p. que dans la Colombie Britannique qui travaille 2.103.300 m.p. m.p. et qui ne possède que 315 usines (2). Elles emploient en moyenne 1.200 travailleurs (3). La valeur de la production était de 1.837.000 dollars (1926) (4). Celle-ci est à peu près intégralement utilisée en Nouvelle-Ecosse.

Utilisations secondaires du bois. — Une quantité considérable de bois est employé pour le chauffage. Les parcelles boisées qui se rencontrent dans chaque exploitation agricole fournissent la plus grande partie du combustible domestique dans les campagnes. Dans les agglomérations importantes le chauffage central est établi presque partout et le bois est surtout employé dans les cheminées pour le plaisir des yeux. La consommation

(1) *Lumber Industry*, p. 42.

(2) *Ibidem*, pp. 26-27.

(3) *Ibidem*, p. 67.

(4) *Ibidem*, pp. 26-27.

totale est certainement importante mais on ne possède aucune information précise sur la quantité brûlée par an.

Les clôtures, les poteaux télégraphiques et les traverses de chemin de fer ont absorbé pendant longtemps une proportion notable — quoique fort mal connue — de la production du bois. De nos jours les utilisations du bois restent importantes bien que l'introduction du fil de fer soit en train d'éliminer les clôtures faites de poutres reposant les unes sur les autres et serpentant de manière sinueuse à travers la campagne : ; les poteaux télégraphiques et téléphoniques en bois, par contre, n'ont pas disparu : ils se trouvent jusque dans les plus importantes artères des plus grandes villes dont ils constituent une caractéristique — sinon un ornement — des plus remarquables. Les traverses de chemin de fer absorbent la plus forte quantité de bois.

Un certain nombre d'industries emploient le bois comme matière première essentielle : elles trouvent les éléments nécessaires presque intégralement dans la province ; mais la valeur des produits fabriqués provient surtout du travail qu'ils nécessitent.

Un premier groupe peut réunir les manufactures de caisses, de tonneaux et de paniers, toutes issues du même besoin d'emballage de certains produits locaux. Ces trois types de fabrication sont toutefois distincts les uns des autres.

Les caisses sont faite d'épinette, de sapin baumier ou de pruche. Le type de manufacture le plus curieux, et aussi le plus répandu, est celui qui utilise des machines coupant le bois, le rabottant, le sectionnant à des longueurs déterminées, pratiquant les entailles nécessaires pour l'assemblage, le tout de manière automatique. Ces caisses sont envoyées démontées au client. Celui-ci possède une machine, automatique aussi, qui assemble, cloue et termine l'ouvrage. Ce genre de fabrication trouve un gros écoulement sur le marché local où ces caisses servent sur-

tout à l'expédition du poisson. Il y a aussi une certaine exportation vers les Antilles.

Les tonneaux ont une grande importance économique régionale. Les douves sont faites d'épinette ou de sapin baumier, les cerceaux d'épinette ou de bouleau. Les tonneaux fabriqués en Nouvelle-Ecosse servent à renfermer surtout des pommes, des pommes de terre et aussi du poisson. Ce fait explique la localisation des tonnellerie qui sont presque toutes dans la zone agricole médiane et dans la vallée (Berwick, Windsor, Kingston, Weston, Hantsport) ou encore sur le bord de la mer (Western Shore (Lunenburg), Issac Harbour (Guysborough) et aussi la médiocre qualité des produits : il ne s'agit pas de livrer des contenants soignés pour liquides mais des réceptacles abondants et bon marché pour solides. La tonnellerie de Nouvelle-Ecosse travaille uniquement pour le marché intérieur.

La fabrication des paniers est moins importante : elle trouve néanmoins un marché régulier par suite de l'emploi universel des paniers pour le commerce des baies. Le corps du panier est presque toujours fait de bandes de bois de peuplier ; les bords, les anses ou poignées sont en bouleau. Le plus grand centre de production est à Hantsport.

Les constructions de voiliers en bois ont autrefois constitué une des principales industries de Nouvelle-Ecosse. Elles se trouvaient éparpillées dans une multitude de petits ports à la prospérité desquels elles contribuaient beaucoup. La généralisation de l'emploi de l'acier pour constructions navales et la rareté croissante du bon bois ont très fortement réduit cette industrie. Elle est à peu près confinée à la fabrication de dories (une spécialité de Shelburne) et d'autres bateaux de pêche jusqu'au schooner inclus. Le pin est l'arbre le plus employé pour la coque et les planches du pont parce qu'il se dilate et se contracte relativement peu. L'épinette le remplace quelquefois mais est surtout adaptée aux boiserie intérieures.

rieures. Le bouleau trouve une place importante dans la confection de la quille, des pièces de poupe et de proue et de la carcasse. Les principaux centres sont Shelburne, Lunenburg, Liverpool, Port Hawkesbury, Metegham (Comté de Digby). Quoique sur ces points on ait une petite production encore bien vivante, elle n'est malgré tout que l'ombre de ce qu'elle fut aux environs de 1875.

La manufacture de wagons pour voyageurs et pour marchandises, de charrues à neige, etc., emploie surtout du bois dur : l'essence la plus importante est une variété de pin appelé *hard pine*. Elle sert pour la charpente des charrues à neige et des wagons ordinaires ; elle double à l'intérieur les wagons construits en acier ; l'épinette ne sert que pour les planchers et les banquettes ; le toit et les flancs des wagons de marchandises sont souvent en sapin Douglas ; pour les wagons de luxe, l'intérieur est garni d'acajou, de cerisier, de noyer et de chêne. Plus de la moitié du bois employé dans cette industrie est importé dans la province : le *hard pine* et le noyer viennent des Etats-Unis, le sapin Douglas de Colombie Britannique, le cerisier de l'Ontario, l'acajou d'Amérique du Sud (par les Etats-Unis (1). Les centres de cette industries se trouvent à Amherst et à Trenton.

Le bois trouve aussi une application importante dans l'intérieur des maisons. Une branche de cette industrie n'est pas nettement distincte de l'industrie du bois de construction. Elles s'en différencie pourtant par la qualité du travail requis : c'est celle qui traite des portes, des fenêtres, des escaliers, des boiseries intérieures. Le plus souvent, ces articles sont fabriqués par l'association d'une scierie, d'une usine de rabotage et d'une manufacture. Le pin est le meilleur bois pour cet usage, mais aussi le plus cher ; l'épinette est l'espèce la plus employée ; le pruche et le sapin fournissent des produits bon marché

(1) *Wood using industries in Marit.*, p. 40.

et de qualité inférieure. La confection des planchers quoique se rattachant à l'industrie précédente constitue un département indépendant et spécialisé : le chêne est le bois favori, mais comme il est rare dans la province, il est assez rarement employé. Le bouleau et surtout l'érable fournissent la plus grande partie de la matière première. Enfin, les meubles sont le plus souvent en relation avec cette industrie de la construction intérieure. Il n'y a pas en Nouvelle-Ecosse d'entreprise fabriquant le beau mobilier. Le meuble de bonne qualité est importé ; le produit bon marché est seul manufacturé sur place. L'épinette sert à faire le mobilier de cuisine ; le bouleau, le hêtre, l'érable composent les meubles très bon marché ou les parties invisibles des meubles moyens ; le chêne, le noyer, l'acajou (importés des Etats-Unis) recouvrent l'intérieur des derniers.

Enfin, le bois trouve quelques applications dans la mécanique. Ses qualités isolatrices le font employer pour les poignées et les points de friction (bouleau et épinette). Dans la fonderie on établit en bois (pin blanc ou merisier) le modèle sur lequel est monté la matrice qui reçoit la fonte. Les poulies de bois autrefois fabriquées en grandes quantités pour les navires ont reculé beaucoup devant les poulies métalliques américaines ; elles trouvent néanmoins toujours un petit débouché dans les ports de pêche. Peu d'instruments agricoles sont fabriqués dans la province. Mais ceux qui sont importés des Etats-Unis ou de l'Ontario ont souvent besoin de réparations effectuées surtout avec l'érable.

Toutes ces industries secondaires du bois se trouvent dispersées dans une multitude de localités, correspondant la plupart du temps aux principales agglomérations humaines du pays. Elles travaillent presque toutes pour le marché local : répondant à des besoins permanents du pays, elles sont de nos jours dans une période de stabilité, sur un pied de développement assez modeste.



En somme, l'industrie du bois marque en général une grande décadence dont les causes sont : en partie l'épuisement naturel des ressources forestières, en partie une modification des conditions générales du marché. Il y a un demi-siècle, les constructions navales en bois jouaient un rôle de premier ordre dans l'économie de la Nouvelle-Ecosse ; les inventions modernes ont ruiné cette industrie. Le bois de construction a eu longtemps, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, une place prépondérante parmi les productions de la province ; la rareté croissante des essences de valeur réduit régulièrement aujourd'hui l'importance de cette branche de production. De nos jours, l'industrie du bois se tourne de plus en plus vers l'exploitation du bois à pulpe ; mais la fabrication de la pulpe même est encore peu avancée et la plus grande partie des matières premières va alimenter une riche industrie américaine, ne laissant aux Néo-Ecossais que le bénéfice de la coupe et du transport. Dans l'ensemble, on estime que la valeur totale des produits du bois est d'environ 15 millions de dollars (1926) soit un peu plus de 11 % (1) du revenu économique total de la province. Presque rien n'est accompli pour renouveler les ressources forestières et même fort peu est fait pour protéger celles qui subsistent. Les Néo-Ecossais néanmoins s'adaptent peu à peu aux conditions modernes du marché, mais l'adaptation est lente.

(1) Dept. Nat. Res. *Facts and Figures*, pp. 13 et 14.

CHAPITRE V

MINES ET INDUSTRIES

Les conditions actuelles de l'industrie dans la Nouvelle-Ecosse ont été en très grande partie déterminées par les circonstances historiques du développement économique de la province. Pendant longtemps, la Nouvelle-Ecosse a constitué un tout économiquement indépendant, ayant à pourvoir en grande partie à ses propres besoins. Son isolement géographique était la cause essentielle de cet état de choses mais les barrières douanières qui l'ont entourée jusqu'à la Confédération agissaient dans le même sens. Aussi se sont développées de bonne heure une multitude de petites industries utilisant sur place les ressources extrêmement variées du sous-sol et du sol. Ces petites industries connurent avant la Confédération, et même pendant les années qui la suivirent immédiatement, une réelle prospérité. Aucune d'entre elles n'était d'ailleurs très développée et l'organisation des entreprises était souvent élémentaire. Mais à une période où la puissance de production industrielle mondiale était encore relativement modeste et celle du Canada en particulier extrêmement réduite, elles pouvaient se maintenir et même prospérer sur une petite échelle en prenant pour base les ressources locales et pour débouché les besoins locaux ou régionaux.

A la fin du ^{xix}^e siècle une grande transformation a lieu par suite de la mise en contact de l'industrie néo-

écossaise avec la grande industrie moderne qui prend à ce moment toute sa puissance.

Un double phénomène se produit alors : l'une des industries de la Nouvelle-Ecosse, celle du charbon et de l'acier, se trouve assez puissamment pourvue de ressources naturelles pour pouvoir se lancer dans la grande production et faire figure de compétiteur sérieux sur le marché de l'industrie mondiale. En même temps, elle est obligée de s'organiser — avec plus ou moins de difficultés — selon les méthodes modernes. Mais toutes les autres industries souffrent cruellement : elles ont beaucoup de peine à résister à la concurrence soit de l'étranger, soit du reste du Canada (Ontario et Québec) qui précisément à la même époque prennent tout leur essor. La plupart subsistent néanmoins mais avec des alternatives de courtes périodes de prospérité et de longues périodes de dépression. Elles restent pour la plupart sans organisation méthodique, mais persistent obstinément par suite de circonstances locales particulières à chaque groupe de production. Aussi l'industrie néo-écossaise présente-t-elle aujourd'hui un double aspect : on trouve, d'une part, une grande industrie équipée à la moderne, celle de la houille et de l'acier ; d'autre part, une multitude de petites entreprises s'occupant des produits les plus divers, sans organisation synthétique et sans coordination, mais possédant par leur nombre même une importance économique considérable, équivalente en fait, pour la vie de la province, si on les considère en bloc, à celle qu'on peut attribuer à la grande industrie métallurgique.

I. — CHARBON ET ACIER

L'extraction du charbon et la manufacture de l'acier sont deux formes d'activité économique très étroitement associées dans la Nouvelle-Ecosse. La question capitale,

qui domine tout le développement de ces industries, est celle de leur organisation sur une base rationnelle, cohérente et financièrement saine. De nos jours encore (1930) le problème occupe une place primordiale dans toute la vie économique de Nouvelle-Ecosse.

Organisation industrielle. — On peut distinguer dans l'histoire de l'organisation des industries du charbon et de l'acier quatre périodes :

1^o Jusqu'à 1892, s'étend ce qu'on pourrait appeler la période primitive : il n'y a pas d'exploitation économique importante du charbon avant le xix^e siècle. En 1826, Frederick, duc de Kent, criblé de dettes, fait appel à la générosité de son frère Georges IV qui lui donne pour soixante ans toutes les mines de Nouvelle-Ecosse (1). Le duc sous-loue immédiatement ces mines à un groupe de capitalistes anglais qui s'organisent en 1828 sous le nom de *General Mining Association* et commencent l'exploitation régulière du charbon dans les comtés de Pictou et du Cap Breton. Mais cette compagnie ne tarde pas à entrer en conflit avec le gouvernement local de Nouvelle-Ecosse. La *House of Assembly* demande plusieurs fois au roi que la province soit rendue maîtresse de ses mines. Après de longues négociations, la *General Mining Association* renonce en 1857 à son monopole et, moyennant compensation, abandonne ses droits sur toutes les mines excepté sur quatre petits territoires qu'elle continue à exploiter (deux au Cap Breton, un à Pictou, un à Springhill). A partir de 1858, les richesses minières de la province furent mises entre les mains d'une série de petites compagnies indépendantes les unes des autres. La plupart n'avaient qu'un petit capital, des équipements médiocres, des mé-

(1) Excepté celles qui étaient déjà en exploitation : il n'y en avait que deux, de faible importance, dans le comté de Pictou. R. DRUMMOND, *Minerals and Mining*, p. 172.

thodes arriérées. Pendant une trentaine d'années elles exploitèrent tant bien que mal les richesses minières, s'arrêtant parfois, reprenant ensuite, s'associant entre elles, se séparant, s'achetant, etc. La division des efforts empêchait tout rendement réellement productif.

2^o Période d'organisation (1893-1800). A la fin du xix^e siècle, des capitalistes sérieux entreprirent de grouper sous une forme moderne ces entreprises éparses. Tout d'abord, un groupe de capitalistes américains (1) constitua un syndicat qui, après négociation avec le gouvernement, se rendit acquéreur de presque toutes les mines de charbon du district de Sydney et sous le nom de *Dominion Coal Company* (1893), commença l'exploitation de la houille sur une large échelle.

Peu de temps après, un groupe de capitalistes canadiens et anglais constituait à côté une compagnie rivale. Dès 1872, avait été fondée à New Glasgow une petite entreprise métallurgique qui après plusieurs changements de nom (2) fusionna avec une compagnie de charbon du comté de Pictou (3) sous le nom de *Nova Scotia Steel Co* (1895). En même temps, cette compagnie réussissait à obtenir une très importante concession de mine de fer à Bell Island (petite île dépendant de Terre-Neuve). La compagnie associait ainsi l'exploitation de la houille à la production métallurgique, ce qui lui assurait de sérieux avantages.

Comprenant alors l'importance de la liaison charbon-acier, les capitalistes américains qui avaient fondé la *Dominion Coal Co*, sur la base du charbon seul, tour-

(1) De Boston dirigés par H. M. Whitney.

(2) L'entreprise fondée à New-Glasgow en 1872 s'appelait la *Nova Scotia Forge Co*. Les propriétaires fondèrent, à côté, en 1882, une autre compagnie, spécialisée dans la production de l'acier ; la *Nova Scotia Steel Co*. En 1889 les deux entreprises fusionnèrent sous le nom de *Nova Scotia Steel and Forge Co*.

(3) La *New Glasgow Iron, Coal and Railway Co.*, fondée en 1891.

nèrent les yeux vers les mines de fer et après plusieurs années de négociations finirent par acheter de la *Nova Scotia Steel Co*, une partie des gisements de Bell Island et formèrent en 1899 la *Dominion Iron and Steel Co*.

Bientôt après la *Nova Scotia Steel Co*, complétait son équipement économique en absorbant des entreprises charbonnières dans l'île du Cap Breton et ailleurs et en particulier ce qui restait de la *General Mining Association* (1900). Celle-ci changea alors de nom et devint la *Nova Scotia Steel and Coal Co*.

3^o Période de rivalité (1900-1921). La constitution de chacun de ces groupements était saluée dans l'opinion publique par des mouvements d'enthousiasme et d'espérance de grande prospérité économique — et aussi par d'âpres critiques et des querelles politiques au milieu desquelles on ne se ménageait pas les accusations de corruption — avec raison la plupart du temps et de tous les côtés. Les résultats furent assez décevants : il y avait en présence deux groupes d'intérêts rivaux qui se faisaient une guerre féroce : d'une part, les capitalistes de la *Nova Scotia Steel and Coal Co*, de l'autre les capitalistes de la *Dominion Coal Co*, et de la *Dominion Iron and Steel Co*. (Ces deux dernières compagnies, tout en conservant une existence individuelle et une certaine autonomie, furent réunies, en 1911, en une compagnie plus large qui prit le nom de *Dominion Iron and Steel Corporation* et au même moment les intérêts financiers canadiens (1) et anglais devinrent prédominants dans cette organisation qui avait été jusque-là surtout une affaire américaine). Les industriels de la *Nova Scotia Steel and Coal Co*, étaient partis de la métallurgie et avaient acquis du charbon. Ceux de la *Dominion I. S. Co* étaient partis du charbon et avaient entrepris la métallurgie. Mais pendant vingt ans leurs intérêts furent opposés sur toute la ligne. Des procès

(1) Surtout de Montréal.

quents et coûteux eurent lieu : les conflits étaient d'autant plus graves que les concessions minières des deux groupes rivaux étaient extraordinairement enchevêtrées. Il arrivait que la « N. S. S. C. Co », possédât en un certain endroit le filon supérieur, par exemple, et la « D. I. S. C. », le filon inférieur au même endroit (ou *vice versa*). Il y avait ainsi obligatoirement solidarité d'exploitation, puisque l'une devait miner sous l'autre ; l'une, ne pas laisser affaisser le plafond (1) trop tôt, tandis que l'autre devait conduire son travail assez vite pour permettre à sa rivale une extraction normalement rapide et complète de la houille exploitable. La mauvaise volonté de l'une ou de l'autre pouvait soit endommager, soit paralyser l'exploitation de la compagnie concurrente — ce que chacune ne manquait pas de faire chaque fois qu'il était possible. Il y avait, en outre, des deux côtés une multitude de frais inutiles provenant d'installations faisant double emploi : lignes de chemin de fer parallèles ; quais d'embarquement juxtaposés, etc. Aussi, jusqu'à la guerre, les résultats furent-ils médiocres. Ce n'est qu'avec la guerre et la fourniture des munitions que des bénéfices réels commencèrent à être enregistrés et en même temps s'atténua quelque peu l'esprit d'âpre compétition.

4^o Union (1924). Les difficultés économiques qui suivirent la guerre eurent pour résultat une combinaison des intérêts jusqu'alors rivaux. L'union fut en grande partie provoquée par le souvenir des ennuis et pertes de tout genre que la compétition avait fait éprouver à chacune des compagnies depuis le début du xx^e siècle. Lorsque la dépression d'après guerre se fit sentir, l'idée vint d'abord de supprimer par l'union les causes de friction qui avaient provoqué tant de dommages dans le passé ; bientôt se développa une sorte de grandiose idéalisme économique :

(1) Cf. ci-dessous : procédés d'exploitation.

on se persuada que l'union donnerait aux entreprises un formidable pouvoir d'expansion et inaugurerait pour l'industrie du charbon et de l'acier, une ère de prospérité sans précédent. Ainsi fut créée, en 1921, la *British Empire Steel Corporation*, devenue célèbre sous le nom de Besco. Besco fut fondée par des capitalistes anglais et canadiens (1) qui achetèrent une quantité suffisante d'actions ordinaires des différentes compagnies traitant du charbon et de l'acier pour acquérir un contrôle absolu de leur direction. Besco ne supprima et n'amalgama pas les compagnies précédentes : elle se superposa simplement à elles. Elle réunit dans une même administration la *Nova Scotia Steel and Coal Company* — la *Dominion Steel Corporation* (qui comprenait elle-même la *Dominion Coal Co* et la *Dominion Iron and Steel Co.*) — et enfin une grande entreprise de constructions navales les *Halifax Shipyards*. Les compagnies filiales de ces trois grandes séries d'entreprises étaient naturellement incluses aussi dans Besco.

Les difficultés commencèrent presque immédiatement : Besco, fondée avec trop d'ambition, avec un trop fort capital ne put rémunérer les actions qu'elle avait émises. Elle essaya de le faire grâce à des subterfuges financiers et à une compression des dépenses, notamment des salaires payés aux ouvriers. Ces procédés amenèrent des grèves et des conflits avec les travailleurs et aussi des scandales qui provoquèrent des enquêtes judiciaires où furent révélés de nombreux actes irréguliers. Finalement (2)

(1) Surtout de Montréal (Roy M. Wolvin, puis à partir de 1927, Sir Herbert Holt de Montréal et Wood, Gundy et Co., de Toronto).

(2) Le déclenchement de l'affaire fut produit par l'action de la *National Trust Co.* (de Toronto) qui possédait un certain nombre d'actions de la *Dominion Iron and Steel Co.*, et accusa (1924) Besco de mal administrer cette compagnie. Les tribunaux retirèrent la D. I. S. C. à Besco et la confièrent à la *National Trust*. Besco se trouva ainsi amputée d'un de ses membres. Plus tard (1926) la *National Trust* demanda que toute l'administration de Besco lui fut confiée — mais sans succès.

(1928), Besco fut soumise à une refonte qui n'est pas encore terminée (1930). D'après les plans actuels, une nouvelle compagnie appelée *Dominion Steel and Coal Corporation* absorbera Besco, la *Dominion Steel Corporation* et la *Dominion Iron and Steel Co.* La *Nova Scotia Steel and Coal Co.*, est contrôlée par la *Dominion Steel and Coal Corporation* et ses propriétés sont administrées par la corporation, mais elle garde une existence distincte parce qu'une entente parfaite n'a pas été encore réalisée sur tous les points (1930). Les rivalités d'autrefois sont aujourd'hui pratiquement éteintes. L'affaire est essentiellement entre les mains de gros financiers de Montréal et de Toronto. Le capital américain engagé dans les diverses entreprises agit de manière solidaire. Mais les adaptations intérieures ne sont pas encore terminées et l'organisation générale n'a guère donné jusqu'à présent que des promesses. En somme, l'industrie du charbon et de l'acier n'est pas encore entrée (ou entre peut-être seulement maintenant) dans une période d'organisation homogène et efficace. Jusqu'à présent, le défaut d'organisation a été de beaucoup la plus sérieuse cause de difficulté et d'arrêt dans le développement de sa prospérité : une époque inorganique a été suivie par une période de compétition ruineuse et dans les dernières années une mégalomanie compliquée d'actes au moins, douteux, a sérieusement compromis l'équilibre de la production. Une remise au point semble toutefois être actuellement en cours d'exécution.

La Houille. — Les réserves de charbon de la Nouvelle-Ecosse sont estimées à 9.719 millions de tonnes dont 2.188 millions sont certaines et 7. 531 millions sont probables (1). Cette quantité représente moins de 1 % des ressources totales du Canada (1.229. 256 millions de tonnes dont 413.817 millions, certaines, et 815.419 millions, pro-

(1) Dept. of Public Works. *Report on mines*, 1927, p. 288.

ables) (1). Pourtant, cette proportion est très loin de donner une impression exacte de l'importance économique relative des houillères de Nouvelle-Ecosse : ce sont les seuls gisements houillers de l'Amérique du Nord qui se trouvent sur le bord de la mer ; ils sont à proximité de riches mines de fer ; ils sont localisés dans une région de peuplement ancien, offrant une large main-d'œuvre disponible ; ils n'ont pas de concurrent immédiat dangereux.

Le charbon se rencontre en Nouvelle-Ecosse dans sept districts dont quatre seulement sont exploités de nos jours : ce sont les bassins de Sydney, de Pictou, de Cumberland et d'Inverness. La houille se rencontre aussi dans les comtés d'Antigonish, de Richmond et de Colchester.

Le bassin de Sydney est de beaucoup le plus important : il contient près de 80 % des réserves de charbon de la province et fournit actuellement environ les cinq sixièmes de l'extraction annuelle. Il s'étend sur une longueur de 56 kilomètres le long de la côte Nord-Est de l'île du Cap Breton. Il occupe une surface de 149 kilomètres carrés sur la terre ferme et une superficie presque aussi large sous la mer ; on estime que les couches sous-marines sont exploitables jusqu'à une distance de 8 ou 9 kilomètres du littoral. Les terrains qui le composent sont presque complètement exempts de failles. Ils sont assez consistants (grès et schistes) pour permettre sans danger l'exploitation à grande profondeur. Les ondulations qu'ils présentent sont douces et régulières. Les couches sont traversées par trois petits anticlinaux séparant quatre petits centres d'exploitation qui sont d'Est en Ouest : les bassins de Morien Bay (2) de Glace Bay, de Sydney Harbor (3) et de Bras d'Or. Ils renferment, au total, une épaisseur de 15 mètres de charbon réparti en une ving-

(1) M. J. PATTON, *Coal Ressources*, p. 4.

(2) Autrefois appelée « Cow Bay ».

(3) Quelquefois appelé « Langan ».



taine de veines constantes et régulières dont 6 ont 90 centimètres d'épaisseur ou plus (1).

Le bassin de Pictou, qui se trouve aux alentours de New Glasgow est plus petit : il ne renferme que 8 % des réserves de Nouvelle-Ecosse et ne fournit que 12 % de l'extraction annuelle environ. La structure géologique est ici extrêmement compliquée ; les couches sont fortement disloquées, les failles sont très nombreuses et offrent des rejets importants (allant jusqu'à 600 mètres) (2). Les veines sont très irrégulières, mais quelques-unes sont prodigieusement épaisses (3). Le district d'exploitation est divisé en trois petits bassins qui sont, d'Est en Ouest, le « Vale-district », l'« Albion district » et le district de « Westville ».

Le bassin du Cumberland renferme un peu plus de 9 % des réserves de la Nouvelle-Ecosse et produit environ 9 % de l'extraction annuelle de la province. Il présente deux aires de production très distinctes : l'une, à Joggins, comporte près de 70 veines régulièrement disposées dans un large synclinal. Ces couches sont tranchées par la ligne de côte dans la baie de Chignecto. A une vingtaine de kilomètres à l'Est, dans l'intérieur, on trouve, autour de Springhill, une douzaine de veines beaucoup plus mouvementées mais atteignant parfois 4 mètres d'épaisseur.

Dans le comté d'Inverness, on rencontre sur une distance de plus de 60 kilomètres, une série de petits gisements houillers : ce ne sont que des fragments d'un plus grand bassin qui a été entamé par l'érosion. Les quatre bassins principaux sont ceux de Chimney Corner, d'Inverness, de Maboy et de Port Hood. Ils renferment moins de 2 % des réserves de la Nouvelle-Ecosse. Ils ont tous été exploités autrefois, mais aujourd'hui la mine d'In-

(1) G. A. YOUNG, *Geology and economic minerals*, p. 55.

(2) *Ibidem.* p. 56.

(3) *Ibidem.*

verness seule est maintenue en activité. Elle fournit un peu plus de 1,5 % de la production de la Nouvelle-Ecosse.

Du charbon se rencontre dans le comté de Colchester, notamment près de Kemptown. Il a donné lieu à une petite extraction jusqu'à une époque récente, mais n'est plus exploité aujourd'hui. Il y a également des gisements inexploités de houille de médiocre qualité dans les comtés de Richmond (River Inhabitants) et d'Antigonish (Big Marsh).

La plus grande partie du charbon extrait en Nouvelle-Ecosse est tendre et bitumineux. Il peut servir fort bien pour le chauffage des machines à vapeur et pour la fabrication du coke. Il donne un coke métallurgique de bonne qualité. Comme il est très friable, il produit une très grande quantité de poussier (*slack coal*). Comme la manufacture du coke est encore peu développée, une certaine partie de ce poussier reste sans utilisation. Il y a quelques variations de qualité entre les produits des différents bassins : la houille de Sydney comporte une certaine proportion de soufre et celle de Pictou laisse une grande quantité de cendres ; celle de Cumberland est beaucoup plus pure (1). L'anhracite est très rare.

Les houillères de Nouvelle-Ecosse sont en général concédées aux compagnies d'après un système de baux pour 20 ans avec une option pour trois renouvellements, ce qui fait une durée totale de 80 ans. Le gouvernement de la province touche un droit variable, ordinairement de 10 à 12 1/2 cents pour chaque tonne extraite. Le « Department of Mines » doit donner son approbation pour toute mise en exploitation de nouvelle mine. Les compagnies sont tenues de fournir des renseignements sur les quantités extraites, les procédés employés, afin de permettre des études, des comparaisons et d'arriver à déterminer quelles sont les méthodes d'exploitation les plus efficaces.

Deux méthodes sont généralement en usage : l'une

(1) M. J. PATTON, *Coal Ressources*, p. 15.

comporte une série de chambres de travail et de piliers de soutèvement : l'autre est conduite sur un front continu. Dans le premier système on enlève le charbon par endroits et on laisse de place en place des piliers d'importance à peu près égale à celle des excavations, afin d'empêcher les effondrements. Quand on a épuisé la mine, on enlève les différents piliers avec précaution et on laisse le plafond de la mine s'affaisser dans toute la zone exploitée. Ce système, considéré comme quelque peu démodé est remplacé de plus en plus partout où c'est possible, par l'exploitation sur front continu : les ouvriers travaillent en ligne sur toute la largeur de la veine et progressent partout également. Au fur et à mesure qu'ils s'avancent, ils laissent le plafond de la mine s'affaisser derrière eux. Sur les 43 mines en exploitation en Nouvelle-Ecosse (1927) 30 emploient le système par chambres et piliers, 7 le système du front continu et 6 les deux systèmes simultanément dans des sections différentes de leurs exploitations (1). L'emploi des machines est très répandu dans le district de Sydney où la continuité et la régularité des veines sont particulièrement favorables à ce mode d'équipement. Ailleurs on se sert du pic à main ou, quand il est possible, d'une combinaison de machines et de pic ; 17 mines travaillent uniquement avec des machines, 20 avec des pics et 6 avec des pics et des machines (2). Lorsqu'il y a plusieurs veines exploitables superposées, on attaque toujours la veine supérieure la première. Lorsque deux veines superposées sont exploitées simultanément on s'arrange toujours de manière à maintenir le travail de la veine supérieure en avance sur celui de la veine inférieure : on ne laisse jamais le plafond s'affaisser dans la veine inférieure avant que l'exploitation soit terminée dans la région supérieure corres-

(1) Dept. of Public Works, *Report of mines*, 1927, I, p. 296.

(2) *Ibidem*.

pondante car l'effondrement bouleverserait les strates. L'exploitation sous-marine, qui se pratique de manière intensive dans les charbonnages de l'île du Cap Breton, ne présente pas de difficulté spéciale. A l'exception des petites mines de Port Hood et de Mabou qui ont été inondées, il n'y a pas eu jusqu'à présent d'accident grave dans ce type d'exploitation. Le rendement par homme

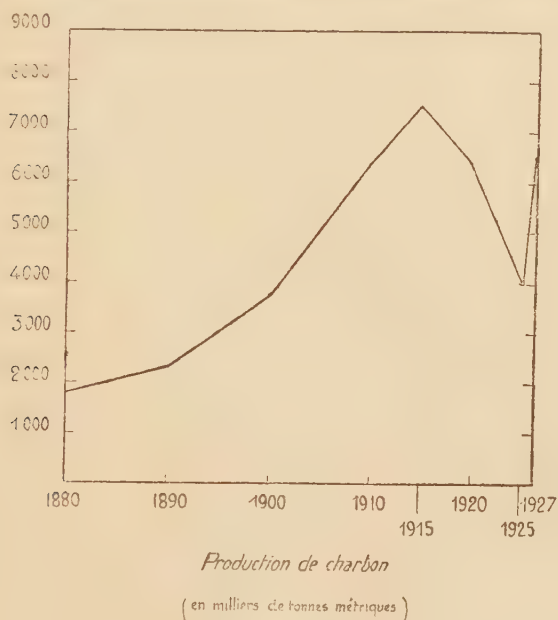


Fig. F.

employé est élevé : il varie d'année en année mais se maintient en général entre 500 et 600 tonnes (1) ; il est notablement inférieur au rendement moyen des Etat-Unis qui oscille entre 700 et 800 tonnes (2).

(1) 561 tonnes en 1927. Dept. of Pub. Works. *Report on Mines*, I, p. 284.

(2) *Ibidem*. Cette différence tient surtout aux conditions naturelles extrêmement favorables dans lesquelles se fait l'extraction dans la plupart des mines américaines.

La production de charbon de Nouvelle-Ecosse était en 1927 de 6.742.800 tonnes métriques. L'extraction qui était de 1.804.000 tonnes métriques environ, en 1880, monta régulièrement jusqu'à la veille de la guerre où elle atteignait 6.527.000 tonnes (1910). Pendant la guerre, l'exploitation se maintint à un niveau très élevé, atteignant jusqu'à 7.575.000 tonnes en 1915 et se maintenant à 6.533.000 tonnes en 1920. Mais après 1920, un mouvement de décadence net commença : les causes principales sont les difficultés économiques de Besco et les grèves répétées des ouvriers à cette époque. La production tomba à 3.900.000 tonnes en 1925. Depuis, le relèvement a été continu, correspondant à la reprise générale de prospérité dans le pays. En 1927, l'extraction était revenue à peu près à son niveau d'avant-guerre : on estime que la production annuelle, dans les conditions actuelles, pourrait être portée à 10 millions de tonnes.

Si l'on déduit le charbon employé pour faire fonctionner les machines des houillères, celui qui est donné aux mineurs, pour leur usage domestique, et celui qui reste sans utilisation (poussière de charbon surtout), on trouve qu'en 1927, 5.628.000 tonnes métriques ont été effectivement livrées à la consommation par les mines de Nouvelle-Ecosse. Sur ce total, 1.886.000 tonnes (1), soit 31 % seulement, sont employées dans la province même. Elles servent surtout à alimenter l'industrie métallurgique, car le charbon de Nouvelle-Ecosse, dégageant beaucoup de fumée est peu employé pour le chauffage domestique. La plus grande partie (69 %) est expédiée au dehors. Le meilleur marché de beaucoup est constitué par les provinces orientales du Canada (Québec — Nouveau-Brunswick — Ile du Prince Edouard) et par Terre-Neuve qui ensemble en absorbent 3.454.000 tonnes, soit 61 %. Le meilleur client est la province de Québec (surtout Montréal) qui en prend

(1) Dept. of Public Works. *Report on Mines*, I, p. 274.

2.496.000 tonnes (1). La possession de ce marché canadien, souvent appelé marché du Saint-Laurent, est de la plus haute importance pour l'économie de la Nouvelle-Ecosse. Plusieurs problèmes s'y rattachent : le principal danger se trouve actuellement dans la concurrence américaine. La protection douanière, inaugurée avec le tarif de 1879, qui plaça un droit de 50 cents par tonne sur le charbon étranger, a été autrefois efficace quand les prix étaient beaucoup plus bas qu'aujourd'hui — elle a, en son temps, favorisé l'extraction néo-écossaise. Aujourd'hui, malgré plusieurs remaniements (notamment en 1897 et en 1925) elle est restée pratiquement au même niveau et, avec la hausse considérable des prix, la somme prélevée ne présente plus qu'un petit pourcentage du prix moyen du charbon. La houille américaine ne trouve presque aucun obstacle pour venir concurrencer la houille de Nouvelle-Ecosse. Celle-ci souffre de la longue distance qui la sépare des centres usiniers et clients naturels du Québec et de l'Ontario ; le transport se fait surtout par voie d'eau entre les mines de Sydney et Montréal, sur le Saint-Laurent. Mais le trafic est complètement interrompu pendant les mois d'hiver. De plus, il faut souvent ajouter le prix du transport par chemin de fer entre Montréal et les centres manufacturiers voisins. Concurrence américaine et difficultés de transport constituent donc de nos jours les deux grands obstacles à l'exportation du charbon néo-écossais vers la vallée du Saint-Laurent. Les projets de développement de puissance hydro-électrique sur ce fleuve présentent un des plus sérieux dangers pour l'avenir. Une petite quantité de charbon (278.000 tonnes) est expédiée en Grande-Bretagne. La possession française de Saint-Pierre en consomme 7.000 tonnes (2). Les envois vers les Etats-Unis, autrefois importants (surtout entre

(1) Dept. of Public Works. *Report on Mines*, I, p. 274.

(2) *Ibidem*.

1900 et 1918 où ils se montaient généralement à plus de 300.000 tonnes par an (avec un maximum de 970.000 tonnes en 1903) (1), sont tombés à fort peu de chose dans les dernières années : ils n'étaient que de 3.000 tonnes en 1927 (2).

Les produits de transformation du charbon sont encore peu développés dans la Nouvelle-Ecosse. Le coke est le plus important : 400.000 tonnes métriques ont été produites en 1927 (surtout à Sydney). Le chiffre est à peu près stationnaire depuis un certain nombre d'années. Il y aurait pourtant place pour un gros développement de cette production, car le charbon de Nouvelle-Ecosse, très friable, se réduit facilement en poudre dont une grande partie est inutilisée et un débouché pourrait être trouvé dans la consommation domestique qui use presque exclusivement d'anthracite américain pour le chauffage des maisons. Une grande partie du goudron brut est perdue. Une petite quantité seulement est traitée à Sydney : 28.400.000 litres ont été manufacturés en 1927. La production du benzol pour moteurs est encore faible : 5.000.000 de litres en 1927 (3). La tourbe est abondante dans le Sud de la Nouvelle-Ecosse (Yarmouth, Shelburne). Elle fournit un peu de combustible bon marché autour de Yarmouth et un engrais dans la zone fruitière.

Fer et acier. — Des minerais de fer se rencontrent en de nombreux points de la Nouvelle-Ecosse, mais les gisements sont petits et de médiocre valeur économique. On avait entrepris autrefois une exploitation à Nictaux et Torbrook (comté d'Annapolis), à East River et Brookfield (près de Pictou) et à Londonderry (comté de Colchester). Mais, à part une éphémère et insignifiante re-

(1) Dept. of Public Works, *Report on Mines*, I, p. 269.

(2) *Ibidem*, p. 274.

(3) *Ibidem*, p. 286.

prise en 1918, il n'y a pas eu d'extraction depuis 1915. Tout le minerai travaillé dans la Nouvelle-Ecosse est importé — surtout de Terre-Neuve. Le principal gisement se trouve dans la petite île de Bell Island ou Belle Isle longue de 9 kilomètres et large de 3 qui est dans la Conception Bay au Sud-Est de Terre-Neuve. La localité est devenue célèbre sous le nom de Wabana (1). Le minerai est une hématite très riche. La distance jusqu'au district industriel de Sydney n'est que de 650 kilomètres ; 504.000 tonnes métriques furent envoyées par bateaux en Nouvelle-Ecosse, en 1927. Le fondant métallurgique se trouve à proximité dans l'île du Cap Breton, notamment à Marble Mountain (comté d'Inverness), à George River et à Point Edward (comté du Cap Breton).

L'industrie métallurgique s'est développée de nos jours au point de rencontre des trois éléments : Minerai de Terre-Neuve — Fondant du Cap Breton — Houille de Sydney et de Pictou. Elle est presque entièrement concentrée entre les mains des deux grosses compagnies : *Dominion Iron and Steel Co.*, et *Nova Scotia Steel and Coal Co.* La première est de beaucoup la plus importante : elle possède l'avantage d'avoir toutes ses installations concentrées autour de Sydney, tandis que la *Nova Scotia Steel* (2) a ses mines et ses hauts fourneaux dans la région de Sydney, mais ses convertisseurs et ses usines métallurgiques sont dans le district New Glasgow-Trenton. Cette différence d'organisation matérielle — dûe essentiellement à des divergences d'origine historique — rend compte des directions variées vers lesquelles est orientée la métallurgie en Nouvelle-Ecosse.

(1) Ce mot, qui signifie dans le dialecte indien Micmac « l'endroit où commence la lumière », a été proposé par Th. Cantley ancien président de la *Nova Scotia Steel Co.*, pour désigner le lieu d'embarquement du minerai.

(2) La N. S. S. a pris naissance dans le comté de Pictou et ne s'est étendue que tardivement dans la région du Cap Breton.

Le minerai expédié de Wabana est traité dans une dizaine de hauts fourneaux, tous situés dans la région de Sydney (les trois quarts d'entre eux appartiennent à la D. I. S. C.). Le fer produit (257.000 tonnes en 1927) est pour la plus grande partie travaillé en Nouvelle-Ecosse. Une très faible portion seulement est expédiée à l'état brut (surtout vers l'Ontario). La portion de métal relevant de la *Nova Scotia Steel* est envoyée à Trenton-New Glasgow où la compagnie possède le reste de ses usines. Là a lieu la fabrication de l'acier, la manufacture de wagons de chemin de fer, chaudières, machines pour les mines et autres produits où la quantité de métal employée est relativement faible par rapport au travail fourni : ainsi sont compensés les frais de transport du métal entre Sydney et le comté de Pictou. Mais il n'y a néanmoins pas de métallurgie fine dans la région. Quelques petites compagnies indépendantes fabriquent, dans le district de New Glasgow, des produits métallurgiques analogues à ceux de la *Nova Scotia Steel* avec du fer et du charbon achetés à l'extérieur. Mais la plus grande partie du métal est traitée aux environs de Sydney par la *Dominion Iron and Steel Co.* En général, ne sont produits là que des articles très lourds : des rails, des traverses métalliques, des barres d'acier, du fil d'acier, des plaques pour navires, etc. Pratiquement aucun travail fin n'est exécuté dans la région. La production totale de l'acier était en 1927 de 290.000 tonnes (1).

La question du débouché de l'acier manufacturé en Nouvelle-Ecosse constitue un des gros problèmes économiques de la province, car l'industrie de l'acier et l'industrie du charbon sont indissolublement liées l'une à l'autre : la métallurgie absorbe environ un quart de l'extraction annuelle de houille. Elle emploie presque exclusivement du « *slack coal* » qui trouverait très difficilement

(1) Dept. of Public. Works. *Rep. on Mines*, 1927, I, p. 269.

un autre usage ; elle fournit aussi un marché régulier et aide les charbonnages à passer sans trop de difficulté la période d'hiver pendant laquelle les expéditions par le Saint-Laurent sont interrompues. En d'autres termes, l'existence de l'industrie métallurgique seule permet l'exploitation des houillères dans des conditions suffisamment économiques.

Or l'industrie de l'acier a été stimulée au début du ^{xx}^e siècle par une série de mesures gouvernementales notamment par l'attribution de primes (*bounties*) à la production (1900) et par l'établissement de droits de douane protecteurs (1907). Mais les primes ont été supprimées (1911) et les droits de douanes, qui étaient spécifiques et non « ad valorem », sont devenus, avec la hausse générale des prix, tout à fait inadéquats. De plus certains articles qui servent à la fabrication d'instruments agricoles (tiges d'acier par exemple) sont admis en franchise des Etats-Unis afin de permettre aux industries de l'Ontario de produire des machines pour les régions agricoles de l'Ouest à des prix aussi avantageux que les manufactures américaines. Le résultat est que l'industrie métallurgique de Nouvelle-Ecosse — après les années de prospérité quelque peu artificielle de la guerre — traverse maintenant une période difficile. Le principal client est actuellement le Canadian National Railway et aussi, à un bien moindre degré, quelques entreprises locales comme les constructions navales des Halifax Shipyards. L'industrie métallurgique trouve un petit marché d'importance secondaire dans la vallée du Saint-Laurent jusqu'à Montréal. Mais dans le gros centre manufacturier de l'Ontario, la concurrence américaine est souveraine.

Ainsi l'industrie du charbon et de l'acier trouve en Nouvelle-Ecosse l'avantage de riches mines de houille et de minerai presque juxtaposées et à proximité immédiate de la mer. C'est la raison fondamentale de son développement. Pendant longtemps, comme toutes les

industries de Nouvelle-Ecosse, cette branche de production a été néanmoins divisée en une série de petites entreprises sans puissance financière et sans méthode véritablement moderne. Ce n'est qu'à une date relativement très récente que des essais d'organisation rationnelle ont eu lieu. Mais alors l'industrie a souffert de son passé même : il n'a pas été possible de grouper dès l'abord toutes les entreprises en un faisceau solidaire : les compagnies rivales ont dépensé pendant longtemps le meilleur de leur énergie à se faire la guerre et encore aujourd'hui une fusion absolue et harmonieuse des différents intérêts n'est pas complètement effectuée. Le défaut d'organisation, dû essentiellement à des causes d'ordre historique, a été le plus sérieux handicap de l'industrie de la houille et de l'acier. Il lui a enlevé les moyens d'utiliser les procédés d'exploitation les plus efficaces et de se créer de bonne heure un débouché fixe et sûr. Mais la question du débouché est aujourd'hui certainement le problème crucial : la longueur des lignes de communications vers l'Ouest, l'interruption de la navigation sur le Saint-Laurent pendant l'hiver et la concurrence américaine constituent les trois difficultés essentielles qui entravent les progrès de l'exploitation, les grands problèmes pour lesquels on n'entrevoit pas encore de solution. Ainsi l'industrie du charbon et de l'acier a-t-elle connu récemment bien des années maigres. Néanmoins l'abondance des ressources minérales constitue une richesse naturelle fondamentale qui garde sa prépondérance économique malgré les défauts d'organisation des entreprises et les difficultés causées par leur position géographique.

II. — INDUSTRIES SECONDAIRES

A côté de l'industrie du charbon et de l'acier, se rencontrent un grand nombre de petites exploitations qui

ont pour caractère commun d'être généralement anciennes et individuellement fort peu développées : ce n'est que par leur masse qu'elles offrent une importance économique, d'ailleurs considérable. Les unes utilisent des produits du sol ou du sous-sol qui peuvent se recueillir sans trop de difficulté : ce sont les industries extractives et dérivées. Elles sont généralement très instables, apparaissent, grandissent, s'arrêtent, reprennent, selon les conditions extérieures du marché. Les autres sont des industries manufacturières servant généralement au besoin du marché local. Elles sont d'ordinaire plus stables mais souffrent actuellement beaucoup de la compétition extérieure. Enfin, à une époque récente, une petite industrie hydro-électrique s'est développée dans des conditions tout à fait similaires.

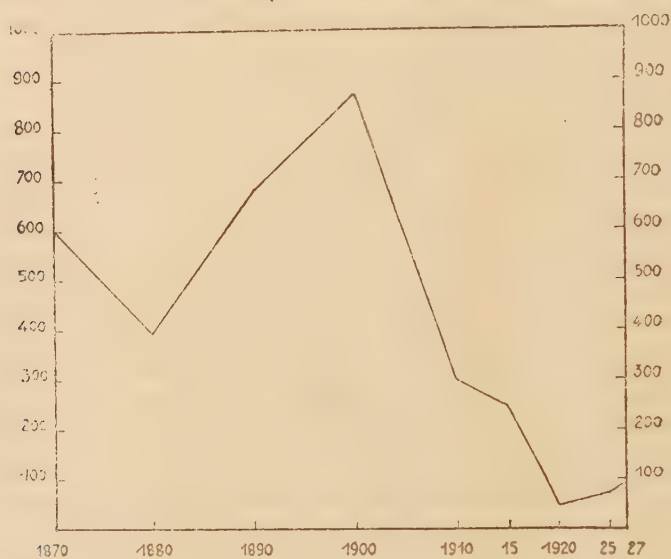
A. Industries extractives et dérivées. — Parmi les industries extractives, celles de l'or et de l'arsenic, du gypse et du sel gemme sont les plus importantes. Les carrières, la fabrication des briques et des ciments ne viennent qu'au second plan.

Or et arsenic. — L'or et l'arsenic sont les seuls métaux qui soient actuellement extraits en Nouvelle-Ecosse. On les trouve généralement associés et leur exploitation est le plus souvent simultanée.

L'or a été découvert en Nouvelle-Ecosse en 1860 dans le district de Tangier. L'exploitation commença presque immédiatement sur un pied très modeste d'ailleurs. A partir de 1867 toutefois, le bruit des résultats se répandit et il provoqua temporairement dans la province une crise d'exaltation et de spéculation (1). Des capitalistes équipèrent des entreprises de prospection et d'exploitation, mais il n'y eut jamais de *gold rush* en Nouvelle-Ecosse. La production n'a jamais été très considérable.

(1) R. DRUMMOND, *Minerals and Mining*, pp. 159-160.

Elle donna au début de grandes espérances (563 kilos en 1870) puis lorsque les gisements les plus facilement accessibles furent épuisés, l'extraction se ralentit (375 kilos en 1880). Mais l'emploi de méthodes et d'équipements plus perfectionnés relève progressivement la production (690 kilos en 1890) jusqu'au début du ^{xx}e siècle où un maximum est atteint (861 kilos en 1900). Depuis lors,



Production de l'or en Kg

Fig. G.

le déclin a été à peu près régulier et continu (302 kilos en 1910). La production réveillée un moment pendant la guerre (204 kilos en 1915) était tombée à fort peu de chose il y a quelques années (21 kilos en 1920). De nos jours, il y a tendance à un relèvement (42 kilos en 1925, 65 kilos en 1927) (1), causé en partie par le redressement

(1) Chiffres calculés d'après Dept. of Pub Works. *Report on mines*, II, pp. 304-305.

économique général du pays, en partie par le rendement de l'arsenic, autrefois traité comme un sous-produit d'importance secondaire et dont les hauts prix récents ont revivifié l'exploitation des filons.

La région aurifère correspond en gros à la pénéplaine atlantique, mais l'or est loin d'être uniformément réparti sur tous les points. Les veines productives se trouvent ordinairement associées à des bandes de quartz ou de quartzite rencontrées au sommet des plis anticlinaux qui traversent la pénéplaine. Souvent, les filons les plus riches se trouvent dans ce quartz au contact de masses granitiques intrusives (1). Comme les axes anticlinaux offrent de place en place des dénivellations, les districts aurifères se présentent en surface comme une série de petits dômes isolés et distincts ; les veines y affectent la forme caractéristique de selles emboîtées au milieu d'autres strates.

Les mines sont généralement petites et très dispersées, ce qui est un obstacle au développement d'une machinerie importante. Les concessions sont accordées par le *Mine office*. Le terrain des districts aurifères est divisé en parcelles de 250 pieds sur 150 pieds. Chacune est louée pour un loyer annuel de 50 cents. Les contrats de location sont passés pour un nombre quelconque de ces parcelles supérieur à 20. L'exploitation se fait de manière très simple ; les galeries sont creusées suivant un plan oblique le long de la veine aurifère, le plus souvent dans les schistes tendres qui sont au contact du quartz. Le plan incliné est utilisé pour l'enlèvement des matériaux extraits. La profondeur de la mine atteint fréquemment 100 mètres, mais il est exceptionnel qu'elle descende au-dessous de 200 mètres. Le minerai est traité dans une petite usine voisine de la mine : il est écrasé avec de l'eau dans des mortiers par des pilons nus ordinai-

(1) G. A. YOUNG, *Geology and economic minerals*, p. 43.

les rement à la vapeur et pesant en moyenne une demi tonne. Une boue liquide gicle de toutes parts à travers les toiles métalliques qui entourent le rebord des cuves. L'or, tombe par son propre poids au fond du mortier, mêlé avec du sable fin. Ce résidu est disposé sur des plaques de cuivre, et mélangé avec du mercure auquel l'or s'amalgame. La distillation du mercure permet de récupérer le métal précieux. Le procédé est élémentaire : une partie de l'or fin passe évidemment à travers la toile métallique et est ainsi perdu ; mais d'autres systèmes essayés n'ont pas donné de meilleurs résultats économiques.

L'exploitation de l'or a bénéficié autrefois d'un attrait presque romantique : c'était une aventure à tenter et parfois la chance apportait de gros profits. Aujourd'hui les terrains où il était facile de trouver de l'or abondant ont été nettoyés. Il ne reste plus qu'une industrie, une « affaire » réclamant des connaissances géologiques, du travail et des capitaux. C'est la raison principale de son déclin dans les dernières années. Il n'y a eu jusqu'à présent aucune exploitation sur une grande échelle, de l'or dans la province. Son existence a été reconnue dans une centaine de districts de Nouvelle-Ecosse (exactement 99) (1). Dans un certain nombre d'entre eux, le travail a été poussé jusqu'au stade intermédiaire entre la prospection et la mine à demi développée, mais jamais il n'y a eu d'exploitation intégrale. De nos jours, il n'y a d'exploitation réelle que dans six localités (1927) : le centre le plus important est Sherbrooke qui produit 78 % de l'extraction actuelle. Puis viennent Oldham, Cochrane Hill, Renfrew, Malaga et Kemptville (2).

L'arsenic se trouve mêlé à un grand nombre de minerais d'or sous forme d'arsenopyrite. Quelques usines traitent

(1) Dept. of Public Works. *Report on Mines*, II, pp. 336-339.

(2) *Ibidem*, I, p. 303.

résidus de l'industrie aurifère, notamment à Goldborough, et à Goldenville (Comté de Guysborough) et entrent des concentrés arsénieux, renfermant jusqu'à près de 38 % d'arsenic (1). Ceux-ci trouvent un débouché, surtout en Belgique. La production est encore très faible : 200 tonnes seulement en 1927 (2). Mais il y a un mouvement général dans la province, de vif intérêt pour les hauts prix récemment atteints par ce produit. Les producteurs d'or équipent presque tous leurs usines de manière à pouvoir récupérer ce métal dont la vente permet une exploitation générale des filons et de leur assurer un bon rendement économique.

Métaux divers. — La Nouvelle-Ecosse possède une grande abondance d'autres métaux. Presque tous ont fait, à un moment où à un autre, l'objet de quelque exploitation. De nos jours, toute extraction a été abandonnée. Mais ces richesses minières constituent un capital latent qui mérite au moins d'être passé en revue. La Nouvelle-Ecosse renferme une certaine quantité de métaux d'usage courant, très souvent associés dans les mêmes minerais : plomb, argent, cuivre, zinc. De manière générale, les ressources minières de cette catégorie ont été à peine entamées. On ne connaît pas d'ailleurs leur importance exacte et beaucoup reste à faire dans le domaine de la prospection. Ce que l'on sait semble indiquer la présence de gisements économiquement exploitables, mais souvent dispersés et un regain d'intérêt pour ces mines de richesse seulement moyenne. Il y a dans les dernières années, correspondant à la reprise générale de la prospérité dans la province, mais il est peu probable qu'un gros développement prenne place dans ce genre de production.

La Nouvelle-Ecosse possède en outre des gisements de métaux rares : barium, tungstène, manganèse, mo-

(1) Dept. of Public Works. *Report on Mines*, I, p. 93.

(2) *Ibidem*, I, p. 269.

lybdenum, antimoine. Malgré une baisse des prix qui a mis une fin, au moins temporaire, à l'exploitation des métaux de cette classe, ils constituent une réserve importante pour l'avenir, surtout par la relation qu'ont plusieurs d'entre eux avec l'industrie de l'acier.

Gypse. — Le gypse se rencontre en grande abondance dans les terrains du Carbonifère inférieur de la Nouvelle-Ecosse. Les dépôts sont étroitement localisés mais atteignent souvent une très grande épaisseur (60 à 70 mètres) et leur très fine qualité leur assure de bons débouchés. Aussi l'extraction constitue-t-elle une des petites industries les plus prospères de la province. Elle a augmenté depuis longtemps de manière régulière, passant de 164.000 tonnes en 1890 à 363.000 tonnes en 1910. Il y eut un léger fléchissement pendant la guerre parce que l'activité se portait alors surtout vers les industries métallurgiques et alimentaires (195.000 tonnes en 1917 et 44.000 tonnes en 1918). Mais depuis lors le relèvement a été continu et régulier ; l'extraction étant de 236.000 tonnes en 1920, de 301.000 tonnes en 1922, de 400.000 tonnes en 1924 (1), de 562.000 tonnes en 1926 et de 781.000 tonnes en 1927 (2). L'extraction a en somme plus que quadruplé en moins de quarante ans et elle a plus que doublé son rendement d'avant-guerre.

Le gypse se présente en Nouvelle-Ecosse sous deux formes : l'une hydratée très tendre, l'autre anhydre très dure. Les deux variétés se rencontrent ordinairement dans les mêmes exploitations en bancs alternés. La première est presque exclusivement exploitée à cause de la facilité du travail. Les centres d'extraction se trouvent surtout dans les comtés de Hants et de Victoria. Les principales exploitations sont de beaucoup celles de Windsor et d'Iona.

(1) *Marit. Prov. since Confed*, p. 69.

(2) *Dept. of Public Works. Report on Mines*, I, p. 269.

Le gypse extrait est presque toujours moulu sur place dans une petite usine attendant à la mine et il est exporté dans cet état. Une très faible proportion (1,2 % en 1927) (1) est transformée en plâtre. Il n'y a que dans les plus importantes entreprises (Iona et Windsor) que cette

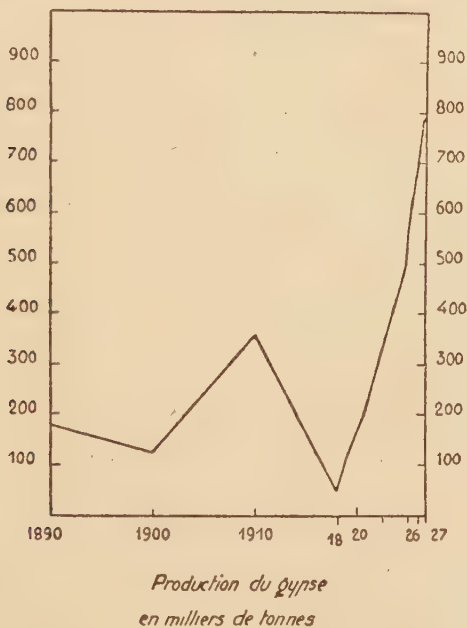


Fig. H.

manufacture existe : le plâtre produit est destiné presque exclusivement au marché intérieur ; encore la production est-elle loin de répondre à la demande et la plus grande partie du plâtre employé dans la province est-il importé des Etats-Unis... où il a été souvent manufacturé avec du gypse de Nouvelle-Ecosse.

Le gypse est essentiellement un article d'exportation et les Etats-Unis constituent son marché principal. L'ex-

(1) Dept. of Public Work. *Report on Mines*, I, p. 269.

pédition se fait souvent par des bateaux spéciaux appartenant aux compagnies exploitantes. L'État de New-York est le principal débouché : là se trouvent les usines de calcination qui transforment le gypse en plâtre. Mais le gypse sert aussi d'engrais, notamment pour les arachides en Virginie. Une grande partie du capital engagé dans l'industrie du gypse en Nouvelle-Ecosse est américain. Une quantité modeste trouve son écoulement dans la province de Québec et spécialement à Montréal. Enfin tout récemment, des expéditions directes ont été faites d'Iona vers la Nouvelle-Zélande (1).

Sel. — Un banc de sel gemme important a été découvert pendant la guerre près de Malagash (Cumberland) et dès 1918, l'exploitation a commencé. L'industrie du sel gemme a d'autant plus d'importance et d'avenir en Nouvelle-Ecosse qu'il ne donne pas à la morue salée la légère coloration rougeâtre que provoque le sel marin qui a été jusqu'à une date récente exclusivement employé. En 1927, 11.300 tonnes (2) furent produites : la plus grande partie est du sel pour pêcheries (*Fishing salt*) mais il y a aussi une forte quantité de sel pour réfrigérateurs (employé surtout dans les wagons frigorifiques du C. N. R.) et divers sels employés dans l'agriculture : sel pour bestiaux (*rock salt*), sel pour conserver le foin emmagasiné de bonne heure (*hay salt*), sel-engrais (*land salt*), sel pour la préparation des peaux (*hide salt*), tous soigneusement différenciés. Le sel de table est relativement peu important.

Un gisement de potasse a été découvert dans la mine. Il n'a pas donné lieu encore à utilisation sérieuse.

Carrières. — Les carrières sont relativement peu exploitées en Nouvelle-Ecosse parce que presque toutes les maisons particulières sont construites en bois, plus

(1) Dept. of Public Works. *Report on Mines*, p. 110.

(2) *Ibidem*, p. 97.

rarement en briques. Seuls, les bâtiments publics et les banques font usage de la pierre à bâtir. Les principaux centres d'extraction se trouvent à Wallace (Cumberland) où s'exploite un grès qui est envoyé dans toutes les provinces maritimes (3.400 tonnes en 1927) et à Nictaux où l'on trouve un granite employé surtout pour les monuments funéraires (650 tonnes en 1927). Il y a deux petites carrières et entreprises de taille de l'ardoise à North Alton (Kings) et à Gore (Hants).

La fabrication des meules est localisée à Merigomish (Pictou). Les meules de petites dimensions, pour outils, sont seules manufacturées (270 tonnes en 1927). Les meules pour bois de pulpe employées dans la province viennent presque toutes du Nouveau-Brunswick.

Briques et ciments. — Les matériaux utilisés en Nouvelle-Ecosse pour la fabrication des briques et poteries sont les schistes carbonifères, surtout de la région de Pictou, qui donnent de bons produits mais doivent être moulus avant emploi et pour cette raison ne sont que modérément utilisés ; les argiles plastiques (notamment dans la vallée de la Shubenacadie) sont de fine qualité et d'exploitation plus facile mais d'extension limitée. Des argiles superficielles quaternaires se présentent en de très nombreuses localités mais ne peuvent donner que des produits communs ; ces dernières fournissent la plus grande partie de la matière première employée.

Les briques et les tuiles ordinaires constituent de beaucoup l'article le plus important fabriqué dans la région. En 1927, 5.781.000 des unes et 1.076.000 des autres ont été produites dans la province. Les briques réfractaires qui trouvent d'importantes applications dans l'industrie métallurgique ne sont fabriquées qu'en très petite quantité (16.000 en 1927) et de manière irrégulière. La tuyauterie pour canalisation et pour drainage n'a qu'une faible importance (12.000 tonnes de produits en 1927) (1).

(1) Dept. of Public Works. *Report on Mines*, I, p. 269.

Les deux centres les plus importants de production sont New Glasgow et Lantz (près d'Elmsdale, Hants). Il y a également de petites usines à Avonport et à Pugwash. Leur production est presque entièrement absorbée par la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick. Il y a toutefois expédition (de New Glasgow) de tuyauterie vers Terre-Neuve et vers les Antilles. La production néo-écossaise est d'ailleurs loin de suffire à la demande du marché intérieur et il y a une sérieuse importation notamment de briques de revêtement et d'articles de fantaisie.

La brique siliceuse est fabriquée à Sydney (928.000 en 1927) (1) avec du quartz extrait dans des carrières de l'île du Cap Breton (notamment à Leitches Creek). Les fabriques sont entre les mains des entreprises métallurgiques qui absorbent la totalité de la production et règlent même celle-ci d'après leurs besoins.

Il y a quelques petites usines de ciment toutes situées dans la vallée d'Annapolis (Kentville, Aylesford, Middleton) fabriquant surtout des briques (2.000), des blocs pour construction (5.500) (2) et des tuiles. Elles alimentent une partie de la consommation locale.

B. Industries manufacturières. — Il existe en Nouvelle-Ecosse une série d'industries qui se sont développées sur une petite échelle, en raison de circonstances locales particulières. Beaucoup d'entre elles sont représentées par une seule maison importante — les autres par une poussière de minuscules entreprises.

Les industries alimentaires comportent quatre branches dont les deux premières : raffinerie du sucre (une usine près d'Halifax) et fabrication du chocolat (surtout à Halifax) sont en rapport avec le commerce des Antilles,

(1) Dept. of Public Works. *Report on Mines*, I, p. 129.

(2) *Ibidem*.

d'où sont importées régulièrement les matières premières. Ce sont de beaucoup les plus importantes. La fabrication de biscuits et de gâteaux (Halifax — Sydney — Pictou) et celle du lait condensé (une usine à Truro) répondent à des besoins locaux et sont peu développées. Ces industries alimentaires s'occupent principalement du marché régional. Toutefois l'industrie du chocolat (de la Compagnie Moirs) trouve un débouché dans toute l'étendue du Dominion.

Les industries du vêtement se répartissent en trois catégories : la plus importante spécialité est de beaucoup celle des vêtements imperméables huilés. Cet article trouve une demande régulière chez les pêcheurs — il est très souvent adopté par les terriens comme protection contre les averses du printemps. Le plus important centre de fabrication se trouve à La Have (Lunenburg). Les tissus de laine d'aspect grossier mais extrêmement solides, fabriqués à la maison, chez les fermiers (*homespun*s) ont presque complètement disparu pour l'usage local. Mais dans les dernières années il y a eu une reprise de la manufacture à domicile : la production est destinée aux grands tailleurs de Londres pour la confection de vêtements de sport de haut prix. La valeur totale de ces produits est faible. Enfin quelques petites maisons travaillent pour les articles ordinaires : laines, bas, souliers, chapeaux ; elles ne fabriquent que des produits à bon marché. L'importance économique de cette branche de l'industrie est réduite. A part les vêtements huilés, la presque totalité des vêtements vient du dehors.

L'industrie chimique est représentée surtout par des fabriques de peinture. Celles-ci ont deux applications locales importantes : les nombreux bateaux de pêche de la province doivent être périodiquement badigeonnés comme garantie contre l'action de la mer. D'autre part, presque toutes les maisons d'habitation de Nouvelle Ecosse sont en bois et la plupart sont recouvertes d'un

enduit qui les protège contre les intempéries. Halifax est le centre de production de ces peintures.

On peut joindre à l'industrie chimique le raffinage du pétrole qui se pratique dans une usine près d'Halifax, et qui utilise pour matière première des produits bruts venant de l'Amérique centrale ou des Antilles.

Les industries de construction mécanique comportent trois branches distinctes : constructions de wagons de chemin de fer, constructions automobiles, constructions navales. Les premières sont concentrées à New Glasgow et Amherst et produisent pour la compagnie du C. N. R. des wagons de voyageurs, des wagons de marchandises et des charrues à neige. Les secondes se rencontrent surtout à Halifax et aussi à Sydney. Elles s'occupent plus de camionnettes que de voitures routières. Quelques-unes de ces dernières sont pourtant régulièrement produites. Leur importance relative est médiocre. Les constructions navales ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étaient il y a un demi siècle. Elles constituaient alors une des principales industries de la province : la Nouvelle-Ecosse a été dans le troisième quart du XIX^e siècle un des plus vivants chantiers de constructions navales du monde. Vers 1875 on estime (1) qu'elle lançait environ 500 bateaux par an ; un certain nombre étaient des bateaux de pêche mais la plupart étaient des petits navires de commerce qui ou bien roulaient les mers avec des patrons de Nouvelle-Ecosse ou bien trouvaient un débouché aux Etats-Unis. Toutes ces constructions navales étaient faites en bois. Lorsque le fer remplaça le bois comme matière première, la Nouvelle-Ecosse fut incapable de s'adapter : l'industrie, métallurgique était alors à peine développée, l'industrie du charbon se trouvant à l'état inorganique, avec des exploitations dispersées entre les mains de petits capitalistes qui ne pouvaient pas réunir les fonds nécessaires

(1) N. S. *Ressources*, p. 79.

pour la création des grosses entreprises seules capables de réaliser avec succès les constructions navales modernes. En vingt ans l'industrie de la construction navale fut pratiquement anéantie en Nouvelle-Ecosse : en 1900 on ne construisait que 20 bateaux dans la province. Lorsque l'industrie métallurgique fut organisée, les tentatives de production furent paralysées par la concurrence des chantiers anglais et par le système protectionniste qui obstruait l'accès du marché américain. Cependant la construction des bateaux de bois végétait, réduite à la production de bateaux de pêche. La guerre sous-marine ranima cette petite industrie somnolente, mais de manière temporaire seulement. De nos jours des efforts ont été tentés pour faire revivre cette branche d'activité et des constructions ont été effectuées à New Glasgow et surtout à Halifax (par la Halifax Shipyards). Le gros problème a été pendant longtemps l'obtention des plaques métalliques nécessaires. Celles-ci sont maintenant fabriquées à Sydney et à New Glasgow. Les chaudières sont manufacturées dans cette dernière ville. Halifax reste le principal centre de construction. L'industrie est peu active et s'occupe soit de réparation soit de construction de petits navires. Cependant les embarcations en bois sont toujours fabriquées sur un certain nombre de points de la côte, notamment à Lunenburg, Shelburne, Mahone Bay, Meteghan, Belliveau's Cove (Digby). Il s'agit presque exclusivement de bateaux de pêche. La production est modeste mais stable.

C. Energie électrique. — Les possibilités de développement d'énergie électrique grâce à l'aménagement des chutes d'eau, sont très nombreuses en Nouvelle-Ecosse. Il n'y a pas de grande chute d'eau dans la région mais une multitude de petites cascades éparpillées à travers tout le réseau hydrographique. Multiplicité et faible puissance individuelle des sources d'énergie constituent les traits

dominants de l'industrie hydro-électrique dans la province. D'autre part les rivières reçoivent dans l'ensemble, sur le littoral atlantique, une bonne quantité d'eau mais la faiblesse des précipitations en été et le développement de la végétation réduisent notablement leur écoulement de juin à octobre. Les très nombreux petits lacs de la région régularisent pourtant le débit des cours d'eau et il suffit de peu de chose pour les transformer en réservoirs parfaits.

L'organisation de la force électrique nécessite ainsi une double série de travaux : les chutes ou rapides qui individuellement sont incapables de fournir une quantité d'énergie appréciable doivent être groupés et coordonnés ; des lignes à haute tension réunissent une série de chutes voisines et ainsi sont constitués ce qu'on appelle des « systèmes » ou des « développements » recouvrant comme d'un réseau tout un district où les usines électriques éparpillées sont solidaires. La création de réservoirs se fait en élevant le niveau de lacs déjà existants au moyen d'une digue au débouché de l'émissaire principal et en édifiant des levées de terre tout autour du lac. Les digues comportent le plus souvent une charpente de poutres de bois remplie de blocs de pierre. Certaines de ces digues atteignent une hauteur de 10 mètres. Les levées de terre sont ordinairement garnies d'un revêtement en planches épaisses.

La plupart des réserves d'énergie hydraulique de la Nouvelle-Ecosse se trouvent dans la péninsule atlantique. Les rivières qui coulent des North Mountains dans la baie de Fundy ont une pente rapide mais leur volume est faible. Dans toute la zone médiane, où les rivières ont eu leur profil régularisé par le deuxième cycle d'érosion, les possibilités sont très réduites. Dans l'île du Cap Breton les fragments de l'ancienne péninsule sont trop morcelés pour offrir des sources d'énergie de réelle importance, excepté dans le Nord-Ouest.

Au total on estime que la Nouvelle-Ecosse pourrait disposer de 350.000 chevaux-vapeur (1) de force électrique si toutes ses disponibilités étaient utilisées. De nos jours 50.000 H. P. environ seulement sont exploités. Les « développements » les plus importants sont ceux qui se trouvent sous le contrôle du gouvernement : l'équipement des « systèmes » nécessite des capitaux si considérables qu'une loi de 1919 (*Nova Scotia Water Act*) a chargé une commission (*Nova Scotia Power Commission*) de réglementer et administrer l'emploi de l'énergie électrique dans la province, sous la direction du *Minister of Public Works and Mines*. L'utilisation des ressources hydrauliques est aujourd'hui essentiellement une affaire d'Etat.

Les trois grands systèmes sont . celui de Saint-Margaret's Bay, celui de Sheet Harbour et celui de Mushamush. Le système de Saint-Margaret's Bay a pour objet de fournir l'énergie électrique aux agglomérations de Halifax et de Dartmouth. L'électricité est distribuée au public par l'intermédiaire d'une compagnie (*Nova Scotia Tramways and Power Co.*), qui a passé un contrat avec la commission et lui achète en bloc toute sa production. La quantité d'énergie fournie est loin de suffire aux besoins d'Halifax et une usine à vapeur donne le complément nécessaire. Ce développement avait en 1927 une puissance de près de 16.000 H. P. Il s'étendait sur les bassins d'une série de petites rivières et de lacs (Indian River — Mill Lake et Indian Lake ; North East River — Pockmock Lake et Wright Lake ; Sandy Lake) débouchant au fond de la Saint-Margaret's Bay. Le système de Sheet Harbour est destiné essentiellement à fournir de l'énergie aux agglomérations de Pictou, Trenton, et New Glasgow. La commission vend l'électricité aux autorités locales (représentées par le *Pictou County Power Board*) qui se chargent de la répartition. Le développement de Sheet

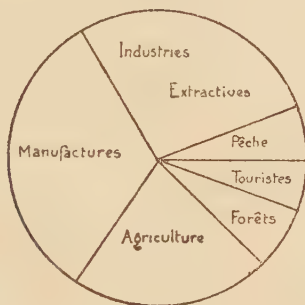
(1) N. S. Power Commission. *Report*, 1927, p. 15.

Harbour fournit également une petite quantité d'énergie à une entreprise privée (*Pulp and Power Co*) qui possède une pulperie dans le voisinage (à West River). Les générateurs du système sont installés sur les diverses sections de la rivière Sheet Harbour. Ils disposaient (1927) d'une force de près de 12.000 H. P. Le système de Mushamush fournit de l'énergie au comté de Lunenburg. La commission vend la production au détail ; le plus important client est la *Lunenburg Co*. Ce développement est bien moins important que les deux autres. Il n'a qu'une puissance de moins de 1.000 H. P. Les installations se trouvent au débouché des lacs Mushamush.

Il existe une quinzaine de systèmes moins importants mais fournissant au moins 200 H. P., entre les mains de particuliers. Les principaux se trouvent sur les rivières Liverpool, Medway, La Have, Sissiboo, Avon, Tusket, Tangier, Liscomb, Lequille. Ils fournissent de l'énergie pour des usines, des mines, et pour l'éclairage de quelques villes. Enfin il y a des centaines d'installations beaucoup plus modestes (5 H. P. à 200 H. P.) actionnant des scieries ou de petites fabriques.

Dans l'ensemble l'énergie électrique est loin d'être intégralement exploitée dans la Nouvelle-Ecosse. Mais les possibilités d'exploitations sont entravées par la répartition particulière de l'énergie hydraulique dans la province : l'utilisation des sources d'énergie dispersées et dont chacune est peu importante implique une organisation méthodique et une installation coûteuse dont les entreprises privées — le plus souvent modestes dans la région — sont rarement capables. Aussi pendant longtemps cette branche d'activité industrielle est-elle restée sans grande activité. Depuis que le gouvernement a pris l'affaire en mains d'énormes progrès ont été effectués en peu de temps : l'industrie hydro-électrique longtemps retardataire est en voie de plein développement.

On rencontre ainsi en Nouvelle-Ecosse de nombreuses petites industries peu développées mais assez actives qui présentent une somme de production appréciable. Par leur dispersion et leur variété même, elles ont dans l'ensemble une stabilité remarquable en même temps qu'une réelle faculté d'adaptation aux conditions changeantes du marché. Une crise dans telle ou telle branche de production réduit ou fait disparaître les entreprises



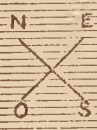
*Proportion des éléments
du revenu annuel de la Nouvelle Ecosse
(1927)*

D'après les informations communiquées
par le Board of Trade d'Halifax

Fig. I.

particulières qui s'y sont spécialisées. D'autres, par contre se développent, pour diminuer peut être ensuite. Mais l'activité totale varie peu. La rançon de ce morcellement est la difficulté et presque l'impossibilité d'une expansion industrielle sérieuse. La croissance est lente, sujette à des progrès et à des régressions temporaires, mais toujours de faible amplitude. A côté de l'industrie du charbon et de l'acier capables d'un grand développement mais soumises à des mouvements de réaction violents, cette masse de petite production constitue un élément pondérateur de grande importance.

0 50 100 Km.



Océan Atlantique



INDUSTRIES SECONDAIRES

- + Sources d'énergie
- ## électrique équipées

Conclusion. — En somme l'industrie néo-écossaise présente aujourd'hui un grand contraste. D'une part on trouve une industrie du charbon et de l'acier qui, après une assez longue période de tâtonnements, a fini par s'organiser de manière à peu près homogène, sinon complètement parfaite, et constitue un centre de production, sinon égal, du moins comparable à celui des plus grands pays industriels du monde. C'est sur cette grande industrie que les Néo-Ecossais ont fondé leurs espoirs de grande prospérité économique. Ces espoirs n'ont pas été jusqu'à présent absolument réalisés, surtout par suite de difficultés d'ordre géographique. Mais néanmoins cette industrie, malgré ses amples fluctuations, représente une puissance de production extrêmement considérable. A côté de cette grande industrie se trouve une poussière de petites entreprises absolument caractéristiques de la Nouvelle-Ecosse. Leur origine remonte à l'époque où cette province était économiquement indépendante. Quelques-unes ont disparu, quelques autres ont progressé plus que leurs voisins mais, dans l'ensemble, d'une part elles se maintiennent et d'autre part elles se développent assez peu. Elles traitent des produits les plus hétéroclites et leur étude donne l'impression d'une collection un peu confuse. C'est bien là d'ailleurs l'impression qui doit subsister : elle est tout à fait typique de la vie économique de la région. En dehors de l'acier et du charbon, on trouve en Nouvelle-Ecosse presque toutes les industries existantes, sur une échelle très réduite il est vrai. Chacune de ces petites entreprises n'a souvent qu'une organisation rudimentaire et ne se maintient que par suite des conditions un peu anciennes qui prévalent dans toute l'économie du pays. C'est là la force et la faiblesse de l'économie néo-écossaise : ces petites exploitations très anciennes, très variées, très dispersées offrent peu de prise aux crises qui secouent fortement les grandes et ambitieuses constructions industrielles ; par contre elles

amènent une dispersion des efforts qui limite étroitement les possibilités d'expansion économique générale. Cette situation provient sans doute partiellement de la mentalité des Néo-Ecossais mais aussi des conditions naturelles locales qui offrent une multitude de ressources variées dont aucune n'a pourtant assez d'amplitude pour donner lieu à un large développement. Dans l'économie générale de la province, la grande industrie du charbon et de l'acier moderne, méthodique et ambitieuse et les petites industries anciennes, inorganiques, modestes et tenaces jouent des rôles très différents : les premières représentent l'élément d'avenir, incertain, aventureux et sujet à de grandes fluctuations ; les autres ont de fortes racines dans le passé, elles représentent l'élément stable, certain et pondérateur.

CHAPITRE VI

MOYENS DE COMMUNICATION ET COMMERCE

Les problèmes des communications et du commerce sont étroitement liés en Nouvelle-Ecosse et tous deux sont d'importance capitale dans ce pays dont la vie économique est fondée sur les échanges.

I. — MOYENS DE COMMUNICATIONS

Chemins de fer. — Les chemins de fer ont joué un rôle essentiel dans l'histoire de la Nouvelle-Ecosse. C'est en grande partie avec la perspective d'obtenir une liaison par voie ferrée avec la région du St-Laurent et avec l'espérance de devenir ainsi le débouché naturel et le fournisseur d'un vaste hinterland que la Nouvelle-Ecosse a accepté de sortir de son isolement politique et économique et de faire partie du « Dominion of Canada ». La construction d'un chemin de fer venant de l'intérieur du Canada et aboutissant à Halifax fut une des conditions de l'entrée de la province dans la Confédération.

En conséquence une ligne partant de Lévis (Québec) fut immédiatement mise en construction par le Gouvernement du Dominion : ce fut l'Intercolonial Railway. Il fut achevé en 1876. En même temps une série de petites

(1) British North American Act, 1867. Section 145.

compagnies indépendantes construisaient et exploitaient çà et là des tronçons de lignes. Très souvent ces compagnies exploitaient des mines de charbon et établissaient des voies surtout pour le dégagement de leurs produits. Ces différentes compagnies se faisaient entre elles concurrence par leurs tarifs ; la plupart d'entre elles végétaient ; l'absence de coordination entre les efforts nuisait à chacune d'entre elles, à la province et au Dominion tout entier. Pendant la guerre (à partir de 1915) le gouvernement du Dominion fut amené à prendre en main l'administration de la plupart de ces compagnies. Le même fait se produisait d'ailleurs au même moment dans les autres provinces du Canada. L'organisation gouvernementale fut consolidée après la guerre et définitivement établie en 1921. Aujourd'hui les chemins de fer nationaux du Canada, *Canadian National Railways* (connus sous le nom de C. N. R.) ont sous leur contrôle la plus grande partie du réseau néo-écossais. Une seule compagnie échappa à leur emprise celle du *Dominion Atlantic Railway*, qui n'est qu'une annexe de la grande compagnie du chemin de fer du Pacifique, *Canadian Pacific Railway* (connue sous le nom de C. P. R.)

Organisation. — Ainsi aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse est desservie par deux systèmes de transports d'importance très inégale dans la province : d'une part le C. N. R. et ses filiales (*Cumberland Railway and Coal Co.*, — *Maritime Coal, Railway and Power Co.*, — *Sydney and Louisburg Railway Co.*, — *Inverness Railway and Coal Co.*), qui possèdent ensemble 86 % des voies de la province ; d'autre part le C. P. R. par sa filiale le D. A. R. qui n'en a que 14 %. Le C. N. R. possède ainsi sur les transports par voie ferrée dans la province une sorte de monopole de fait. La Nouvelle-Ecosse ne bénéficie pas de la dualité de réseau (C. N. R. — C. P. R.) et de la rivalité entre les deux compagnies qui se traduit ordinairement par une émulation dans la baisse des tarifs,

ce qui est un trait caractéristique et important dans la vie économique de toutes les autres provinces du Canada. Le privilège du C. N. R. est accentué par le fait que la compagnie du D. A. R., qui dessert essentiellement la vallée d'Annapolis, est pour ainsi dire bloquée dans l'angle Sud-Ouest de la province et ne possède pas de dégagement vers le reste du Canada par l'isthme de Chignecto : le dégagement se fait nécessairement par les lignes du C. N. R. Le C. N. R. contrôle ainsi non seulement la plus grande partie de la circulation intérieure, mais encore la grande voie d'accès vers l'extérieur. La compagnie a complété son emprise en enlevant, par réglementation intérieure, le droit d'option de route au sortir de la province pour la plupart des marchandises (fer et acier, produits forestiers, poisson expédié vers l'Ontario, plâtre, pommes de terre, etc.,) qui sont chargées en Nouvelle-Ecosse sur des wagons du C. N. R. Ainsi se trouve éliminée la possibilité pour les expéditeurs de profiter de la rivalité des deux compagnies, même en dehors de la province.

L'opinion publique demande depuis longtemps comme remède l'attribution au C. P. R. du droit de faire rouler ses trains sur les lignes du C. N. R. moyennant indemnité. Jusqu'à présent le problème des *running rights* est resté sans solution.

Aussi la Nouvelle-Ecosse n'a-t-elle pas été privilégiée en fait de tarifs de chemins de fer, spécialement depuis une vingtaine d'années. On a calculé que depuis 1912 les tarifs avaient été augmenté en moyenne de 92 % dans les provinces maritimes (dont fait partie la Nouvelle-Ecosse) alors que l'augmentation n'avait été que de 55 % depuis la même date dans le reste du Canada (1). Devant les protestations générales et à la suite des recommandations du Rapport Duncan une réduction de 20 % (dans

(1) *Duncan Report*, p. 21.

la mesure où les conditions locales le permettaient) a été effectuée en 1927 mais le taux reste encore singulièrement élevé.

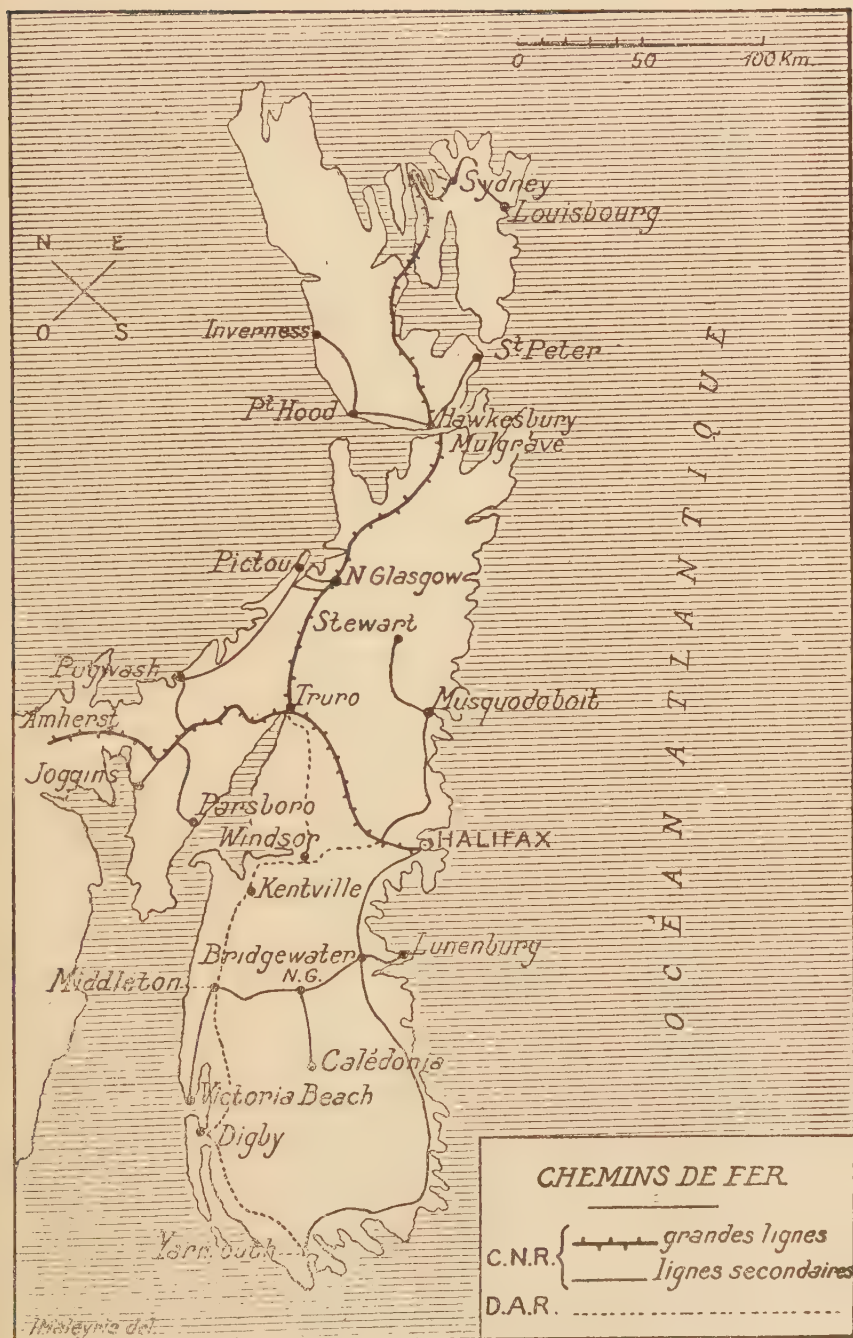
Lignes. — La Nouvelle-Ecosse n'a pas un réseau ferroviaire très serré : elle ne possède que 2.307 kilomètres de voies (1). Il existe une ligne principale (l'ancien Intercolonial) passant par Amherst, franchissant les Cobequids à Folly Pass et arrivant à Truro. De Truro une branche se dirige vers New Glasgow et Sydney traversant le détroit de Canso par un ferry à Mulgrave. Une autre branche gagne Halifax. Une série de tronçons secondaires sont greffés sur cette grande ligne (lignes Maccan-Joggins ; Springhill Junction-Parsboro ; Wallace-Pictou ; Hawkesbury-Inverness ; Hawkesbury-St-Peter Sydney-Louisbourg Windsor Junction-Musquodoboit). Pratiquement toutes ces lignes appartiennent au C. N. R. ou à des compagnies annexes. Le C. N. R. dessert aussi une partie de la région Sud-Ouest, avec une ligne reliant Halifax à Yarmouth et lançant des ramifications vers Caledonia, vers Middleton, dans la vallée d'Annapolis et jusqu'à Victoria Beach. Mais la Vallée est essentiellement drainée par la ligne du D. A. R. qui a ses points d'aboutissement à Yarmouth d'une part et à Halifax et Truro de l'autre.

Trafic. — Les éléments du trafic des chemins de fer de Nouvelle-Ecosse (2) peuvent se diviser en quatre catégories : les produits de carrières et de mines, les produits industriels, les produits agricoles et les produits forestiers.

Les premiers sont de beaucoup les plus importants par le poids qu'ils représentent. De ce point de vue ils

(1) Nat. Res. I. S. *Ressources of N. S.*, p. 75.

(2) Il est difficile d'évaluer de manière précise l'importance relative de ces éléments parce que les statistiques qui donnent des renseignements très complets sur les marchandises chargées et déchargées dans la province sont très sobres d'informations sur les distances parcourues.



représentent environ les trois quarts du trafic total. Parmi eux le charbon est l'article principal. Une quantité énorme (près de deux millions de tonnes) est transportée sur de courtes distances et selon des itinéraires à peu près fixes : entre les lieux d'extraction et les centres de grosse utilisation ou les points d'embarquement, les uns et les autres généralement assez rapprochés. Une proportion assez considérable (un demi-million de tonnes) (1) est exportée par voie ferrée. Une quantité plus modeste est dispersée sur de longues distances à travers toute la province pour alimenter de petites industries et répondre au détail des besoins locaux. Les matériaux de construction : argile, gravier et sable viennent au second rang pour la quantité, mais bien loin néanmoins après le charbon (120.000 tonnes environ). Ils circulent à l'intérieur de la province sur des distances moyennes ou petites en fonction des besoins régionaux. Les autres produits de mines (surtout sel et quelques minerais) représentent un total moins important. Ils se déplacent surtout entre les centres d'extraction, les usines de concentration ou de raffinage et les ports d'embarquement.

Les produits industriels manufacturés représentent environ un septième du trafic. Les articles qui figurent dans cette catégorie sont d'une extrême variété. On peut les classer en deux groupes du point de vue des transports : la plus grande partie est constituée par des produits soit fabriqués en Nouvelle-Ecosse, soit importés par mer et distribués par chemins de fer aux différentes communautés (plâtre, pétrole, ciment, tuyauterie, machines), d'autres représentent surtout le trafic interprovincial canadien, étant soit expédiés de Nouvelle-Ecosse (produits métallurgiques, sucre) ou encore introduits dans la province par voie ferrée (autos, camions, papier).

Les produits forestiers (surtout bois d'œuvre, bois

(1) D'après les informations communiquées par le Nat. Res. Dept.

à pulpe et bois de chauffage) constituent environ un dixième du trafic ; le principal élément est fourni par le transport du bois des chantiers d'abattage aux usines ou aux ports d'exportation.

Les produits agricoles représentent environ un quinzième du trafic en poids : leur importance économique est très grande. Le mouvement le plus considérable est celui qui fait pénétrer dans la province une grande quantité de denrées venant le plus souvent du reste du Canada (farines, céréales, bestiaux, viande, produits alimentaires). Un trafic important conduit les pommes à leur port d'embarquement (de la Vallée vers Halifax). Enfin il existe une circulation régionale pour la distribution des produits à travers la province et les transactions locales auxquelles elles donnent lieu.

Les poissons ne sont l'objet que d'un trafic insignifiant (30.000 tonnes).

En somme les chemins de fer jouent dans le transport des marchandises un triple rôle économique. D'une part ils remplissent une fonction de dégagement : ils convoient sur des distances courtes mais régulièrement suivies, des marchandises lourdes qui doivent être transférées de leur centre de production vers un point voisin (le plus souvent un port) où elles sont soit utilisées sur place, soit embarquées pour l'exportation, ou encore embarquées après avoir subi une certaine transformation. C'est le cas du charbon, du gypse, du sel, des minerais, du bois, des pommes. D'autre part, les chemins de fer servent d'agent de distribution à travers toute la province pour les produits bruts, manufacturés ou agricoles qui sont indispensables à la vie de chaque localité. Il s'agit ici de denrées relativement peu lourdes mais elles sont transportées sur des distances souvent assez considérables. Cette circulation intérieure est d'importance vitale pour la plupart des agglomérations de la Nouvelle-Ecosse. Enfin la voie ferrée est le grand instrument de liaison avec le reste du Canada.

La Nouvelle-Ecosse, par sa position géographique et sa situation quasi insulaire, se trouve à l'écart des courants économiques qui se développent vers l'Ouest. Le chemin de fer « Intercolonial », construit au moment où la Nouvelle-Ecosse s'est rattachée politiquement *aux Canadas*, est encore aujourd'hui un des liens les plus solides entre les différentes parties du Dominion. Néanmoins, du point de vue économique, ce trafic (qu'on peut appeler Canadien par opposition aux mouvements de circulation intérieur et de dégagement local qui sont purement Néo-Ecossais) est encore relativement peu considérable. Il ne représente environ qu'un cinquième du tonnage de marchandises transportées sur les lignes de la Province (environ un million de tonnes) et encore une grande partie de ces marchandises expédiées hors de Nouvelle-Ecosse s'arrêtent-elles à faible distance dans la province sœur du Nouveau Brunswick.

En 1925, 3.828.000 tonnes de marchandises avaient été chargées dans la province et 3.277.000 tonnes y avaient été déchargées par les trains (1) et, dans l'ensemble, les chemins de fer jouent, tant économiquement que moralement, un rôle de tout premier plan en Nouvelle-Ecosse.

Routes. — Les routes sont très loin d'avoir une importance comparable à celle des chemins de fer du point de vue économique. Jusqu'à une date récente elles étaient à peu près partout dans des conditions déplorable. Au cours des dernières années un effort vigoureux a été fait, et est actuellement poursuivi, pour améliorer les principales sections.

Néanmoins encore aujourd'hui l'état des chemins dans la province est médiocre et ne peut nullement se comparer avec la condition des routes aux Etats-Unis

(1) D'après les informations communiquées par le Nat. Res. Department.

par exemple. Sur 23.460 kilomètres de routes que possède la Nouvelle-Ecosse, 17.600 kilomètres (1) c'est-à-dire plus de 72 % sont simplement recouverts de terre battue. La circulation automobile et l'humidité presque permanente de la région y creusent des ornières, y créent des protubérances et des dépressions peu favorables au trafic. La reconstitution d'une surface à peu près plane est un travail de Danaïdes dans lequel les autorités locales n'apportent généralement pas d'obstination exagérée. Un procédé de protection peu coûteux consiste à étendre sur la surface de la route de terre une couche meuble de gravier plus ou moins anguleux, sur une épaisseur de 4 à 5 centimètres. Il y a 6.280 kilomètres de routes de gravier dans la Nouvelle-Ecosse, soit plus de 26 % du réseau routier. Cette méthode protège efficacement la route contre une usure trop rapide. Par contre la durée des pneus des automobiles qui y circulent se trouve réduite corrélativement. Il y a une centaine de kilomètres de classique macadam, surtout au débouché des villes et une douzaine de kilomètres de routes asphaltées. Les routes de ciment si connues aux Etats-Unis sont pratiquement inconnues dans la province.

Ces routes suivent souvent le même itinéraire que les chemins de fer et comme leur tracé, étroitement adapté aux inégalités du terrain est généralement très tortueux, les passages à niveau sont extrêmement nombreux : il y en a par exemple 17 sur la route d'Halifax à Windsor pour un trajet d'une cinquantaine de kilomètres. Il n'y a pas de gardes-barrière et les usagers des routes doivent passer les voies à leurs risques et périls.

Les routes ne sont pas utilisées pendant toute l'année. En hiver la circulation est faible. Les accumulations de neige rendent le passage des automobiles souvent

(1) *Dept. Nat. Res. Figures and Facts*, p. 9.

(2) *Ibidem*.

difficile et, pour les besoins locaux, le traineau est généralement employé surtout à la campagne. Le trafic est réduit pendant cette période au strict nécessaire. Il est complètement supprimé au printemps : lorsque le dégel, pénétrant profondément dans les routes de terre, transforme celles-ci en masses molles et sans consistance, toute circulation un peu active les ruinerait complètement pour tout le reste de l'année. Les autorités établissent des barrages et interdisent purement et simplement la circulation pendant un mois ou un mois et demi, suivant le temps. La circulation n'est autorisée que pour les cas de nécessité absolue (police - médecins - pompiers, etc.).

Les routes suivent soit les vallées soit le bord de la mer. Une grande artère, venue du Nouveau-Brunswick, arrive à Amherst, se divise en deux branches pour passer les Cobequids (par la Folly Pass ou Parsboro Pass) et finalement atteint Truro. De Truro une route se dirige vers New Glasgow, Antigonish, Mulgrave, passe par un bac dans l'île du Cap Breton à Hawkesbury. Là une grande voie circulaire établit la jonction entre Port Hood, Inverness, Baddek, Sydney, Glace Bay et rejoint Hawkesbury par Saint-Peter. De Truro une autre grande voie se dirige vers Halifax par la vallée de la Shubenacadie. Le Sud de la péninsule est comme encerclé par une grande route littorale qui met en communication Halifax, Lunenburg, Liverpool, Shelburne, Yarmouth puis, dans la vallée d'Annapolis, Annapolis Royal, Bridgetown, Middleton, Kentville, et enfin Windsor. En dehors de ces grand'routes, il existe un nombre considérable de chemins moins importants rayonnant vers des centres secondaires ou reliant directement des agglomérations situées sur des sections différentes du réseau principale.

Il existe un certain trafic de marchandises sur les routes de Nouvelle-Ecosse, mais son tonnage est peu important : il comprend surtout des produits de ferme (lait, œufs,

volailles, etc.) et des articles manufacturés d'usage courant. Presque toujours ces transports par route se font sur des distances assez courtes. Le transport des personnes est infiniment plus important. Il s'est énormément développé depuis l'introduction de l'automobile. En 1926 il y avait 25.569 voitures automobiles immatriculées dans la province soit une voiture pour 21 habitants. Depuis la guerre le nombre des automobiles a augmenté régulièrement de 2.000 environ chaque année.

Tourisme. — Mais les routes ont surtout de l'importance en raison de l'afflux des touristes qu'elles favorisent. C'est spécialement avec l'intention de développer l'industrie touristique que, dans les dernières années, le gouvernement de la province s'est mis à dépenser des sommes importantes pour l'entretien des routes. C'est peut être par là que leur influence économique est le plus considérable. Depuis quelques années en effet l'industrie du tourisme et spécialement du tourisme américain a pris des proportions énormes. Les visiteurs sont attirés par une très habile propagande qui fait valoir simultanément le pittoresque des paysages, les merveilleuses possibilités de chasse et de pêche, les attractions historiques et poétiques du « pays d'Évangéline ». La suppression de la prohibition (1930) contribuera à amener d'autres visiteurs.

En dehors des *tours* accomplis dans les principaux centres d'intérêt de la province, les visiteurs se condensent sur trois points : Digby et le Digby Neck constituant peut être le lieu le plus fréquenté. Les Américains de Nouvelle-Angleterre ont un accès rapide et facile par Yarmouth et ils trouvent à proximité les attractions de la mer, le pittoresque de la Bear River (où peut se chasser l'orignal) et le charme de la vallée d'Annapolis. Le deuxième centre est Chester et la Mahone Bay où beaucoup d'Américains riches de Nouvelle-Angleterre possèdent des cottages d'été qu'ils viennent occuper presque régulièrement chaque année pour éviter les vagues de chaleur et pour passer quelques

mois dans un très gracieux décor. Enfin, dans l'île du Cap Breton, Baddeck attire les amateurs de grande chasse et de pêche sportive (surtout pêche du saumon dans la Margaree River à 50 kilomètres de distance par bonne route) qui rayonnent en automobile aux alentours du Lac Bras d'Or.

En 1927, 170.000 touristes environ pénétrèrent dans la province. La majorité d'entre eux (98.000, 57 %) circulaient en automobile. Ils arrivaient soit par voie de terre à travers le Nouveau-Brunswick (86.000) soit par Yarmouth ou Digby (8.000) ou encore par Halifax ou Pictou (4.000). Parmi ceux qui étaient sans automobiles (72.000 43 %) 42.000 arrivèrent par chemin de fer et le reste par mer, dont 28.000 par Yarmouth ou Digby (1). La forte proportion des arrivées par ces deux derniers ports (32.000 — 18 % du total) montre l'importance de l'afflux de Nouvelle Angleterre. Il est difficile d'évaluer la somme dépensée par ces touristes : elle est probablement voisine de 10 millions de dollars. Elle augmente de manière rapide et continue. La Nouvelle-Ecosse vient au troisième rang parmi les provinces canadiennes (après Ontario et Québec) pour le profit qu'elle tire de l'industrie touristique (2).

L'industrie hôtelière en grand partie solidaire du mouvement touristique est surtout entre les mains des deux grandes compagnies de chemin de fer : Canadian Pacific Railway et Canadian National Railway.

Canaux et voies navigables. — Il n'existe en Nouvelle-Ecosse qu'un petit canal, long d'un peu plus de 500 mètres équipé d'une écluse et reliant le Lac Bras d'Or à la mer près de Saint-Peter. Le trafic y est très peu important.

Le cours supérieur des rivières et surtout les lacs qui s'égrennent le long de leurs cours ont joué un rôle im-

(1) Dept. Nat. Res. Report 1927, p. 146.

(2) Duncan Report, p. 43.

portant dans la période préeuropéenne et au début de l'époque coloniale. De nos jours ils ne servent plus qu'au flottage de quelques trains de bois.

Il n'existe comme voies navigables que les estuaires de la plupart des rivières très profondément pénétrés par les eaux marines. Mais le trafic qui s'y développe est le simple prolongement du trafic maritime : il n'y a pas de navigation intérieure proprement différenciée ; seulement les petits bateaux de mer peuvent remonter très loin dans les terres pour y faire leurs livraisons ou y prendre des marchandises. Les rivières ne sont en somme que les voies de pénétration de la mer.

Transports maritimes. — Les transports par mer sont d'importance tout à fait primordiale dans ce pays quasi insulaire. Les innombrables indentations de la côte et les profonds estuaires des cours d'eau ont été extrêmement favorables au développement de la vie maritime.

Ports. — Il existe actuellement en Nouvelle-Ecosse 99 ports officiellement reconnus dont 71 dans la péninsule et 28 dans l'île du Cap Breton. On peut les diviser en trois groupes : tout d'abord il existe une poussière de petits havres — nombreux surtout sur la côte atlantique — qui servent essentiellement d'abri aux pêcheurs. De manière secondaire ils servent d'escales aux caboteurs et constituent des centres minuscules de ravitaillement et d'expédition pour les productions locales et les besoins particuliers du district. Ils sont en général très vivants malgré leur faible importance absolue parce qu'ils répondent à une nécessité réelle : ils constituent les points d'approvisionnement et de débouché d'une multitude de petites régions. Ils ont tous un tonnage inférieur à 100.000 tonnes.

Une deuxième catégorie comprend 11 ports (1) d'im-

(1) Sydney et North Sydney (3.115.000 t.) ; Louisbourg (308.000 t.) ;

portance secondaire qui tirent un profit sérieux de la pêche et du cabotage mais qui sont aussi en relations régulières avec des régions voisines du continent américain. Leur fonction essentielle est de servir de débouché à des produits locaux lourds qui doivent être exportés avec le minimum de manipulations terrestres pour ne pas augmenter démesurément les frais de transport : Yarmouth et Canso expédient du poisson, Windsor du gypse, Pictou Sydney et Louisbourg du charbon et des produits métallurgiques. Le port de Sydney a dans ce groupe une importance toute spéciale : il se trouve au cœur de la région minière. Il est situé sur le profond estuaire de la Sydney River (rive droite) dont le chenal navigable a 13 à 15 mètres de profondeur et un kilomètre de largeur ; le brouillard y est très rare et il y a des kilomètres de lieux de débarquements naturels. Les frais d'entretien du port sont pratiquement nuls. De l'autre côté de la rivière (rive gauche) plus près de la mer se trouve l'avant port de North-Sydney qui a des avantages analogues. Les deux ports sont absolument solidaires. Quelquefois en hiver ils sont bloqués par les glaces (le phénomène, très irrégulier et en rapport avec la direction du vent se produit entre le milieu de janvier et le milieu de mars). Dans ce cas les expéditions sont détournées par Louisbourg. Sydney et Louisbourg expédient surtout du charbon et quelques produits métallurgiques dans la vallée du Saint-Laurent.

Halifax joue un rôle spécial et d'ailleurs prépondérant dans la vie maritime de la Nouvelle-Ecosse. Ce port a été fondé en 1749 par les Anglais comme ville essentiellement militaire, destinée à faire pièce à Louisbourg. Pendant longtemps il a servi surtout de base à la marine britannique. Il a joué un rôle important à

Windsor (304.000 t.) ; Canso (271.000 t.) ; Yarmouth (253.000 t.) ; Digby (243.000 t.) ; Pictou (182.000 t.) ; Baddeck (138.000 t.) ; Port Malgrave (122.000 t.) ; Parsboro (106.000 t., en 1927).

ce titre pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire et spécialement pendant la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis en 1812-1814. Mais par ailleurs l'importance internationale d'Halifax était réduite à celle d'un petit port d'escale et de charbonnage pour les navires faisant la traversée Angleterre-Amérique. Le port jouait à la même époque un rôle régional très important : c'était le centre du commerce actif que la Nouvelle-Ecosse faisait avec la côte Atlantique des Etats-Unis : ce commerce formait la base de la prospérité de la ville au milieu du ^{xix}^e siècle. Il y avait aussi quelques expéditions vers la vallée du Saint-Laurent et vers les Antilles mais le mouvement était très faible d'un côté comme de l'autre.

La Confédération (1867) a complètement transformé cette situation : tout d'abord Halifax a cessé d'être une base navale anglaise (1) ; les susceptibilités d'une très jeune nation récemment née à la presque complète indépendance ne pouvaient s'accommoder de la présence d'une garnison « étrangère ». Par ailleurs l'établissement de la voie ferrée de l'Intercolonial faisait d'Halifax une des grandes portes de sortie et d'entrée du Dominion et lui donnait une importance mondiale qui a inspiré aux Haligonians les plus ambitieuses espérances — et quelques déceptions. Enfin l'équilibre commercial s'est modifié : les échanges avec les Etats-Unis se sont très fortement réduits ; le trafic avec les Antilles s'est développé ; le commerce avec la vallée du Saint-Laurent a considérablement augmenté.

Le port d'Halifax présente de grands avantages naturels.

(1) Halifax a repris ce rôle pendant la guerre mondiale : le port a servi de point de concentration et d'embarquement à la plupart des troupes canadiennes, et des troupes néo-zélandaises — à une partie de l'armée américaine et à près de 50.000 travailleurs chinois. En 1917, une partie de la ville a été détruite par l'explosion d'un navire chargé d'explosifs.

Il se compose de deux bassins dont un seul, le bassin extérieur, est actuellement utilisé. Le bassin intérieur (Bedford Basin), communiquant avec le port actuel par un détroit (the Narrows), est assez profond et assez vaste pour abriter à la fois toute la flotte britannique. Il a été employé pendant la guerre, mais de nos jours le bassin extérieur suffit au trafic. Le port utilisé a 8 kilomètres de long sur un kilomètre de large en moyenne et une profondeur de plus de 15 mètres. Il n'y a pas de courant important. De petites îles protègent l'entrée. Les seuls inconvénients sont la présence de quelques écueils et la fréquence du brouillard. Ces deux difficultés combinées rendent l'accès du port quelque peu dangereux en hiver et au printemps. Il n'est jamais bloqué par les glaces. Les marées sont très faibles et aucun bassin à flot n'est nécessaire. Les lignes de chemin de fer (C. N. R.) aboutissent en trois points du rivage : à l'extrémité Sud, des quais de débarquement pour passagers, des bâtiments pour immigrants, un grand hôtel, une gare, des docks, constituent un ensemble connu sous le nom de « Terminus océanique » (Ocean Terminals). Cette section est spécialisée dans le trafic des passagers. A Richmond se manipulent surtout les marchandises lourdes (spécialement bois et bétail). A Deepwater se trouve un dégagement occasionnel pour marchandises ou passagers. Il y a un bassin de radoub et un chantier de constructions navales faisant surtout des réparations (Halifax Shipyards). Deux tours à charbon, possédant en général une réserve de 10.000 tonnes, alimentées surtout par de la houille du bassin de Pictou assurent un ravitaillement facile. Un élévateur à grain a une capacité de 1.100.000 boisseaux. Mais en dehors des tours à charbon, de l'élévateur et d'une grue flottante, il n'existe à peu près aucune machine pour aider au chargement et au déchargement des navires. Presque toutes les manipulations se font à bras d'homme. L'outillage est rudimentaire. En somme le port d'Halifax présente

d'excellentes conditions naturelles et un médiocre aménagement.

Sa situation géographique semble devoir lui assurer une situation prépondérante parmi les ports voisins : il se trouve à une distance sensiblement plus courte que la plupart de ses rivaux (notamment New-York et Montréal) des grands centres d'activité économique du globe (1). Cet avantage est compensé par le fait qu'il ne trouve de dégagement vers les régions riches et productrices de l'intérieur que par un long ruban de voie ferrée.

Du point de vue de la navigation Halifax joue un triple rôle. Il est surtout connu comme port d'escale pour les navires allant d'Angleterre aux Etats-Unis ou vice-versa : c'est le premier ou le dernier point du continent américain selon la direction du voyage — que les bateaux puissent facilement toucher sans se déranger notablement de la route ordinaire dans la traversée de l'Atlantique. D'autre part, il sert de porte d'entrée et de sortie à la plus grande partie du commerce néo-écossais. Enfin dans une certaine mesure, assez modeste d'ailleurs, il sert de débouché temporaire à une très large section de l'hinterland canadien.

Le tonnage du port était en 1927 de 3.881.000 tonnes ; 4.668 navires ont pénétré dans le port pendant cette période (2). Un grand nombre sont de grands transatlantiques, prenant ou laissant quelques marchandises pendant les mois d'hiver. Quelques-uns appartenaient à

(1) Distance (en milles marins) de différents points à

	<i>Halifax</i>	<i>New-York</i>	<i>Montréal</i>
Anvers.....	2759	3310	3281
Bordeaux	2674	3270	3241
Liverpool	2485	3043	2710
Londres.....	2719	3270	3241
Buenos Ayres.....	5701	5838	6241
Le Cap.....	6423	6792	7108

(2) *Canada Year book*, 1928, p. 700.

des lignes ayant Halifax comme port d'attache ou comme port d'escale régulier dans les communications normales qu'elles établissent avec un pays déterminé (Terre-Neuve, Antilles etc.). Enfin certains ne touchent Halifax qu'occasionnellement quand la destination de la cargaison pour le transport de laquelle ils ont été affrétés les amène dans ces parages.

Les principales marchandises débarquées et embarquées à Halifax sont le charbon (amené surtout par bateaux de Pictou), des produits alimentaires (farines, céréales bestiaux) venus du Saint-Laurent et de New-York, des objets manufacturés (venus de New-York et du Saint-Laurent) et des produits bruts (de New-York et des Antilles). A l'exportation le charbon reparait au premier plan — le blé joue un certain rôle également.

Navigation. — La navigation côtière est d'importance capitale dans la vie économique de la Nouvelle-Ecosse. Elle est favorisée par les multiples indentations de la côte et par la présence d'un très grand nombre de petits ports qu'elle alimente et vivifie. Les insuffisances du réseau des moyens de transport terrestres sont compensées (et expliquées en grande partie) par le développement du cabotage qui assure l'approvisionnement et le dégagement des produits d'une multitude de localités. Le cabotage joue un rôle de concentration pour certaines productions (poisson par exemple) et un rôle de répartition pour d'autres denrées (produits alimentaires et objets manufacturés). Le centre du trafic est presque toujours Halifax. Six compagnies assurent des services réguliers sur différents points de la côte. Les navires employés sont ordinairement de petites dimensions ; ce sont même souvent des voiliers.

Les relations lointaines sont assurées par la navigation avec quatre types de région : l'Europe, les contrées voisines de l'Amérique, les Antilles, le reste du monde.

Avec l'Europe, la Nouvelle-Ecosse est reliée pendant

toute l'année par le service régulier de la Compagnie Furness, Withy and Co., qui établit une liaison permanente entre Halifax et Liverpool, Londres et Glasgow. Les bateaux employés sont surtout équipés pour le transport des marchandises mais reçoivent aussi quelques passagers. Pendant l'hiver, il existe un service régulier de la marine d'état canadienne (*Canadian Government Merchant Marine*) entre Halifax (quelquefois Sydney) et Liverpool, Londres ou Glasgow. Enfin pendant l'hiver les paquebots des grandes compagnies transatlantiques (Donaldson) font à Halifax des escales occasionnelles. Cette escale n'est pas régulière et obligatoire ; elle est quelquefois supprimée avec préavis. La liaison est établie de cette façon surtout avec Southampton — parfois avec Cherbourg.

Les relations avec la proche Amérique se divisent en trois groupes : relations avec Terre-Neuve — avec la vallée du Saint-Laurent — avec le Nord-Est des Etats-Unis. Avec Terre-Neuve la liaison est étroitement et régulièrement établie de manière permanente pendant toute l'année par trois Compagnies (Reid Newfoundland Co., — Farquhar SS.Co., — Red Cross line) dont les bateaux circulent une ou plusieurs fois par semaine entre Halifax ou Sydney et Saint-John, Port aux Basques ou Placentia. Avec la vallée du Saint-Laurent les communications ne sont assurées que de manière irrégulière pendant l'été (surtout entre Sydney et Montreal) par la Marine d'État du gouvernement canadien. — Avec les Etats-Unis une liaison permanente et régulière est assurée entre Yarmouth et Boston et entre Halifax et New-York (Red Cross line). En outre quelques transatlantiques faisant route sur New-York (surtout White Star et Cunard) touchent à Halifax en hiver à leur retour d'Europe.

Les communications avec les Antilles sont assurées de manière régulière. Elles sont particulièrement fréquentes avec les petites Antilles (Barbades, la Trinité, Demerara,

Antigua) et les Bermudes qui sont reliées pendant l'hiver à Halifax par les vapeurs de la Marine du gouvernement canadien et pendant toute l'année par les navires de la Royal Mail Steam Packet Co.. Avec les grandes Antilles (Cuba et Jamaïque) les services sont moins fréquents ; ils sont néanmoins effectués régulièrement tous les mois ou toutes les trois semaines par les deux compagnies : Marine du gouvernement canadien et Royal Mail Steam.

Enfin Halifax est le centre de quelques relations mondiales : avec l'Australie et la Nouvelle Zélande (New Zealand Shipping Co.), tous les mois pendant l'hiver — avec l'Afrique du Sud (Elder Dempster and Co.), tous les mois, durant toute l'année — avec l'Amérique du Sud (Marine du Gouvernement canadien) régulièrement en hiver — avec la Chine et le Japon (Marine du Gouvernement canadien) occasionnellement en hiver.

En somme la Nouvelle-Ecosse possède un réseau de communications terrestres assez médiocre. En particulier son grand moyen de liaison avec l'arrière pays canadien est, par nécessité géographique, une longue voie ferrée dont le parcours par les marchandises entraîne des frais élevés qui paralysent dans une certaine mesure le trafic. Par contre elle est particulièrement avantagée du point de vue des communications maritimes. Sa position avancée dans l'Océan Atlantique en fait un port d'escale très facilement touché par les navires qui circulent dans ces parages, et le principal port de la région, Halifax, offre en outre les avantages naturels d'une belle rade dont le trait caractéristique important est d'être libre de glaces pendant toute l'année. Le contraste entre la difficulté et la longueur des communications par terre et les facilités remarquables présentées par les communications par mer constitue un des problèmes les plus graves de l'économie de la Nouvelle-Ecosse. Il a une

influence primordiale sur le développement du commerce dans la région.

II. — COMMERCE

Il est très difficile de donner avec quelque exactitude une impression du commerce de la Nouvelle-Ecosse. Il est absolument impossible de fournir à ce sujet des chiffres globaux. La cause en est le manque à peu près absolu de renseignements officiels. Les statistiques sont pratiquement inexistantes et l'organisation des bureaux d'informations est si médiocre que toute recherche de faits précis est vouée à un échec (1) Les traits les plus marquants seront seuls indiqués ici.

Le commerce de la Nouvelle-Ecosse comporte deux catégories de transactions : d'une part le mouvement d'achat de denrées nécessaires à la province et de vente de marchandises produites par la province, d'autre part le commerce de transit.

Parmi les produits néo-écossais expédiés au dehors, le charbon, les articles métallurgiques lourds (rails), le gypse, le poisson salé ou frais, le bois, la pulpe, les pommes et le

(1) En 1926, une commission officielle fut nommée par le Gouvernement du Dominion pour faire une enquête sur la situation économique des Provinces Maritimes. Cette commission a exprimé dans son rapport les remarques suivantes : « Nous nous sommes trouvés en présence du manque de toute évaluation d'ensemble du commerce des Provinces Maritimes avec les autres provinces ou avec les marchés étrangers. Nous avons été nous-mêmes désappointés de ne pas être en état de poursuivre nos investigations dans les questions commerciales, comme de telles statistiques nous auraient permis de le faire. Nous avons trouvé, après information auprès du « Dominion Bureau of Statistics », que l'on s'était préoccupé, il y a quelque temps précisément de cette question mais que, surtout par suite du manque d'organisation dans les statistiques concernant certaines phases du transport, il n'avait pas été possible de donner suite aux plans qui avaient été élaborés » (*Duncan Report*, p. 44).

foin sont de beaucoup les plus importants. Parmi les produits importés pour la consommation ou l'utilisation locale les produits alimentaires viennent au premier rang ; près de la moitié de la viande consommée dans la province est importée (ayant une valeur de plus de 6 millions de dollars) ainsi que plus des quatre cinquième des œufs (valeur : plus de 2 millions de dollars) ; la presque totalité du fromage, la moitié du lait condensé, plus de la moitié du sucre et enfin des farines pour une valeur de 6 millions de dollars (1). Une mention spéciale doit être faite des produits exotiques : oranges, bananes, thé, café, cacao. Des quantités importantes de mélasses et sucre brut sont importées pour être raffinées dans la province. Des produits minéraux bruts : anthracite pour le chauffage domestique, minerai de fer pour les besoins de l'industrie métallurgique, pétrole brut à raffiner, asphalte jouent aussi un rôle important. Enfin viennent des produits manufacturés de toutes sortes : autos, ciment, plâtre, vêtements, étoffes, meubles, machines, instruments agricoles etc.,..

Parmi les clients et fournisseurs de la Nouvelle-Ecosse cinq régions jouent un rôle privilégié : les Etats-Unis, l'Angleterre, les Antilles, Terre-Neuve, et surtout l'hinterland canadien.

C'est avec les Etats-Unis que la Nouvelle-Ecosse a pendant longtemps entretenu les relations commerciales les plus actives. Ce sont des circonstances un peu artificielles (Confédération et droits de douanes) qui ont, à une date récente, réduit les relations économiques anciennes et naturelles entre les deux régions. Actuellement la Nouvelle-Ecosse reçoit des Etats-Unis presque tout son anthracite (2), des objets manufacturés (autos, machines, plâtre ciment) des fruits des Antilles (ba-

(1) Informations communiquées par le Board of Trade.

(2) 39.000 tonnes en 1926 (Information communiquée par le Dept. of Nat. Res.).

nanas, pamplemousses, noix de coco) passant par l'intermédiaire de l'*United Fruit Co*, et des produits alimentaires (surtout des conserves). Elle expédie surtout des produits bruts : bois à pulpe, gypse, produits de pêche (surtout homards et un peu de morue), quelquefois des pommes.

L'Angleterre est au contraire un marché développé de manière relativement récente : les principales importations sont l'anthracite (1) et des produits manufacturés (surtout étoffes et vêtements). Le grand article d'exportation est constitué par les pommes. On peut joindre à l'Angleterre (par l'intermédiaire de laquelle le trafic se fait souvent) les pays méditerranéens qui absorbent une quantité considérable de poisson salé.

Les Antilles sont un débouché que les facilités de communication par mer et les différences naturelles de production ont mis depuis longtemps en relation avec la Nouvelle-Ecosse. De manière récente les échanges ont été activés par la conclusion d'un traité de commerce impliquant l'attribution réciproque de tarifs privilégiés et la subvention par le Gouvernement canadien de lignes de navigation régulières (*Royal Mail Steam Packet Co.*, et *Canadian Government Merchant marine*). La Nouvelle-Ecosse reçoit des Antilles du sucre brut, des mélasses, du cacao, du café, du pétrole brut, de l'asphalte. Elle envoie la plus grande partie de son poisson salé, des pommes, des pommes de terre de semence, du foin, du charbon, des boîtes à fruits. Ce commerce se fait presque exclusivement avec les Petites Antilles et les Bermudes.

Les échanges avec Terre-Neuve proviennent surtout de la proximité des deux régions. La Nouvelle-Ecosse reçoit essentiellement du minerai de fer qui alimente l'industrie métallurgique des environs de Sydney — elle expédie surtout des produits alimentaires : de la viande (2), des

(1) 11.500 tonnes en 1926 (Inf. communiquée par le Dept. of Nat. Res.).

(2) 5.000 quintaux métriques en 1925, c'est-à-dire presque la totalité

céréales, des farines, des pommes de terre. En dehors des pommes de terre, ces produits alimentaires sont souvent des réexpéditions qui sont compensées par des importations dans la province.

Le commerce avec l'arrière-pays Canadien est très important par le volume des échanges qu'il implique et par la question du transit qui se pose à son sujet. Pour la consommation locale, la Nouvelle-Ecosse reçoit du reste du Canada, surtout de l'Ontario, une très grande quantité de produits alimentaires qui font d'ailleurs une rude concurrence aux producteurs néo-écossais. Sur les 104.000 quintaux de viande importés en Nouvelle-Ecosse en 1925, 87.000 venaient du reste du Dominion, dont 75.000 étaient originaires de l'Ontario; en d'autres termes l'Ontario fournit près des 3/4 de la viande importée dans la province. Presque tout le fromage consommé dans la région (334.000 kilogrammes sur 340.000 kilogrammes) et toute la graisse animale (1.360.000 kilogrammes) ont la même origine. La plus grande partie du beurre introduit en Nouvelle-Ecosse (1.236.000 kilogrammes) vient également des autres provinces canadiennes (1). Des quantités considérables de farine et de céréales (surtout l'avoine) arrivent de Montréal. La Nouvelle-Ecosse reçoit également du Canada — surtout de l'Ontario — des produits manufacturés : machines, outils, vêtements, meubles etc... Elle expédie du charbon : le principal marché est constitué par la vallée du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, car l'Ontario, grande région manufacturière est alimentée par le charbon américain. Le Nouveau-Brunswick en absorbe une petite quantité. Les expéditions de poisson, de pommes et de pommes de terre se

des exportations néo-écossaises pour ce genre de denrées (5.310 quintaux net). Nat. Res. Dept.

(1) D'après les informations communiquées par le Dept. of Nat. Res.

(2) Il y a eu récemment un fort mouvement d'importation de beurre de Nouvelle-Zélande.

font de manière assez irrégulière et n'ont pas grosse importance économique.

Pour le commerce de transit, Halifax est quelque peu considéré, surtout par les Néo-Ecossais, comme le port d'hiver naturel du Canada qui devrait être normalement employé comme porte d'entrée et de sortie du Dominion pendant que le Saint-Laurent est bloqué par les glaces. Or, en fait, Halifax n'expédie qu'une quantité relativement très peu considérable de produits canadiens, même pendant cette période. Ce fait tient essentiellement à des conditions géographiques et aussi à des accords économiques ou à des dispositions législatives particulières.

Les grands centres économiques du Canada susceptibles d'assurer le transit des marchandises par la Nouvelle-Ecosse sont d'une part l'Ontario et le Sud de la province de Québec, d'autre part les provinces de la prairie, surtout le Manitoba et le Saskatchewan. Pour les besoins de l'Ontario et du Sud du Québec la voie d'importation et d'exportation la plus pratique pendant l'été est soit par Montréal et le Saint-Laurent, soit par Buffalo et New-York. Pendant l'hiver, où le Saint-Laurent est gelé la voie de Buffalo-New-York reste la plus importante pour les produits originaires ou à destination du Sud de l'Ontario (distance de Buffalo à New-York = environ 550 kilomètres) plutôt que la voie Montréal-Halifax (environ 650 kilomètres). Aussi la quantité de fret venant de cette région ou s'y dirigeant par Halifax est comparativement très réduite. Les principaux articles d'exportation venant de cette source sont des bétiaux, du papier, des autos et quelques autres objets manufacturés, un peu de bois et un peu de blé. Les articles d'importation sont moins importants encore (produits manufacturés d'Angleterre et produits des Antilles : gingembre, miel, arrow-root, bois précieux, éponges, cire, etc.).

Le centre agricole de la Prairie a pour principale production le blé qui est généralement concentré à Winnipeg

et de là trouve plusieurs voies possibles de dégagement : l'une comprend un trajet long mais direct par rail entre Winnipeg et Québec par la ligne appelée *National Transcontinental Railway*. Quand le Saint-Laurent est gelé la prolongation naturelle de la voie ferrée emmène le blé soit par Saint-John (Nouveau-Brunswick) soit par Halifax. Quoique la distance soit notablement plus courte de Québec à Saint-John que de Québec à Halifax une certaine quantité de blé est attirée vers Halifax par suite de la variété des navires qu'on y trouve en hiver. En 1927 (au moment de la révision générale des tarifs de chemins de fer qui prit place à la suite de la controverse sur le tarif de Crowsnest Pass) (1) la Nouvelle-Ecosse s'unit à la Commission du port de Québec pour obtenir une importante réduction des tarifs pour les grains envoyés de Fort Williams et Armstrong (Ontario) vers Québec par la ligne du National Transcontinental. Cette réduction du prix de transport jusqu'à Québec est de nature à encourager les exportations par Halifax quand le port de Québec est gelé. Mais malgré cette réduction, la plus grande partie du blé des Prairies ne prend pas cette voie et suit soit le trajet par chemin de fer entre Winnipeg et Montréal (presque exclusivement en été) soit surtout le trajet plus détourné mais meilleur marché du chemin de fer entre Winnipeg et Fort Williams et ensuite des bateaux des Grands Lacs. De Montréal comme des Grands Lacs le trajet

(1) En 1897 le C. P. R. devant construire une ligne de l'Alberta à la Colombie Britannique par le col de Crowsnest reçut un subside du Dominion à condition d'accorder un tarif très bas pour le transport des grains de la Prairie sur Fort Williams. Le tarif, dit de Crowsnest Pass, est devenu un sujet de contestation dans la politique canadienne. Son application fut suspendue de 1919 à 1923, mais en 1924, il fut remis en vigueur. Il fut remanié en 1927 pour donner satisfaction à certaines réclamations. Le prix du transport des grains vers Fort Williams reste très bas. La principale modification concernant la Nouvelle-Ecosse est le fait que les grains expédiés par le *National Transcontinental* sur Québec jouissent aussi de tarifs privilégiés.

le plus court quand le Saint-Laurent est gelé est à travers les Etats-Unis par New-York (de Buffalo) ou par Portland (de Montréal). La voie de Fort Williams et des Grands Lacs qui élimine automatiquement les blés d'Halifax est de plus artificiellement favorisée par les dispositions du tarif de Crowsnest. Enfin Halifax a perdu le dernier de ses avantages, celui du bon marché de la très courte traversée océanique que sa position implique, à la suite de la North Atlantic Conference où les compagnies de navigation — afin d'éviter une lutte de tarif entre elles — ont décidé d'appliquer des prix de transport homogènes pour les marchandises) d'une rive à l'autre de l'Atlantique quels que soient les ports de départ et d'arrivée

Aussi Halifax ne manipule-t-il qu'une proportion infime de la récolte canadienne. En 1926, la récolte totale était de 384.076.000 boisseaux ; Halifax n'exportait que 834.400 boisseaux, c'est-à-dire 0,2 % de l'ensemble alors qu'à la même époque Saint-John expédiait 10.963.000 boisseaux (4 %) ; Montréal 58.166.000 boisseaux (15 %), Vancouver 52.954.000 boisseaux (13 %) et Buffalo 122.665.000 boisseaux (31 %) (1). De vigoureux efforts sont faits, surtout par des moyens politiques, pour augmenter la portion dévolue à Halifax et en fait cette portion semble en voie d'augmentation mais il est douteux que les conditions géographiques naturelles lui permettent de devenir jamais très considérable.

*
* *

Ainsi la Nouvelle-Ecosse avait fondé — et dans une certaine mesure fonde encore — de grandes espérances sur la perspective de devenir la grande porte d'entrée et de sortie du Dominion du côté de l'Atlantique. Le fait que ses côtes se trouvent en eau libre pendant toute la durée de l'année lui permet d'assumer ce rôle occasionnellement

(1) *Canada Year Book* (1927-1928), p. 614.

pendant une partie de l'année. Mais les grandes voies naturelles de dégagement de l'hinterland canadien passent ailleurs. Le commerce néo-écossais trouve ses principaux éléments dans les productions et les exigences locales. La position géographique du pays, qui forme un obstacle au développement du trafic inter-canadien, présente de grands avantages pour le commerce mondial, car la Nouvelle-Ecosse constitue un point d'escale naturel pour la plupart des traversées transocéaniques et entre ainsi aisément en contact avec les contrées les plus variées.

CHAPITRE VII

MAIN D'ŒUVRE ET FINANCES

Les rapports des deux grands instruments de production, main d'œuvre et capital, avec la vie économique de la Nouvelle-Ecosse sont compliqués par une multitude de faits d'ordre moral ou social qui dépassent le cadre d'une étude de géographie économique. Les aspects principaux des problèmes, dans leur relation avec le rendement économique du pays, seront seuls ici évoqués.

I. — MAIN-D'ŒUVRE

La Nouvelle-Ecosse présente le double phénomène de difficultés permanentes par suite du manque de bras pour l'exploitation des richesses naturelles et d'une considérable émigration qui enlève régulièrement tous les ans à la province un nombre important de travailleurs.

La question de la quantité de main-d'œuvre offre un double aspect : celui des ouvriers des mines et des usines et celui des exploitants du sol.

Parmi les premiers groupes le plus important et le plus homogène est celui des mineurs et des ouvriers des industries métallurgiques qui forment des agglomérations considérables dans les districts de Sydney, de New Glasgow et aussi de Springhill. La Nouvelle-Ecosse possède une

main d'œuvre de 13.000 mineurs (1) dont 11.000 sont des ouvriers qualifiés et 2000 de simples manœuvres. L'industrie métallurgique emploie 7.000 travailleurs (2), beaucoup plus divisés entre eux et plus éparpillés géographiquement. Les mineurs forment le noyau le plus homogène et parmi eux les mineurs du Cap Breton constituent la section la plus importante : leurs conflits répétés avec les compagnies pendant les dernières années et les grèves qui en ont résulté ont formé un des plus sérieux obstacles à la prospérité de l'industrie dans la région. Les hommes mènent une existence assez pauvre. Leur niveau de vie est très inférieur à celui de l'ouvrier américain. Les maisons de bois dans lesquelles ils habitent n'ont souvent ni cave, ni eau courante, ni tout à l'égout ; les toits et les murs sont délabrés ; les bandes de terrains attachées à chaque demeure sont généralement incultes : dans ce climat froid, humide et gris, l'aspect d'une colonie de mineurs avec ses rues non pavées, creusées de fondrières, ses clôtures en ruines, constitue un spectacle tout à fait déprimant. Les maisons appartiennent pour la plupart aux compagnies qui les louent pour des sommes variables entre 3, 6 et 15 dollars par mois suivant les dimensions. Le prix de la vie est aussi élevé que dans les grandes villes telles que Montréal ou Toronto (3). Le prix des denrées alimentaires est légèrement plus élevé, le prix du logement est légèrement plus bas (4). Les salaires sont un peu moins élevés que dans les autres centres miniers du Dominion : 6 dollars 62 par jour pour le mineur qualifié en septembre 1927 (5).

Les mineurs de Nouvelle-Ecosse se sont groupés en 1879 en un syndicat portant le nom de *Provincial*

(1) *Census of Canada*, 1921, vol. IV, p. 138.

(2) *Ibidem*, p. 140.

(3) *Marit. Prov. since Confed*, p. 102.

(4) *Ibidem*.

(5) *Canada Year Book*, 1927-29, p. 772.

Miners' Union qui devint en 1882 la *Provincial Workmen's Association*. C'était alors une organisation strictement néo-écossaise et assez peu combative. Mais des organisations filiales des *United Mine Workers of America* pénétrèrent dans la région. La rivalité des deux groupes de syndicats paralysa longtemps toute action. En 1917 seulement il y eut fusion sous le nom de *Amalgamated Mine Workers of Nova Scotia* (1). C'est la grande organisation ouvrière de Nouvelle-Ecosse, qui a été assez puissante pour mener récemment une lutte sérieuse et prolongée contre Besco.

Les autres ouvriers, assez nombreux, 14.000 environ, sont dispersés en une multitude d'entreprises, de professions et de localités différentes. Il n'existe pas pour eux de problème d'ensemble, mais seulement des conditions individuelles très variables. Le seul point commun est qu'en général leur niveau moyen de vie au moins égal, sinon supérieur à celui de l'ouvrier européen, est notablement moins élevé que celui des ouvriers américains de situation correspondante.

Malgré toutes les grèves et malgré les compromis, la situation de l'ouvrier en Nouvelle-Ecosse est assez médiocre et l'émigration emmène les plus jeunes et les plus entreprenants des travailleurs vers les Etats-Unis. La majorité des ouvriers qui restent sont relativement peu énergiques ou vieux, c'est-à-dire qu'ils constituent un matériel humain de valeur inférieure pour l'industrie. Quoiqu'il y ait baisse dans la qualité de la main d'œuvre ouvrière il n'y a pas pour le moment insuffisance notable dans la quantité ; les crises industrielles récentes ont diminué d'ailleurs le rendement de beaucoup d'entreprises et quelquefois même un certain chômage s'est développé.

L'exploitation des campagnes soulève des problèmes différents : il y a très peu d'ouvriers agricoles. La Nouvelle-

(1) Ce groupement est affiliée à l'*American Federation of Labour*.

Ecosse est un pays de petits exploitants propriétaires ; les cultures y sont peu développées, la main d'œuvre louée y est peu considérable. Sur 49.000 agriculteurs (1), 33.200 sont des fermiers et 8.600 des fils de fermiers, c'est-à-dire que 85 % des travailleurs ont un intérêt personnel direct ou indirect dans la terre exploitée. Il n'y a que 7.000 ouvriers agricoles (15 % des agriculteurs) dans la province. Ils sont en nombre très insuffisant et les fermiers ont grand'peine à trouver l'aide dont ils ont besoin et que d'ailleurs, par suite des circonstances dans lesquelles se débat actuellement l'agriculture dans la province, ils ne peuvent rémunérer la plupart du temps que de manière très maigre. Mais le fait le plus important est que, dans l'ensemble, tous les cultivateurs se dégoûtent de travailler dans des conditions assez dures pour un profit aléatoire, la plupart du temps médiocre. Ici encore ce sont surtout les jeunes gens qui, au lieu de s'attacher à l'exploitation paternelle ou de créer quelque exploitation sur un autre point de la province, quittent le pays ingrat et s'en vont soit aux Etats-Unis, soit surtout dans l'Ouest canadien. L'agriculture, beaucoup plus que l'industrie, manque de bras en Nouvelle-Ecosse. Le défaut d'exploitants jeunes et énergiques est la raison majeure de la stagnation de cette branche de l'économie dans la province. Sur 33.000 fermiers, 17.500 ont plus de 50 ans (2). Les causes principales sont la concurrence de régions plus favorisées, qui rend le travail peu profitable, l'absence de méthodes rationnelles capables de contrebalancer les désavantages locaux et aussi la dureté du climat et de la vie qui se fait sentir surtout à la campagne.

Il y a enfin un petit mouvement d'exode parmi les pêcheurs (3) provoqué surtout par les tarifs américains.

(1) *Census of Canada* 1921, vol. IV, p. 136.

(2) *Ibidem*, p. 137.

(3) Au nombre de 12.000 en Nouvelle-Ecosse, *ibidem*, p. 128.

Les pêcheurs, surtout ceux de la région Sud, vont s'installer sur la côte du Maine pour être du même côté de la ligne douanière que leurs principaux clients.

En somme la Nouvelle-Ecosse perd ses travailleurs de manière permanente et continue. Cette perte est d'autant plus grave que ce sont les éléments les plus énergiques et les plus jeunes qui désertent le pays et vont contribuer à la prospérité de régions concurrentes. Les deux grands centres d'attraction sont d'une part les Etats-Unis, où les Canadiens sont admis sans formalité, et où ils trouvent avec un meilleur climat un large champ pour leur activité, d'autre part l'Ouest canadien où les possibilités d'enrichissement rapide, le goût des aventures et une habile réclame des compagnies de chemins de fer entraînent un très grand nombre de jeunes gens. La proportion des émigrants quittant le pays chaque année par rapport à l'ensemble de la population née dans la province est élevée : elle était en 1921 de 42.900 pour 506.000 habitants soit 8,48 % (1). Parmi ces émigrants, un peu plus de la moitié (24.300 soit 56 % en 1921) se dirige vers les provinces de l'Ouest (Manitoba, Saskatchewan, Alberta, Colombie britannique) le reste va surtout dans les États du Nord-Est des Etats-Unis.

Ces pertes en main d'œuvre active ne sont que très insuffisamment compensées par l'immigration venue d'Europe. Un agent est maintenu à Londres par le gouvernement de la province pour attirer les colons et les capitalistes ayant de l'argent à placer. Les ouvriers surtout, sans capital, ne reçoivent aucun encouragement à entrer dans la province. Par contre les agriculteurs et les domestiques sont recherchés. Les premiers seuls ont une réelle importance économique. Ils sont d'ailleurs très peu nombreux : en 1927, 147 ouvriers agricoles (2)

(1) *Census of Canada 1921*, vol. II, p. xii.

(2) *Rep. of the Nat. Res. Dept.*, p. 150.

seulement on été introduits et engagés en Nouvelle-Ecosse et 53 familles de fermiers (1) se sont établies dans les fermes. Au total 2.247 immigrants (2) sont arrivés en Nouvelle-Ecosse (162.130 dans l'ensemble du Canada) et un bon nombre d'entre eux n'ont fait que passer. La plupart des colons qui se fixent dans la province viennent de Grande-Bretagne. La raison essentielle du très faible afflux d'immigration est l'absence de système libéral de prêt aux colons (3). Seuls ceux qui ont un capital solide peuvent s'établir et réussir. Leur nombre est naturellement très limité.

Depuis quelques années s'est produit un mouvement de reflux de certains émigrants néo-écossais qui après avoir quitté la province avec l'espérance de faire fortune y sont revenus en fils prodiges. Leur nombre n'est pas très considérable.

En somme la Nouvelle-Ecosse perd régulièrement une fraction importante de son capital humain par l'émigration. Cette perte a des conséquences économiques sérieuses : l'agriculture est touchée de manière directe et visible mais toutes les autres activités en souffrent aussi car ce sont les éléments entreprenants qui disparaissent et la qualité beaucoup plus que la quantité de travail est affectée dans toutes les branches de production.

II. — FINANCES

Le problème financier présente en Nouvelle-Ecosse

(1) *Rep. of the Nat. Res. Dept.*, p. 151.

(2) *Ibidem*, p. 149.

(3) Si un colon, désireux d'acheter une ferme, trouve une compagnie qui accepte de prêter 40 % de la valeur de la propriété, le gouvernement avance également 40 % du prix d'achat à condition que le fermier possède lui-même, en argent liquide, 20 % de la somme représentant la valeur de la propriété en plus de ce qui est nécessaire pour aménager la ferme, acheter des bestiaux et faire vivre la famille pendant un certain temps.

deux faces bien distinctes : d'une part les finances publiques comprenant les rapports complexes entre le budget de la province et celui du Dominion ; d'autre part le capital privé se trouvant entre les mains de particuliers ou de compagnies et servant à la mise en valeur directe des richesses naturelles régionales.

La question des finances publiques est celle qui a donné et donne encore naissance aux difficultés les plus graves et dont la position a constitué un obstacle sérieux au développement économique du pays. Les origines des difficultés remontent à l'époque de la Confédération. Jusqu'en 1867 chaque province de l'Amérique du Nord britannique avait son budget complètement indépendant. Les revenus provenaient surtout des droits de douane. Ils servaient à faire marcher la machine gouvernementale locale, et à payer les intérêts de la dette. Lorsque le Dominion fut constitué, le Gouvernement central prit pour lui le produit des douanes et par contre se chargea dans certaines conditions des dettes provinciales et du versement annuel d'un subside aux gouvernements provinciaux pour les aider à faire face aux dépenses locales. Pour la Nouvelle-Ecosse la question des dettes et celle des subsides furent réglées d'une manière qui a provoqué jusqu'à une date récente les plus violentes protestations.

Pour les dettes on décida que le Gouvernement du Dominion absorberait en principe, pour chaque province, une dette correspondant à 25 dollars par habitant. En pratique on reconnut à la Nouvelle-Ecosse une dette de 8.000.000 de dollars (1) (62.500.000 dollars pour Québec et Ontario — 7.000.000 pour le Nouveau-Brunswick). Il était de plus décidé que si la dette réelle d'une province était moindre que la somme accordée, la province pourrait toucher du Dominion un intérêt de 5 %

(1) *Marit. Prov. since Confed.*, p. 114.

sur la différence — si la dette réelle était plus forte, c'était la province qui devait payer.

Ces dispositions amenèrent immédiatement une tempête de protestations en Nouvelle-Ecosse et une grave agitation politique pour le rappel (*repeal*) de la Confédération. En effet la dette réelle de la province était légèrement supérieure à la somme allouée ; elle avait été contractée surtout pour la construction de lignes de chemins de fer que le Dominion avait reçues et qui représentaient un capital important ; enfin la somme allouée à la Nouvelle-Ecosse était équivalente à \$ 24,18 par habitant alors que celle qui avait été concédée à l'Ontario et au Québec représentait \$ 24,92, et celle du Nouveau-Brunswick \$ 27,77. L'agitation aboutit à la concession de termes plus favorables (*better terms*). Par les conditions des *better terms* la dette de la Nouvelle-Ecosse fut fixée (sur la base déjà accordée au Nouveau-Brunswick) à 9.188.756 dollars (1). Cette somme était légèrement supérieure à la dette réelle de la Nouvelle-Ecosse.

On constitua à Ottawa une espèce de compte courant ouvert au crédit de la province. Celle-ci avait le droit à son gré soit de toucher les intérêts de la somme qui lui était attribuée, soit de retirer partie ou totalité de la somme elle-même, pour faire face au paiement de dettes anciennes ou nouvelles. La Nouvelle-Ecosse usa si bien de ses droits de retrait, qu'il ne restait plus en 1882 que 62.574 dollars du fonds primitif (2). A partir de 1882 on se contenta de retirer les intérêts.

Dans l'intervalle on avait trouvé que la dette réelle de l'ancienne province du Canada (Québec et Ontario) excédait la somme qui lui avait été allouée au moment de la Confédération. Le Dominion prit cet excès à sa

(1) *Acts* 1869. 32-33 *Victoria*, chap. II.

(2) *Marit. Claims*, p. 65.

charge (1873) et par compensation la Nouvelle-Ecosse reçut une augmentation de 199.490 dollars sur l'allocation attribuée pour sa propre dette (1). En 1884 on décida de rendre la mesure précédente rétroactive pour le Québec et l'Ontario (à dater de 1867). La Nouvelle-Ecosse reçut alors comme compensation une augmentation d'allocation de 793.368 dollars (2).

Ainsi en 1884, la Nouvelle-Ecosse possédait à son actif à Ottawa une somme de 1.055.233 dollars (3), dont les intérêts étaient perçus régulièrement chaque année et entraient dans le budget de la province (52.882 dollars en 1885). C'est la situation qui existe encore de nos jours. Seulement la somme globale diminue régulièrement tous les ans, très faiblement d'ailleurs, lorsque de vieilles dettes de la Nouvelle-Ecosse arrivent à échéance. L'intérêt perçu (qui seul figure dans le budget) diminue en conséquence lentement chaque année. En 1926, il était encore de 52.771 dollars. Actuellement, les Néo-Écos-sais cherchent (notamment à la Conférence inter-provinciale de 1927) à faire reviser leur dette.

Le problème du subsidé a donné lieu à beaucoup plus de difficultés : lorsque le premier subsidé fut fixé au moment de la Confédération, il était généralement admis dans les milieux politiques et économiques canadiens que, conformément à la vieille doctrine libérale, les fonctions du Gouvernement doivent être limitées au minimum. On chercha donc à décourager les gouvernements provinciaux de dépenser de l'argent : pour cela on fixa le subsidé aussi bas que possible. Si le Gouvernement provincial tenait à dépenser, il devrait taxer ses administrés et l'on pensait avec raison que ceux-ci se chargeraient de le dégouter de pareilles méthodes. Le subsidé pour

(1) *Acts* 1873. *Victoria*. Chapter xxx et *Acts* 1874. *Victoria*. Chapter III.

(2) *Acts* 1864. *Victoria*. Chapter IV.

(3) 62.574 (de 1867-69) ; 199.490 (de 1873) ; 793.368 (de 1884).

la Nouvelle-Ecosse fut fixé (1) à une somme annuelle de 60.000 dollars, plus une somme de 80 cents par habitant jusqu'à ce que la province atteigne une population maxima de 400.000 habitants. Le total était tout à fait insuffisant pour permettre le fonctionnement d'une bonne administration et surtout l'équipement économique moderne de la province. Les Néo-Ecossais protestèrent immédiatement et par les *Better Terms* (1869) obtinrent (en même temps qu'une révision de l'allocation sur la dette) une majoration temporaire du subside, de 82.698 dollars (2). Mais au bout de dix ans l'attribution de ce supplément ne fut pas renouvelée et la province souffrit beaucoup et pendant longtemps. Ce n'est qu'en 1907, lorsque la baisse de la valeur de l'argent créa des difficultés à tous les gouvernements provinciaux du Dominion, qu'un réajustement eut lieu. Le subside comprit une somme ronde variable avec la population (3) (190.000 dollars dans le cas de la Nouvelle-Ecosse) (4) et une allocation de 80 cents par tête jusqu'à un maximum de 2.500.000 habitants. Ce fut le régime qui dura jusqu'en 1926. A cette dernière date le subside se montait à 609.070 dollars. L'insuffisance de cette somme paralysait tout effort sérieux d'organisation économique de la province surtout dans les années qui suivirent la guerre. Le mouvement des *Maritime Claims* traduisit le mécontentement qui se faisait jour. Le rapport Duncan reconnut le bien fondé des protestations (5) et conseilla l'attribution d'urgence

(1) *British North America Act, 1867. Resolution 62.*

(2) *Statistics of Canada, 1869. 32-33 Victoria.*

(3) 100.000 dollars pour une population de moins de 150.000 habit.
 150.000 dollars pour une population de 150.000 à 200.000 —
 180.000 dollars pour une population de 200.000 à 400.000 —
 190.000 dollars pour une population de 400.000 à 800.000 —
 220.000 dollars pour une population de 800.000 à 1.500.000 —
 etc.

(4) *Statistics of Canada, 1907. Edouard VII, ch. II.*

(5) *Duncan Report, p. 19.*

d'un supplément annuel global de 875.000 dollars pour mettre fin à la détresse financière (1) de la province. La somme fut accordée en 1927 mais non pas (au moins théoriquement) de manière définitive (2). Actuellement les Néo-Ecossais cherchent à donner à cette mesure une valeur rétroactive.

En somme la Nouvelle-Ecosse a souffert depuis la Confédération de l'insuffisance des finances provinciales non par suite d'un gaspillage intérieur, mais surtout par suite de la parcimonie des contributions du Dominion. Cette misère financière a beaucoup retardé le mouvement d'équipement économique de la province et a eu par là une répercussion très importante sur la prospérité du pays. Le fait est d'autant plus sensible aux Néo-Ecossais que par suite de leur position maritime ils se trouvent faire avec l'étranger un commerce relativement considérable. Le produit des douanes qui, s'il restait dans la province, y assurerait sans doute la sécurité financière passe, depuis la Confédération, entre les mains du Dominion. Certains Néo-Ecossais se sont demandé si la Confédération avait été une « bonne affaire ».

Actuellement, avec l'augmentation du subside, les finances de la Nouvelle-Ecosse sont en voie de redressement. La vente de l'alcool par le Gouvernement, établie depuis la fin de la prohibition (1930), fournira sans doute bientôt au budget de la Nouvelle-Ecosse, comme elle le fait déjà dans les autres provinces canadiennes, un très important appoint. En dehors des subsides du Dominion, les principales sources de revenus se trouvent dans les impôts directs (qui fournissent près d'un tiers des recettes), dans les redevances des mines (un septième des recettes) dans les sommes payées par les malades des hôpitaux et les élèves des écoles (un huitième des

(1) « In their present state of grave necessity » (*Duncan Report*).

(2) House of Commons. *Debates*, 1927, pp. 1407-1414.

recettes) et dans les amendes. Les principales causes de dépenses sont l'entretien des écoles et des hôpitaux (un tiers des dépenses) les travaux publics (un quart des dépenses) l'intérêt de la dette et le fonds d'amortissement (un quart des dépenses). De manière générale le budget est presque toujours en déficit et la dette de la province en croissance régulière atteint près d'une quarantaine de millions de dollars.

Un capital privé important susceptible de trouver des placements rémunérateurs constituait au moment de la Confédération un des gros avantages de la Nouvelle-Ecosse. La longue durée de l'occupation et de la colonisation européenne de la région, la réelle prospérité qu'elle avait connue surtout depuis le milieu du ^{xiv}^e siècle, les habitudes d'économie des habitants (Ecosseais) avaient amené la constitution de gros fonds de réserve et les banques de Nouvelle-Ecosse (Halifax Banking Co., 1825 — Bank of Nova Scotia 1832 — Merchants Bank of Halifax 1869) comptaient parmi les plus importantes institutions financières de l'Amérique du Nord britannique. Depuis la Confédération leur importance relative a considérablement déchu. La cause principale est que la Nouvelle-Ecosse s'est trouvée géographiquement fort mal placée pour exploiter financièrement les immenses domaines de l'Ouest qui se sont ouverts après la Confédération — en grande partie à cause de la Confédération — et qui ont été économiquement équipés grâce au capital fourni surtout par les banques et par les compagnies de l'Ontario et de Montréal. Aussi les institutions financières de ces derniers centres ont prospéré et se sont prodigieusement développées, tandis que le capital néo-écossais qui ne participait à l'exploitation de l'Ouest que de manière fragmentaire et souvent indirecte n'a augmenté que de manière beaucoup plus modeste. Les banquiers de la Nouvelle-Ecosse se trouvaient en meilleure position pour le marché financier des Antilles. Mais ils

devaient rencontrer là, la rude concurrence des capitalistes anglais et américains.

Une autre raison, d'ordre plutôt psychologique, a contribué à affaiblir la forte position du capital néo-écossais. La Nouvelle-Ecosse était jusqu'à la guerre — et est encore dans une certaine mesure — la terre classique des *booms*, mouvements d'affaires enthousiastes, souvent sans fondement sérieux, suivis presque toujours de réactions et de désappointements coûtant parfois fort cher aux capitalistes petits ou gros qui ont risqué leur argent dans l'espérance de gros gains. Les mines ont constitué le plus souvent le tremplin d'où sont parties une multitude d'affaires parfois systématiquement malhonnêtes, parfois naïvement sincères : *boom* de l'or, *boom* du cuivre, *boom* de l'anhracite, *boom* du pétrole, etc., qui ont fini par leur répétition et leur fréquence par donner aux entreprises de Nouvelle-Ecosse une réputation douteuse en même temps qu'ils consumaient inutilement un capital important.

Aussi actuellement le capital néo-écossais ne joue plus dans le Dominion un rôle prépondérant. Toutefois la Bank of Nova Scotia est encore comptée parmi les cinq grandes institutions financières du Dominion (1) mais elle n'occupe pas le premier rang. La « Merchants Bank of Halifax » est devenue en 1901 la Royal Bank of Canada ; elle a transporté ses quartiers généraux à Montréal et a absorbé une grande quantité de capital hors de la Nouvelle-Ecosse (2). Ce dernier fait illustre bien le rôle joué par la finance néo-écossaise : elle est très importante au début du grand développement canadien ; ses institutions servent de berceau à de grandes

(1) Royal Bank of Canada, Bank of Montreal, Bank of Commerce, Bank of Nova Scotia, Bank of Toronto.

(2) Environ un cinquième du capital de la Royal Bank of Canada est entre les mains de Néo-Ecossais.

entreprises mais elles sont rapidement débordées par le formidable mouvement d'expansion qu'elles sont géographiquement mal placées pour contrôler complètement.

Aussi aujourd'hui la Nouvelle Ecosse ne se présente pas comme un pays très riche. La richesse de la province est évaluée à 752 millions de dollars, soit 1437 dollars par habitant. C'est la plus basse moyenne de tout le Canada, excepté l'île du Prince-Edouard (1).

Actuellement la Nouvelle-Ecosse tend à être envahie de plus en plus par le capital américain. C'est là le grand phénomène financier moderne. Il s'est très fortement accentué depuis la guerre. Il est très difficile d'évaluer la quantité de capital étranger ainsi placé dans la province, car dans la plupart des entreprises il y a mélange de capital américain et de capital canadien. Les grands centres financiers américains qui participent aux placements sont d'abord Boston, puis New-York et à un moindre degré et depuis une date plus récente, Chicago. Les entreprises qui sont le plus sujettes au contrôle américain sont surtout les exploitations de bois et de pulpe et les exploitations de gypse, mais aussi les mines de charbon du Cap Breton, et les mines d'or à travers toute la province ; enfin récemment il y a eu mainmise sur certaines maisons de poisson des comtés de Shelburne et de Yarmouth. Par ailleurs les Néo-Ecossais tendent à acheter de plus en plus des valeurs internationales mais surtout des valeurs américaines.

En somme, du point de vue financier, la Nouvelle-Ecosse a peu gagné, en quelques circonstances elle a même peut-être perdu — du moins relativement au reste du Canada — par la conclusion de la Confédération. Les

(1) Richesse du Canada 22 milliards de dollars. Moyenne par tête : 2.525 dollars. Ile du Prince Edouard, moyenne : 1.353 dollars (*Canada Year Book*, 1925, p. 813).

finances publiques ont souffert de manière permanente de la nature des arrangements passés entre la province et le Dominion et la détresse budgétaire a eu une répercussion directe sur l'équipement économique de la région. Des conditions géographiques ont d'autre part empêché les capitaux néo-écossais de prendre une part active à l'équipement des nouvelles provinces de l'Ouest qui s'ouvrirent à l'activité générale après la Confédération. Aussi la richesse de la Nouvelle-Ecosse tout en augmentant quelque peu avec le temps, est-elle loin de s'être accrue dans les mêmes proportions que celle de ses anciens antagonistes, les provinces du Haut et du Bas Canada, c'est-à-dire aujourd'hui l'Ontario et le Québec.

CONCLUSION

Les difficultés économiques de la Nouvelle-Ecosse ont des causes variées. On peut les ramener à trois groupes : les unes sont d'ordre purement géographique, les autres sont politiques, les dernières enfin psychologiques.

La position de cette province à l'extrémité orientale du continent américain a pour résultat de rendre difficile toute participation étroite au développement et à la prospérité de l'arrière pays. Depuis la Confédération, le phénomène majeur dans la vie économique du Canada a été la mise en valeur des immenses territoires de l'Ouest qui avaient été jusqu'alors (1) réservés comme territoires de chasse pour les fourrures par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le rôle des provinces orientales (Ontario et Québec surtout) a été d'équiper les nouveaux territoires en matériel, en capital et quelquefois en hommes. Elles en ont tiré bien entendu un bénéfice raisonnable. D'autre part, elles ont servi de débouché naturel aux produits de ces grandes régions fertiles et le commerce de transit a été pour elles une source de sérieux profits. Comme la plus grande partie des exportations se fait vers l'Europe à travers l'Atlantique et comme le prix du transport par mer est, surtout pour des marchandises lourdes, infiniment meilleur marché que le transport par terre, l'expédition s'est faite et se fait encore par les points accessibles aux navires de haute mer les plus reculés

(1) Le transfert des territoires de la Baie d'Hudson au Dominion eut lieu le 15 juillet 1870.

possible vers l'intérieur du continent : Montréal ou encore Portland, Boston et New-York. Or la Nouvelle-Ecosse est restée presque complètement à l'écart de ces mouvements : elle est trop éloignée pour pouvoir équiper l'Ouest, elle est trop éloignée pour recevoir de l'Ouest beaucoup de marchandises en transit. On peut dire que la Nouvelle-Ecosse n'a pas d'Ouest. Comme la prospérité canadienne repose essentiellement sur l'échange Est-Ouest, la Nouvelle-Ecosse ne prenant qu'une part infime à cet échange n'a pris qu'une part infime à la prospérité générale. Une illusion est quelquefois créée par la considération des cartes qui montrent l'existence de lignes de communications continues entre Halifax et Vancouver et semblent indiquer que ces deux villes occupent des positions symétriques. Il n'en est rien : l'axe économique du Canada aboutit bien à Vancouver du côté du Pacifique ; du côté de l'Atlantique, atteignant la mer par la voie la plus directe et la plus courte, il se termine à Montréal ou, quand ce port est bloqué par des glaces, à Portland ou Boston, ou même New-York.

La Nouvelle-Ecosse a-t-elle gagné ou perdu par la conclusion de l'union qui s'est manifestée par l'acte politique de la Confédération ? Il est certain que ses grandes espérances ont été déçues et qu'Halifax n'est pas devenu la grande porte du Canada du côté de l'Atlantique. Il est certain aussi que cette perspective avait été une des grandes raisons pour laquelle les Néo-Écossais, peu favorables à la Confédération, l'avaient finalement acceptée. Encore de nos jours beaucoup se cramponnent à l'idée que le Dominion a le « devoir » de remplir les promesses qui ont été faites. Mais ces considérations sont sur le plan du sentiment et de la politique beaucoup plus que de l'économie. Néanmoins les réclamations ont amené le Gouvernement fédéral à essayer de faire profiter un peu la Nouvelle-Ecosse du large courant d'affaires qui se développe d'Ouest en Est. Mais les Néo-

Écossais ont tendance à rendre la Confédération responsable de toutes leurs difficultés économiques. Ils comparent volontiers leur prospérité pendant les années 1850 à 1870 et leur détresse postérieure à cette date et depuis lors presque ininterrompue. En fait, des circonstances extérieures : adoption du fer pour la construction navale et surtout établissement de tarifs douaniers presque prohibitifs par les Américains ont contribué plus que toute autre chose à la dépression économique de la région. Les Néo-Écossais pensent quelquefois que s'ils étaient restés isolés, ils seraient arrivés à une entente économique avec les Etats-Unis. Le fait est douteux et en tout cas hypothétique. En réalité, le marché naturel de la Nouvelle-Ecosse est bien la Nouvelle Angleterre et les relations normales, sans obstacle artificiel entre ces deux régions, supprimeraient un très grand nombre de difficultés. Mais pour cela, la Nouvelle-Ecosse devrait cesser d'appartenir non seulement au Dominion du Canada, mais encore à l'Empire Britannique et devenir partie intégrante de l'Union américaine. Indépendamment des complications internationales que produirait cette solution, les Néo-Écossais, qui en parlent quelquefois surtout lorsqu'ils sont en discussion avec Ottawa, ne semblent pas la considérer de manière sérieuse pour des raisons patriotiques qui n'ont rien à faire avec les questions économiques. — Ils se plaignent souvent de ne pas avoir été traités (économiquement) de manière très bienveillante par le Dominion. Les arrangements financiers ont été en particulier très violemment attaqués. Les critiques sont certainement fondées sur bien des points : mais la plupart des autres provinces ont été traitées de manière similaire. La Nouvelle-Ecosse n'a pas été l'objet d'une persécution spéciale. Seulement, alors que d'autres provinces, se développant beaucoup par elles-mêmes, trouvaient dans leurs propres ressources des moyens d'obvier aux insuffisances communes à tous les gouvernements

provinciaux et pouvaient se doter de l'équipement qui leur était nécessaire, la Nouvelle-Ecosse, se développant peu, se trouvait incapable de faire face aux dépenses, même les plus nécessaires, et faute d'outillage s'enfonçait de plus en plus dans le marasme économique.

Enfin ces causes matérielles ont eu une grave répercussion morale. Les difficultés de vie ont fait émigrer la portion la plus active, la plus entreprenante de la population, celle-là même qui — si elle était restée — aurait été capable d'effectuer un redressement dans la mesure du possible. Ceux qui sont restés — et ceux qui restent encore aujourd'hui — sont souvent les plus timides et les plus calmes. La population de la Nouvelle-Ecosse se compose aujourd'hui en général d'individus profondément sympathiques, honnêtes, économes, pondérés, hospitaliers, aimables, bienveillants, pourvus d'une multitude de qualités qui les rendent de manière personnelle hautement estimables. Mais l'esprit d'entreprise, le sens de l'organisation, l'énergie et le goût du travail obstiné, l'ouverture aux méthodes modernes font par contre très fréquemment défaut. Les qualités intellectuelles ne manquent pas — la masse de la population d'origine écossaise est fort bien douée à cet égard — mais leur application est souvent assez pauvre. Les capacités pour l'âpre lutte économique moderne — telle surtout qu'elle est conçue sur le continent américain — semblent ainsi réduites chez la majorité des Néo-Écossais à un minimum qui explique dans une certaine mesure le peu de prospérité de certaines entreprises.

Cet état d'esprit a été peut-être en grande partie causé, et a été en tout cas certainement aggravé, par un sentiment de découragement qui s'est répandu après des années d'efforts plus ou moins stériles. L'idée que la lutte ne menait pas à grand chose avait notamment créé après la guerre un mouvement d'opinion à la fois résigné et pessimiste qui ajoutait à la dépression écono-

mique une dépression morale des plus graves. Le succès au moins relatif du Rapport Duncan et la compréhension que la situation n'était pas après tout aussi mauvaise qu'on se l'était figuré, que des difficultés passagères n'interdisaient pas toute espérance ont amené dans les toutes dernières années un revirement psychologique des plus curieux. Après le profond désespoir de 1925, la Nouvelle-Ecosse se trouve actuellement (1930) emportée par une vague d'optimisme. « Nous sommes prospères » est le refrain que l'on entend et que l'on entend partout. « Le mauvais coin est tourné » semble être l'impression générale.

En fait il n'y a pas matériellement grand' chose de changé. La Nouvelle-Ecosse est une petite unité économique qui possède de belles ressources naturelles et une situation maritime présentant de grands avantages. Par l'exploitation de ces ressources elle est déjà arrivée à une condition de prospérité modeste. Sans doute il lui est difficile de par sa position de retirer de grands profits du commerce général canadien. Son développement ne s'est pas fait, pour cette raison, sur le même pied que celui de l'Ontario et du Québec. Elle n'a pas de possibilité d'expansion illimitée, mais possède par contre une stabilité remarquable. Au milieu de la crise qui en 1929 et 1930 a créé de graves problèmes pour presque tout le Dominion, la Nouvelle-Ecosse presque indépendante des autres provinces du point de vue économique a continué à prospérer de manière modérée mais régulière.

Son économie n'est pas interprovinciale, elle est essentiellement régionale. Les possibilités de progrès de la Nouvelle-Écosse sont réelles par l'utilisation systématique des richesses locales qui abondent et non par la capture d'un flux de transactions internationales que sa position géographique dans les conditions modernes des transports ne lui permet de saisir que de manière très incomplète.

BIBLIOGRAPHIE

- A. ALLEN et J. E. SMITH. — *Fox ranching in Canada*, Ottawa, 1922, 8°, p. 39 illustr.
- A. B. BALCOM. — *Agriculture in Nova Scotia since 1870* (Dalhousie Review), Halifax 1928, 8°, vol. VIII, pp. 28-43.
- A. W. BOOS. — *The financial arrangements between the Provinces and the Dominion*. Toronto 1930, 8°, p. 99.
- Ch. C. COLBY. — *An analysis of the Apple Industry of the Annapolis-Cornwallis Valley*, dans *Economic Geography* Worcester (Mass.), 1925, 8°, vol. I, pp. 173-197 et 336-355.
- F. G. J. COMEAU. — *The introduction and development of the Apple Industry in Nova Scotia*. Halifax 1923, 8°, p. 35, illustr.
- COMMISSION OF CONSERVATION. — *Sea Fisheries in Eastern Canada*, Ottawa 1912, 8°, p. 212, illustr.
- J. W. DAWSON. — *Acadian Geology. The geological structure, organic remains and mineral resources of Nova Scotia, New-Brunswick and Prince Edward Island*. Londres 1878 (3^e éd.), 8°, p. 693, suppl., p. 102, illustr., cartes.
- R. DE COURCY WARD. — *The climates of the United States*, Boston 1925, 8°, pp. 16, 518, illustr., cartes.
- DEPARTMENT OF NATURAL RESOURCES (Province of Nova Scotia). — *Report for the year ending september 30, 1927*. Halifax 1928, 8°, p. 192, illustr.
- DEPARTMENT OF NATURAL RESOURCES. — *Facts and figures of interest to Nova Scotians*. Halifax 1927, 8°, p. 24.
- DEPARTMENT OF PUBLIC WORKS AND MINES (Province of Nova Scotia). — *Report on the mines 1927*. Halifax 1928, 8°, I, p. 758, II, p. 320.
- DOMINION BUREAU OF STATISTICS. *The Canada Year Book 1927-28*. Ottawa 1928, 8°, p. 33, 1100 graphiques-cartes.
- DOMINION BUREAU OF STATISTICS. — *Financial Statistics of provincial governments in Canada*. Ottawa 1928, p. 79.
- DOMINION BUREAU OF STATISTICS. — *Fisheries Statistics of Canada 1926*. Ottawa 1927, 8°, p. 202.

- DOMINION BUREAU OF STATISTICS. — *The Lumber industry 1926*, Ottawa, 1928, 8°, p. 79.
- DOMINION BUREAU OF STATISTICS. — *The Maritime Provinces since Confederation*. Ottawa 1926, 8°, p. 3, 139.
- DOMINION BUREAU OF STATISTICS. — *The pulp and paper industry 1926*. Ottawa 1928, 8°, p. 99.
- DOMINION BUREAU OF STATISTICS. — *Statistics of dairy factories 1926*. Ottawa 1928, 9°, p. 91.
- DOMINION BUREAU OF STATISTICS. — *Statistics of fruit and floriculture*. Ottawa 1928, 8°, p. 20.
- R. DRUMMOND. — *Minerals and Mining*, Nova Scotia. Stellarton 1918, 8°, pp. 11, 93, illustr. cartes.
- J. W. GOLDTHWAIT. — *Physiography of Nova Scotia* (Geological Survey, Mémoire 140). Ottawa 1924, 8°, pp. 4, 179, illustr., carte.
- J. H. GRIDDALE. — *Milk production in Canada*. Ottawa 1913, 8°, pp. 190, illustr.
- T. H. HARRIS. — *The economic aspects of the Crowsnest Pass rates agreement*. Toronto 1930, 8°, p. 86.
- D. W. JOHNSON. — *Fixité de la côte atlantique de l'Amérique du Nord* [dans] *Annales de Géographie*. Paris 1912, vol. XXI, pp. 193-212.
- J. W. JONES. — *Fur Farming in Canada*. Ottawa 1914 (2^e éd.), 8°, p. 8, 278, illustr.
- R. G. LEWIS. — *Forest products of Canada 1913. Lumber lathes and shingles*. Ottawa 1915, 8°, p. 55, illustr.
- R. MC LEOD. — *Markland or Nova Scotia. Its history, natural resources and native beauties*. Toronto 1903, 8°, p. 603, illustr., cartes.
- MARITIME CLAIMS. — Cf. *Province of Nova Scotia. A submission of its claims, etc.*
- J. H. MATTHEWS. — « Fisheries of the North Atlantic [dans] *Economic Geography*. Worcester (Mass.), janv. 1927, 8°, vol. III, pp. 1-22.
- NATURAL RESOURCES INTELLIGENCE SERVICE. — *The resources of Nova Scotia*. Ottawa 1925 (3^e éd.), 8°, p. 108, illustr., cartes.
- NOVA SCOTIA POWER COMMISSION. — *Annual Report (8 th) covering the work of the Commission to septembre 30 th., 1927*. Halifax 1928, 8°, p. 49, illustr., plans.
- M. J. PATTON. — *The Coal Resources of Canada*. Kingston 1928, 8°, p. 19.
- C. PRICE GREEN. — *Minerals and Mining industries in the areas served by the Canadian National Railways*. Montreal 1927 (4^e éd.), 8°, p. 132, illustr., cartes.
- PROVINCE OF NOVA SCOTIA. — *A submission of its claims with respects to Maritime disabilities within Confederation as represented to the*

- Royal Commission Maritime claims*). — Halifax 1926, 4°, pp. 4, 178.
- ROYAL COMMISSION ON MARITIME CLAIMS. — *Report of* — (Duncan Report). Ottawa 1926, 8°, p. 49.
- ROYAL COMMISSION ON PULP WOOD. — *Report of*. — Ottawa 1924, 8°, p. 292.
- ROYAL COMMISSION on ratings of the Lunenburg fishing fleet and the lumber industry. *Report of*. — Halifax 1927, 8°, p. 42.
- E. A. SAUNDERS. *Halifax, a gateway of Canada*. Halifax 1925, 12°, p. 24.
- J. B. SPENCER. — *Sheep Husbandry in Canada*. Ottawa 1928, 8°, p. 131, illustr.
- F. B. TILTON. — *Economic Possibilities of the Maritime provinces* [dans] *Essays on Canadian Economic Problems* (The Royal Bank of Canada). Montreal 1928, 8°, p. 64.
- WEST INDIA COMMITTEE OF THE HALIFAX BOARD OF TRADE *Canada's Trade with the West Indies*. Halifax 1924, 8°, p. 27, carte.
- A. R. WHITBECK. — *A geographical Study of Nova Scotia* [dans] *Bulletin of the American Geographical Society*, 1914.
- G. A. YOUNG. — *A descriptive sketch of the geology and economic minerals of Canada* (Department of Mines. Geological Survey Branch). Ottawa 1909, 8°, p. 151, illustr., cartes.

NOMS MENTIONNÉS SUR LES CARTES

CARTE I

Banquereau	Georges B.	La Have
B. de St-Pierre	Grand Banc	Misaine
Brown's B.	Green Bank	Sable Island B
Canso	Gr. Manan	Terre-Neuve

CARTE II

Amherst	Halifax	Pictou
Annapolis	Hawkesbury	Pugwash
Antigonish	Kentville	Shubenacadie
Auburn	Middleton	Sissiboo
Berwick	Mabou	Sydney
Bridgetown	Mahone Bay	Tatamagouche
Caledonia	Mira River	Truro
Economy	Musquodoboit	Tusket
Guysborough	Nappan	Windsor
	New Germany	Wolfville
	New Glasgow	Yarmouth

CARTE III

Amherst	Hawkesbury	Milton
Berwick	Isaac Harbour	N. G.
Caledonia	Kingston	Shelburne
Charleston	Liverpool	Trenton
Clyde Harbour	Lunenburg	Windsor
Halifax	Meteghan	White Rock
Hantsport		

CARTE IV

Avonport	Blomidon	Goldboro
Aylesford	Chimney Corner	Goldenville
Big Marsh	Cochrane Hill	Halifax
Bras d'Or	George B.	Inverness
	Glace Bay	
Iona	Merigomish	Pugwash
Joggins	Marble Mountain	Renfrew
Kemptville	Middleton	Riv. Inhabitants
Kentville	Morien Bay	Sherbrooke
Leitches Creek	Nictaux	Springhill
Louisbourg	New Glasgow	Sydney
Mabou	Oldham	Sydney Harbour
Malagash	Port Hood	Trenton
		Windsor

CARTE V

Amherts	Liscomb	Sheet Harbour
Avon	Lunenburg	Shelburne
Baddeck	Margaree River	Sydney
Bear R.	Meteghan	St-Margarets' Bay
Belliveau's Cove	Mahone Bay	Tangier
Digby	Mushamush	Truro
Halifax	New Glasgow	Tusket
La Have	Pictou	Yarmouth
Liverpool	Port Medway	

CARTE VI

Amherts	Kentville	Parrsboro
Bridgewater	Louisbourg	Pictou
Caledonia	Lunenburg	Pugwash
Digby	Middleton	Pt Hood
Halifax	Mulgrave	St-Peter
Hawkesbury	Musquodoboit	Sydney
Inverness	New Glasgow	Stewart
Joggins	N. G.	Victoria Beach
		Windsor

Amherts
Annapolis

East Bay
Folly

Antigonish	George Bay
Baddeck	Glace Bay
Bear	Great Bras d'Or
Baie de Chignecto	Grand Passage
Bassin de Minas	Guysboro
Bedford Basin	Halifax
Barwick	Hants
Blomidon	Hebert
Boisdale	I. Madame
Boularderie	Ile du Prince Edouard
Bridgewater	Inverness
Brier I.	Kennetcook
Brockfield	Kelly
Caledonia	Kentville
Canso	Lac Bras d'Or
Chedabucto	Lac Ainslie
Chister	La Have
Colchester	Little Bras d'Or
Clyde	Liverpool
Craignish	Long I.
Cumberland	Louisbourg
C. Breton	Lunenburg
C. Canso	Mabou
C. Chignecto	Maccan
C. George	Mahone Bay
C. North	Malagash
C. Sable	Margaree
C. Split	Middle
Détroit de Northumberland	Mira
Digby	Musquodoboit
Digby Gut	Nappan
Digby Neck	Richmond
New Germany	Shelburne
New Glasgow	Salmon
Nouveau-Brunswick	Sissiboo
North	St-Mary Bay
N. Sydney	St-Mary
North Mountains	St-Peter
Parrsboro	Shubenacadie
Pictou	Springhill
Peggy	Stewiacke
Petit Passage	Sporting
Philip	Sheet Harbour

Port Medway

Port Morien

Pugwash

Queens

R. Inhabitants .

Tatamagouche

Truro

Victoria

West

Windsor

Yarmouth

TABLE DES CARTES ET FIGURES

	Pages
Fig. A. — Températures moyennes mensuelles à Halifax...	30
Fig. B. — Précipitations à Halifax	31
Cartes des lieux de pêche.....	57
Fig. C. — Valeur des produits pêchés.....	76
Fig. D. — Répartition des terrains en Nouvelle-Ecosse.....	82
Fig. Dbis. — Plan de ferme.....	93
Fig. E. — Bêtes à cornes, moutons.....	105
Cartes des régions agricoles.....	141
Carte des bois.....	147
Carte des Industries extractives.....	179
Fig. F. — Production du charbon.....	183
Fig. G. — Production de l'or en kg.....	192
Fig. H. — Production du gypse.....	197
Fig. I. — Proportion du revenu annuel de la Nouvelle-Ecosse	207
Carte des sources d'énergie électrique.....	208
Carte des Chemins de fer.....	215
Carte générale de la Nouvelle-Ecosse	pl. h. t.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	1
Traits physiques généraux de la Nouvelle-Écosse.....	1
Evolution morphologique.....	1
Relief	4
Pénéplaine atlantique.....	5
Zone médiane.....	10
North Mountains et Vallée d'Annapolis.....	15
Ile du Cap Breton.....	18
Côte. — Côte atlantique.....	21
Golfe du Saint-Laurent.....	23
Baie de Fundy.....	24
Climat	28
 CHAPITRE I. — <i>La Crise des Provinces Maritimes</i>	 36
 CHAPITRE II. — <i>La Pêche</i>	 42
Pêche côtière et pêche en haute mer.....	45
Organisation	46
Bateaux et engins de pêche.....	48
Capital engagé	55
Lieux de pêche.....	55
Vie des pêcheurs.....	59
Produits de la pêche.....	63
Préparation du poisson.....	70
Industries dérivées.....	75
Marché	77
 CHAPITRE III. — <i>Produits agricoles</i>	 80
Evolution et organisation de l'agriculture.....	80
Modes d'exploitation	83
Méthodes de culture.....	90
Enseignement technique.....	91
Sociétés agricoles.....	92

Mode de vie des fermiers.....	93
Élevage	98
Gros bétail.....	98
Moutons.....	106
Chevaux.....	110
Porcs	111
Volailles	112
Abeilles	114
Animaux à fourrure.....	115
Cultures	119
1 ^o Fruits	119
2 ^o Foin et pâturages.....	129
3 ^o Cultures secondaires.....	133
Régions agricoles	140
 CHAPITRE IV. — <i>Bois</i>	146
Répartition	146
Essences	148
Incendies	150
Propriété	153
Exploitation	155
Coupes	156
Bois à pulpe.....	157
Bois d'œuvre	161
Utilisations secondaires du bois.....	164
 CHAPITRE V. — <i>Mines et Industries</i>	170
1 ^o Charbon et Acier.....	171
Organisation industrielle.....	172
Houille	177
Fer et Acier.....	186
2 ^o Industries secondaires	190
Industries extractives.....	191
Manufactures	200
Industrie hydro-électrique.....	203
Conclusion.....	209
 CHAPITRE VI. — <i>Moyens de communication et commerce</i>	211
Chemins de fer.....	211
Organisation	212
Lignes	214
Trafic	214
Routes	218

Canaux et voies navigables.....	222
Transports maritimes.....	223
Ports	223
Navigation	228
Commerce	231
CHAPITRE V II. — <i>Main-d'œuvre et finances</i>	239
Main-d'œuvre	239
Finances	244
CONCLUSION	254
BIBLIOGRAPHIE	259

IMPRIMERIE DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE,
Paris-Saint-Amand. — 24-4-1931.

